

DÉMÉTRIOS KYDONÈS • SAINT AUGUSTIN
SAINTS THOMAS D'AQUIN & GRÉGOIRE DE NYSSE

DU MÉPRIS DE LA MORT

ÉCRITS SUR
LA MORT, LA SÉPULTURE & LE DEUIL
PRÉSENTÉS PAR
L'ABBÉ OLIVIER RIOULT



ÉDITIONS • SAINT AGOBARD



ILLUSTRATION
DE LA
COUVERTURE :

*« Vanité, ou Allégorie
de la vie humaine »*

de Philippe de Champaigne.
Première moitié du XVII^e,
huile sur bois, 28 cm x 37 cm
musée de Tessé, Le Mans.

DU
MÉPRIS
DE LA
MORT



LISTE DES OUVRAGES DISPONIBLES

Abbé Olivier RIOULT

Du mépris de la mort. Écrits sur la mort, la sépulture & le deuil.
Éditions Saint Agobard 2018. 160 pages - 11 €

L'Écran : Poison du corps de l'âme et de l'esprit
Éditions Saint Agobard 2017. 104 pages - 10 €

Communion & Anathème selon la Doctrine Catholique :
Les mots ont-ils encore un sens ?

Éditions Saint Agobard 2017. 146 pages - 12 €

La Semaine Sainte réformée sous Pie XII : Bref examen critique
Éditions Saint Agobard 2016. 76 pages - 11 €

L'Église et l'Apostasie. Les ténèbres couvrent Rome. Que faire ?
Éditions Saint Agobard 2016. 332 pages - 20 €

L'Apothéose Humaine : une idole au cœur du mythe de la modernité.
Éditions des Cimes 2015. 360 pages - 22 €

De la Modestie.

Éditions Sainte Jeanne d'Arc, 2014). 37 pages - 8 €

L'impossible réconciliation. Documents sur l'opération suicide
de Mgr Fellay (2000-2013).

Éditions Ste Jeanne d'Arc, 2013. 174 pages - 16 €

Jean Bastien-Thiry, De Gaulle et le tyrannicide.

Aspect moral d'un acte politique.

Éditions des Cimes, 2013. 62 pages - 8 €

Abbé Nicolas PINAUD

Petite histoire de Notre-Dame du Cap et du miracle du Pont de
glace dit Pont des Chapelets. Du mercredi 19 au mercredi 26
mars 1879. (Ed. Saint Agobard, 2018). 148 pages - 10 €

Cardinal PIE

Le Chrétien au Combat pour le Règne de Dieu.

Méditations sur l'esprit du « Notre Père »

(Ed. Saint Agobard, 2016). 101 pages - 8 €

Monsieur OLIER

Catéchisme de la Vie Intérieure. « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit
du Christ, il ne lui appartient pas » Rom.VIII, 9.

(Ed. Saint Agobard, 2016). 130 pages - 9, 90 €

Abbé François CHAZAL

• La Cité Oubliée, Manuel pour reconstruire la civilisation.
(Ed. Saint Agobard, 2017). 434 pages - 20 €

DÉMÉTRIOS KYDONÈS
SAINT AUGUSTIN
SAINT THOMAS D'AQUIN
SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

DU MÉPRIS DE LA MORT

ÉCRITS SUR

LA MORT, LA SÉPULTURE & LE DEUIL

PRÉSENTÉS PAR

L'ABBÉ OLIVIER RIOULT

ÉDITIONS • SAINT AGOBARD

« Dieu n'a pas fait la mort, il ne prend pas plaisir à la perte des vivants. »

Livre de la Sagesse 1, 13

« Je vous le dis à vous : "Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus". Mais je vais vous apprendre qui vous devez craindre : "craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne ; Oui, je vous le dis, craignez celui-là". »

Notre Seigneur Jésus-Christ,

Évangile selon saint Luc, ch. 12, 4-5

PRÉFACE

De la crainte de la mort

La mort est devenue le principal tabou du monde moderne. L'homme, assuré d'une bonne santé et illusionné par le mythe du progrès technique indéfini, vit concrètement comme s'il était immortel. Pour cette raison, le monde moderne occulte la mort et jette un interdit social sur tout ce qui en rappelle l'existence.

Et pourtant... bien que son heure soit incertaine, la mort reste une réalité certaine. C'est pourquoi il convient de rejeter cet interdit et de violer ce tabou insensé : il est nécessaire de penser à la mort afin de s'y bien préparer.

Pendant bien des siècles, la mort fut pour chacun un événement familial. Le mourant la sentait venir et prenait ses dispositions, couché sur le dos, la face vers le ciel. Cette position étant tout un programme spirituel à elle seule : oublier le monde et penser à Dieu. Le mourant se préparait publiquement : devant Dieu, ses parents et ses familiers, après avoir mis de l'ordre dans ses affaires, tant matérielles (volontés testamentaires et attribution de ses biens) que spirituelles (demande de pardon pour ses fautes et pardon des offenses qui lui avaient été faites). Le rite était simple, cérémoniel mais non dramatique ni théâtral. Après avoir exprimé

ses dernières volontés en public, il faisait ses adieux au monde, puis on recommandait par la prière son âme à Dieu, le prêtre l'aspergeait d'eau bénite, et lui donnait l'absolution et le *Corpus Christi*. Dès que le défunt avait rendu son dernier soupir, commençaient les obsèques et le deuil, c'est-à-dire la manifestation de la douleur. Puis on partait en convoi pour inhumer le cadavre. Que l'on soit riche ou pauvre, ces gestes et ces rites étaient les mêmes pour chacun : ils étaient le signe d'une même condition et d'une même résignation.

Tel était, dans ses grandes lignes, l'art antique de mourir.

Le monde des morts était donc familier au monde des vivants. Dès le VI^e siècle, l'église et le cimetière ne faisaient plus qu'un, géographiquement. Les chrétiens voulaient que leurs cadavres reposassent près des tombeaux des saints martyrs sur lesquels avaient été érigées des églises pour offrir le Saint Sacrifice du Christ. Peu importait la forme ou l'inscription de la sépulture si l'on était proche du lieu saint. Peu importait que les os soient déposés dans un charnier si l'on se trouvait dans l'enceinte sacrée. Le cimetière était autour de l'église, dans l'église, dans les cloîtres comme pour signifier que le cadavre bénéficiait d'un droit d'asile jusqu'à la délivrance de sa résurrection.

« Les sites les plus recherchés étaient les plus proches des saintes reliques et des autels où on célébrait l'office divin. »¹ Saint Augustin, comme nous le verrons, ne contredira pas cette coutume populaire mais il veillera à exclure de cette dévotion toute allure superstitieuse, rappelant que les âmes auront part aux prières méritoires du Corps mystique, non en raison de leur proximité physique des autels où les prêtres rendent le culte

1 — Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Éditions du Seuil, 1975, p. 156.

divin, mais en raison de leurs propres mérites acquis de leur vivant. Cette familiarité avec la mort était le signe d'une soumission de l'homme à l'ordre naturel et d'une acceptation résignée d'un destin inexorable. Pour le chrétien, cette loi était aussi la dernière épreuve avant le jugement final de ses œuvres et de son âme : soit le *liber vitæ* soit le *dies iræ* ! Soit notre nom figurera au livre de vie, soit nous aurons une éternité de supplice en raison de nos fautes.

A partir du XV^e siècle, l'humanisme, pénétrant tous les domaines, fit perdre au christianisme sa simplicité et sa transcendance. La vie terrestre ne fut plus considérée comme l'antichambre de l'éternité, la mort ne fut plus vue comme l'épreuve qu'il faut surmonter à tout prix pour entrer dans une vie nouvelle. « L'homme de la fin du Moyen Âge avait une conscience très aiguë qu'il était un mort en sursis, que le sursis était court, que la mort, toujours présente à l'intérieur de lui-même, brisait ses ambitions, empoisonnait ses plaisirs. Et cet homme-là avait une passion de la vie que nous avons peine à comprendre aujourd'hui, peut-être parce que notre vie est devenue plus longue. "Il faut laisser maison et vergers et jardins..." disait Ronsard en pensant à la mort. »²

Jusque-là on avait peur de la damnation, non de la mort. Avec la Renaissance, la religion et la conscience se carnalisent : l'horreur de la mort physique et de la décomposition devient un thème familier de la poésie. L'art funéraire évolue aussi : les plaques se multiplient pour individualiser les lieux de la sépulture afin de perpétuer en cet endroit le souvenir du défunt. La croyance aux réalités invisibles diminuant peu à peu, les compensations visibles augmentèrent en proportion.

Au XVII^e siècle, pour répondre aux nouveaux

2 — Philippe Ariès, *Idem*, p. 45.

besoins liturgiques et pastoraux de la Contre-Réforme, on commence à rompre le lien physique entre église et cimetière sur le terrain duquel soit on agrandit l'église soit on construit des salles de catéchisme. Plus encore, les juridictions temporelles tendent à laïciser le cimetière en admettant qu'y soient enterrés, « quoique sans cérémonie, des excommuniés, des pécheurs publics, à qui l'Église avait refusé des funérailles religieuses. Il est remarquable que cette évolution s'est faite insensiblement, dans un silence qui ressemble beaucoup à de l'indifférence. »³ On a alors perdu de vue le côté religieux du cimetière, lieu saint, source de vie surnaturelle pour les morts aussi bien que pour les vivants. De 1785 à 1787, sous le règne de Louis XVI, pour des raisons prétendues d'hygiène, on décide de détruire tous les cimetières *intra muros* de Paris. Le vieux cimetière des Innocents est rasé, « 20 000 cadavres sont exhumés », soit « huit à neuf siècles de morts », pour être relogés dans les cimetières du Père-Lachaise, de Montmartre et de Montparnasse qui sont à l'époque hors de la ville.

La grande rupture est, en ce domaine comme dans les autres, celle du XVIII^e siècle. Non tant parce que « pendant la Révolution, faute de prêtre, les corps des défunts risquaient d'être souvent traités grossièrement, comme de simples déchets de voirie »⁴, mais parce que les testaments se laïcisent au rythme de la déchristianisation de la société. Ils ne sont plus qu'acte légal et distribution de fortunes. Avant le XVIII^e siècle, le testament était un acte principalement religieux qui contraignait l'homme à penser à sa mort alors qu'il en était encore temps. Il disposait de son corps et de son âme : « la plus longue partie du texte est toujours *ad pias causas* [pour des causes pieuses] : la profession de foi, la confession des péchés et la réparation

des torts, l'élection de sépulture et, enfin, les nombreuses dispositions en faveur de l'âme : messe, prières... »⁵ Après le XVIII^e siècle, le testament n'est plus qu'un « acte de droit privé pour la répartition des biens du défunts » et les clauses religieuses, quand elles sont présentes, ne sont plus que « quelques phrases conventionnelles. » Dans le même temps, le romantisme exalte la mort d'une manière si dramatique que cela revient à la rendre purement mythique et irréaliste.

Au XIX^e siècle, les coutumes funéraires se font pourtant plus contraignantes et plus voyantes. On porte le deuil ostensiblement et pendant un temps fixé. « Ce sont les milieux positivistes qui prennent la tête » en faveur du culte des morts mais en l'intégrant dans une nouvelle religion : on cherche à sortir du matérialisme révolutionnaire mais sans toutefois revenir au catholicisme : le culte des tombeaux offrira une solution intermédiaire. « Le culte des morts, ainsi que l'établissement de la tombe et des lieux de sépulture qui seuls le caractérisent vraiment, disent les milieux positivistes, faisaient partie des institutions propres à toute politique civilisée ; il faut admettre comme principe politique fondamental que le cimetière, autant au moins que la maison commune, l'école ou le temple, est un des éléments intégrants de l'agrégation des familles et des municipalités, et qu'il ne saurait y avoir par conséquent de cités sans cimetières. »⁶ On visitera donc le cimetière mais comme on visite, dans un joli jardin, un mausolée dédié au patriotisme. « La visite pieuse ou mélancolique au tombeau d'un être cher était [pourtant] un acte inconnu » avant le XVIII^e siècle.

Le XIX^e siècle a donc inventé une survie matérialiste de l'homme. « Le culte moderne des morts

3 — Philippe Ariès, *Idem*, p. 158.

4 — Philippe Ariès, *Idem*, p. 159.

5 — Philippe Ariès, *Idem*, p. 145.

6 — Philippe Ariès, *Idem*, p. 164.

est un culte du souvenir attaché au corps, à l'apparence corporelle. Nous avons vu comment il a surgi au XVIII^e siècle, comment il s'est étendu au XIX^e siècle. Sa simplicité **sans dogme ni révélation, sans surnaturel et presque sans mystère** fait penser au culte chinois des ancêtres. Assimilé aussi bien par les églises chrétiennes que par les matérialistes athées, le culte des morts est devenu aujourd'hui la seule manifestation religieuse commune aux incroyants et aux croyants de toutes les confessions. Il est né dans le monde des Lumières, il s'est développé dans le monde des techniques industrielles, peu favorables à l'expression religieuse, et a pourtant été si bien naturalisé qu'on a oublié ses origines récentes. Sans doute est-ce parce qu'il correspondait justement à la situation de l'homme moderne... »⁷

« Cette exagération du deuil au XIX^e siècle a bien une signification. Elle veut dire que les survivants acceptent plus difficilement qu'autrefois la mort de l'autre. La mort redoutée n'est donc pas la mort de soi, mais la mort de l'autre »⁸, tant l'homme est oublieux de sa propre âme et asservi à la jouissance des biens matériels, corporels et terrestres. L'homme vivant va donc imposer aux morts ses nouvelles mœurs. L'homme moderne refuse la mort, il refuse de partir de cette terre. En conséquence il s'y attache et il s'attache même aux restes de ses morts au point de leur concéder des sépultures à perpétuité... Par cet usage, il établit une demeure à celui qui n'en a plus besoin, ce qui lui permettra de visiter le tombeau du défunt comme on visite un ami dans sa maison. Dans le même ordre d'idées, les techniques modernes et chimiques de conservation n'ont plus rien à voir avec les raisons de l'embaumement antique qui était un rite religieux de sacralisation imitant l'incorruptibilité miraculeuse du saint défunt. Aujourd'hui ces techniques « servent

7 — Philippe Ariès, Idem, pp. 167-168.

8 — Philippe Ariès, Idem, p. 58.

à faire oublier le mort et à créer l'illusion du vivant » et, égalitarisme démocratique oblige, on confère maintenant cet honneur divin ou ce privilège royal à n'importe quel individu.

« Le souvenir confère au mort une sorte d'immortalité, étrangère au début au christianisme. Dès la fin du XVIII^e siècle, mais encore en plein XIX^e et XX^e siècles français, anticléricaux et agnostiques, les incroyants seront les visiteurs les plus assidus des tombes de leurs parents. La visite du cimetière a été et est encore en France et en Italie le grand acte permanent de religion. Ceux qui ne vont pas à l'église vont toujours au cimetière où on a pris l'habitude de fleurir les tombes. Ils s'y recueillent, c'est-à-dire qu'ils évoquent la mort et cultivent son souvenir. »⁹

Mais ce phénomène, fruit d'un compromis entre une doctrine matérialiste et un passé chrétien, ne pouvait perdurer et donc il cessa : « La mort, si présente autrefois, tant elle était familière, va s'effacer et disparaître. Elle devient honteuse et objet d'interdit. »¹⁰ Cette réalité brutale est un phénomène inouï dans l'histoire des hommes et elle est, à sa manière, signe de leur apostasie. L'homme "moderne" ne veut plus voir la réalité, parce qu'il refuse toute vérité qui n'a pas reçu son consentement...

Dorénavant donc, on cache au mourant son état ; l'entourage fait semblant... et, le progrès aidant, on ne meurt plus chez soi, mais à l'hôpital. Il est devenu inconvenant de mourir au milieu des vivants. Le funérarium sera un compromis entre la *déréalisation* de l'hôpital anonyme et les rites traditionnels, jugés archaïques, de la maison et de l'église. Dans une culture matérialiste, la mort ne doit être qu'un phénomène technique obtenu par l'arrêt des soins

9 — Philippe Ariès, Idem, p. 60.

10 — Philippe Ariès, Idem, p. 67.

de l'équipe hospitalière. On ne visite plus la famille du mourant, et la famille du mort ne porte plus le deuil. La mort est une sorte de non-événement : le défunt doit être évacué afin d'occulter la réalité de la mort. Comment un homme, libéré par l'immortelle *Déclaration des droits de l'homme*, qui s'est fait dieu et roi tout ensemble, peut-il encore mourir en ce siècle ?

Dans ces conditions, il était logique que l'incinération devienne le mode de sépulture préféré de la société matérialiste : « *Quand l'incinération prévaut, parfois avec dispersion des cendres, les causes ne sont pas seulement une volonté de rupture avec la tradition chrétienne, une manifestation de modernité ; la motivation profonde est que l'incinération est interprétée comme le moyen radical de faire disparaître et oublier tout ce qui peut rester du corps, de l'annuler. [...] on ne visite guère les urnes aujourd'hui, alors qu'on visite encore les tombes à inhumation. L'incinération exclut le pèlerinage.* »¹¹ « *En Angleterre et là où l'interdit de la mort est accepté sans réserve, l'incinération est très répandue, non pas tant pour des raisons d'hygiène, ni de philosophie, ni d'incroyance, mais simplement parce qu'on croit qu'elle détruit plus complètement, qu'on est alors moins attaché au résidu et qu'on est moins tenté de le visiter.* »¹²

Cette idéologie, fondée sur un refus du réel, va inévitablement engendrer des effets pervers. Comme le remarque Philippe Ariès : « *Le refoulement de la peine, l'interdiction de sa manifestation publique, l'obligation de souffrir seul et en cachette aggravent le traumatisme dû à la perte d'un être cher.* » Les vivants agnostiques, dans une société matérialiste, n'ont plus la faveur d'entendre les seules paroles vraiment consolatrices, celles de saint Paul aux Thessaloniens, répétées depuis deux mille

ans à chaque enterrement : « *Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis, afin que vous ne vous affligiez pas, comme les autres hommes qui n'ont pas d'espérance. Car si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, croyons aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en lui. Voici, en effet, ce que nous vous déclarons d'après la parole du Seigneur : Nous, les vivants, laissés pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. Car, au signal donné, à la voix de l'archange, au son de la trompette divine, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui sont morts dans le Christ ressusciteront d'abord. Puis nous, qui vivons, qui sommes restés, nous serons emportés avec eux sur les nuées à la rencontre du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons pour toujours avec le Seigneur. Consolerez-vous donc les uns les autres par ces paroles.* » (I Thess. 4, 13-18)

Il existe dans notre monde post-industriel une loi non écrite qui interdit ce qui était autrefois commandé. La mort est devenue innommable : elle est taboue. La société moderne, qui n'est que "dissociété", ne croit plus qu'au bonheur terrestre. Cette foi matérialiste impose un devoir moral : l'obligation sociale d'éviter « *toute cause de tristesse ou d'ennui, en ayant l'air d'être toujours heureux, même si on est au fond de la détresse. En montrant quelque signe de tristesse, on pêche contre le bonheur, on le remet en question, et la société risque de perdre sa raison d'être.* »¹³ Le deuil n'est donc plus un temps nécessaire dont la société imposait le respect, il est devenu un état anormal qu'il faut soigner, abrégé et effacer par l'incinération¹⁴. De plus, le deuil n'est pas économiquement correct, car il nuit à la croissance

13 — Philippe Ariès, *Idem*, p. 72.

14 — Pour un exposé synthétique de la question, lire les trente pages de l'Abbé Nicolas Pinaud, *Incineration ? Ce qu'en pense l'Église. Quelle conduite tenir ?*, Le Sel, novembre 2005.

11 — Philippe Ariès, *Idem*, p. 70.

12 — Philippe Ariès, *Idem*, p. 72.

économique... Dans une telle culture technicienne soumise à l'idole "mammonique", les morts n'ont plus leur place.

Le plus grave touche pourtant ceux qui meurent de manière inhumaine et solitaire dans les hôpitaux. Le XVIII^e siècle, au nom de la santé publique et en invoquant le caractère infectieux du cimetière traditionnel, avait transféré les cimetières hors des villes. Au XX^e siècle, le phénomène de rejet ne touche plus les tombes mais les mourants eux-mêmes.

Le monde médical ne laisse plus au mourant la possibilité d'assumer sa mort. Tout se joue entre la famille et les médecins. Le mourant est drogué et endormi... On lui cache son état, on l'empêche de sentir que « *son temps est fini* » et que sa mort est proche. On refuse d'admettre la réalité que l'on remplace par le mensonge : le mourant est traité comme un simple malade qui doit bien se soigner afin que tout s'arrange... Le mourant est aujourd'hui celui qui ne doit pas savoir et ce mensonge silencieux enlève à la mort sa formidable solennité. Cette fausse philanthropie empêche le mourant de "mourir en paix". La mort du Père jésuite François de Dainville l'illustre bien : « *Atteint de leucémie, parfaitement conscient de son état et voyant approcher sa mort avec courage, lucidité et calme, il avait été convenu avec le professeur qui le soignait, compte tenu de l'état désespéré du malade, que nul traitement 'lourd' ne serait entrepris pour le faire survivre. [Mais] voyant le mal s'aggraver, un interne le fit transporter dans un autre hôpital, en service de réanimation. Là, ce fut terrifiant. La dernière fois que je le vis, à travers la vitre d'une chambre aseptisée et ne pouvant lui parler que par interphone, il gisait sur un lit chariot, avec deux tubes inhalatoires dans les narines, et un tube expiratoire qui fermait la bouche, je ne sais quel appareil pour lui soutenir le cœur, un bras sous perfusion,*

l'autre sous transfusion, et à la jambe la prise du rein artificiel. [...] alors j'ai vu le P. de Dainville tirer sur ses bras attachés, arracher son masque expiratoire. Il me dit ce qui furent, je crois, ses derniers mots avant de sombrer dans le coma : "on me frustre de ma mort." »¹⁵

Plus la science - sans conscience - gagne en efficacité, plus la puissance médicale devient un pouvoir avec sa logique propre ; logique qui n'est pas forcément morale. Car le progrès technique en soi ne favorise pas toujours et partout le bien humain. L'homme est avant tout un sujet moral et non une simple machine animale. Or la logique matérialiste est un système incapable de nourrir l'âme spirituelle de l'homme.

« *L'attitude devant la mort a été changée non seulement par l'aliénation du mourant, mais par la variabilité de la durée de la mort ; celle-ci n'a plus sa belle régularité d'autrefois : les quelques heures qui séparaient les premiers avertissements des derniers adieux. Les progrès de la médecine ne cessent de l'allonger. Dans certaines limites, on peut d'ailleurs la raccourcir et l'étendre : cela dépend de la volonté du médecin, de l'équipement de l'hôpital, de la richesse de la famille ou de l'État.* »¹⁶ Jadis, le mourant, sauf irrégularité de la nature, ne s'éternisait pas dans son lit. Aujourd'hui, les mourants n'en finissent pas de mourir. Le progrès médical pour un bon nombre de mourants c'est d'être « *hérissé de tube et d'aiguilles* » et « *condamné à des mois et des années d'une vie inférieure.* » Autrefois, la mort était une affaire entre le mourant et son Créateur ; aujourd'hui, le pouvoir appartient au médecin, à la famille et à la société. Jadis, on demandait la grâce de ne pas être surpris par la mort, aujourd'hui on désire être surpris par elle. Avant la

15 — B. Ribes, "Éthique, science et mort", *Études*, nov. 1974, p. 494.

16 — Philippe Ariès, *Idem*, p. 224.

société technicienne, on assistait le mourant dans son agonie qui était « *souvent très douloureuse mais jamais très longue* ». Depuis le progrès, le mourant n'a plus le droit de savoir qu'il va mourir : « *jusqu'au bout son entourage lui cache la vérité*. » Quand le mourant a perdu connaissance, la famille épuisée par des semaines ou des mois passés au « *chevet d'une pauvre chose hérissée de tubes, dans la bouche, dans le nez, au poignet...* » se fait surprendre par la vie qui s'arrête un beau jour.

Si « *la société prolonge le plus longtemps possible les malades, elle ne les aide pas à mourir. À partir du moment où elle ne peut plus les maintenir, elle y renonce : ils ne sont plus que les témoins honteux de sa défaite.* [...] Certes, il n'a jamais été vraiment facile de mourir, mais les sociétés traditionnelles avaient l'habitude d'entourer le mourant et de recevoir ses communications jusqu'à son dernier souffle. Aujourd'hui dans les hôpitaux et les cliniques en particulier, on ne communique plus avec le mourant. Il n'est plus écouté comme un être de raison, il est seulement observé comme un sujet clinique [...]. Sans doute bénéficie-t-il d'une assistance technique plus efficace que la compagnie fatigante des parents et des voisins. Mais il est devenu, quoique bien soigné et longtemps conservé, une chose solitaire et humiliée. Les mourants n'ont plus de statut et par conséquent de dignité. [...] Le mourant n'a plus de statut parce qu'il n'a plus de valeur sociale. [...] Autrefois le mourant gardait sa valeur jusqu'au bout et même au-delà puisqu'il l'emportait avec lui dans une vie future à laquelle on croyait. »¹⁷

Il faut n'avoir jamais réfléchi sérieusement à la condition humaine pour croire que le progrès technique puisse seul assurer un progrès de l'espèce humaine ou assurer le bonheur de l'humanité. Les progrès techniques ne résolvent pas les problèmes

humains qui sont essentiellement spirituels. Par contre, ils en posent de nouveaux et de plus dramatiques : « *ou bien la prolongation de la vie dans les conditions indignes, humiliantes et honteuses, ou le droit reconnu et réglementé de cesser à un moment cette prolongation. Mais qui décidera, le patient, le médecin ?* »¹⁸ L'invasion des techniques et l'hédonisme érigé en principe (le droit au bien-être) ont donc conduit inexorablement à jeter l'interdit sur la mort. La mort trouble notre époque scientifique et matérialiste comme elle trouble l'hôpital, lieu de raison et de techniques...

Autrefois, les enfants assistaient à l'agonie de leurs parents ; aujourd'hui, ils n'assistent même plus aux enterrements. « *La bienséance interdit désormais toute référence à la mort. C'est morbide, on parle comme si elle n'existait pas. Il y a seulement des gens qui disparaissent et dont on ne parle plus, et dont on parlera plus tard quand on aura oublié qu'ils sont morts.* »¹⁹ Ce silence sur la mort n'est pas dû à un « *manque de cœur* » mais à une émotion dont la raison ne sait plus rendre compte, à une perte de sens : « *plus il est ému, plus il cachera son sentiment et paraîtra froid et indifférent.* » La véritable raison de l'interdit c'est « *le refus de subir l'émotion physique que provoquent la vue ou l'idée de la mort.* [...] Il appartient aux malades de ne jamais éveiller chez les médecins et les infirmières l'insupportable émotion de la mort. [...] Ainsi le rôle du malade ne peut être que négatif : celui du mourant qui fait semblant. »²⁰

« *Si les médecins et les infirmières (celles-ci avec plus de réticences) retardent le plus longtemps possible le moment d'avertir la famille, s'ils répugnent à avertir jamais le malade lui-même, c'est par crainte d'être engagés dans une chaîne de réactions sentimentales qui leur*

18 — Philippe Ariès, Idem, 1975, p. 233.

19 — Philippe Ariès, Idem, pp. 174-175.

20 — Philippe Ariès, Idem, p. 233.

17 — Philippe Ariès, Idem, pp. 313-232.

feraient perdre, à eux autant qu'au malade ou à la famille, le contrôle de soi. Oser parler de la mort, l'admettre ainsi dans les rapports sociaux, ce n'est plus comme autrefois demeurer dans le quotidien, c'est provoquer une situation exceptionnelle, exorbitante et toujours dramatique » qui risque de troubler la « sérénité de l'hôpital »²¹. « Une vieille dame collaborait avec les médecins et les infirmières, elle luttait avec courage contre la maladie. Mais un jour elle a estimé qu'elle avait assez lutté, que le moment était venu d'abandonner. Alors elle a fermé les yeux pour ne plus les ouvrir : elle signifiait ainsi qu'elle se retirait du monde et attendait la fin seule avec elle-même. Jadis ce signe de recueillement n'aurait pas surpris et on l'aurait respecté. Dans l'hôpital californien, il a désespéré médecins et infirmières qui ont vite fait venir par avion un fils de la malade, seul capable de la persuader de rouvrir les yeux. [...] Dans ce geste ancestral, médecins et infirmières d'un hôpital californien ne veulent plus voir aujourd'hui que refus antisocial de communication, renoncement coupable à la lutte vitale. »²²

Il fut un temps où la coutume sociale imposait à la famille du défunt un certain temps de réclusion ; ce qui avait « deux buts : d'abord, permettre aux survivants vraiment malheureux de mettre leur douleur à l'abri du monde, de leur permettre d'attendre, comme le malade au repos, l'adoucissement de leurs peines. [...] Le second but de la réclusion était d'empêcher les survivants d'oublier trop tôt le disparu » en les excluant « pendant une période de pénitence, des relations sociales et des jouissances de la vie profane. »²³ Dans le même sens, quand la femme était autorisée à prendre part à l'enterrement, la mère ou la veuve apparaissait entièrement voilée de noir, symbole de douleur, libre ainsi de laisser s'épancher

21 — Philippe Ariès, *Idem*, p. 187.

22 — Philippe Ariès, *Idem*, p. 188.

23 — Philippe Ariès, *Idem*, pp. 191-192.

ses larmes d'inconsolation.

Le refus du deuil c'est le refus d'assumer sa condition douloureuse. Ce refus est évidemment vain mais il est aussi pathogène. L'absence des rites religieux et traditionnels des funérailles (veillée funèbre avec exposition du corps...), vus par l'époque techno-industrielle comme des pratiques archaïques et superstitieuses, a en effet favorisé dans ce monde matérialiste l'émergence d'un désespoir pathologique : la dépression. La mort n'ayant aucun sens pour l'homme moderne, les survivants se déséquilibrent psychologiquement en cachant ce qu'autrefois il fallait exposer : leur peine. On fuit donc la mort et ses rites par « peur de craquer », par peur de perdre le contrôle de soi en public. L'idéal moderne est d'agir comme si rien ne s'était passé, afin de permettre aux autres d'en faire autant et à la vie sociale de continuer sans être interrompue, même un instant, par la mort. Une démonstration publique de tristesse fait de vous un paria de la société. Vos amis vous éviteront. Ce jeu hypocrite, qui prétend empêcher toute émotion, oblige à entretenir une tension constante et contre-nature qui entraîne une usure psychique, empêche toute consolation et favorise au final les dépressions.

Ce tabou imposé par la vie sociale est en fait une attitude contre-nature et antisociale. Car l'homme frappé par le deuil a besoin de secours et non de déni, il a besoin de comprendre le sens de la mort et non d'accepter l'illusion des vivants. Les rites traditionnels respectaient, eux, les principes naturels de l'individu et de la société (réclusion rituelle, visites ou « lettres de condoléances », secours de la religion...). Une grande partie de la pathologie sociale d'aujourd'hui a sa source dans l'évacuation de la mort hors de la vie quotidienne, dans l'interdiction du deuil et du droit de pleurer ses morts. « *La défense du deuil pousse*

le survivant à s'étourdir de travail ou, au contraire, à la limite de la déraison, à faire semblant de vivre dans la compagnie du défunt, comme s'il était toujours là, ou encore, à se substituer à lui, à imiter ses gestes, ses paroles, ses manies et parfois, en pleine névrose, à simuler les symptômes de la maladie qui l'a emporté. »²⁴

Pourquoi une telle pratique pourtant si néfaste ? Parce que la mort déroute la raison humaine. Et, sans religion, la mort n'a aucun sens. L'effacement de la mort est une nécessité de la croyance matérialiste de la société techno-industrielle qui proclame comme valeurs absolues : la priorité du bien-être corporel, la civilisation des loisirs, la société de consommation, la croyance dans le progrès technique infini capable d'assurer le bonheur et la quasi immortalité de l'homme... Il n'est donc pas surprenant que les sciences humaines, si loquaces quand il s'agit d'étudier la famille, le travail, la santé, la sexualité, la politique, les loisirs, l'économie, la religion, soient si discrètes au sujet de la mort. Car la mort de l'homme contredit radicalement la croyance moderne. Elle réduit à néant la vision anthropocentrique et égocentrique de l'homme et lui rappelle qu'il est poussière et qu'il retombera en poussière... Et cela quoi qu'en ait décidé la Déclaration des droits de l'homme et quoique ait pu promettre la Science.

L'idéologie humaniste et la Science sont radicalement incapables de nous dire le "pourquoi" de la mort, ni ce qui arrivera après elle. En conséquence, pour le plus grand bien des âmes et de la société, il est urgent de rompre ce tabou et d'enfreindre l'interdit en laissant la parole à des hommes qui, par le passé, ont cherché la vérité avec un grand « amour de la sagesse. Nous pensons en particulier à Démétrios Kydonès,

savant laïc grec du XIV^e siècle ; saint Augustin, Père latin du IV^e siècle ; saint Thomas, docteur commun de l'Église du XIII^e siècle et saint Grégoire de Nysse, Père grec du IV^e siècle.

La lecture de ces anciens nous fera voir à quel point ce que notre modernité a gagné en technique, elle l'a perdu en sagesse philosophique et théologique. Notre époque ne produit plus d'esprits comparables à ceux que nous venons de citer. Ne se servant de sa raison que pour fabriquer, elle est devenue incapable de contempler la réalité pour bien agir. La pensée moderne, profondément débile et déprimante, ne veut plus s'inspirer des données de la raison pour régler son agir moral et refuse les secours de la révélation divine sur les réalités invisibles.

C'est donc à un retour aux sources, à une conversion intellectuelle et à une révolution spirituelle que nous invitons le lecteur. Si ceux qui nous gouvernent étaient vraiment animés par l'intérêt du bien commun, le petit recueil de philosophie et de théologie que vous tenez entre vos mains serait remboursé par la Sécurité Sociale, tant les leçons qu'il contient sont nécessaires à la santé psychique des hommes.

Le monde, imbu de l'idéologie matérialiste, nous fait craindre la mort. Alors que, comme nous allons le voir, la philosophie et la simple raison nous obligent à conclure que la mort est méprisable, la théologie, elle, nous invite à saisir que, si nous vivons bien, la mort elle-même devient désirable.

Abbé Olivier Rioult,
19 mars 2018,
En la fête de saint Joseph,
Patron de la bonne mort.

24 — Philippe Ariès, *Idem*, p. 201.

« Feras-tu un miracle pour les morts ou bien les ombres se lèveront-elles pour te louer ? Publie-t-on ta bonté dans le sépulcre, ta fidélité dans l'abîme ? Tes prodiges sont-ils connus dans la région des ténèbres et ta justice dans la terre de l'oubli ? Et moi, Yahweh, je crie vers toi dès le matin. Pourquoi, Yahweh, repousses-tu mon âme, me caches-tu ta face ? Je suis malheureux et moribond depuis ma jeunesse ; sous le poids de tes terreurs, je ne sais que devenir. »

Psaume 87, 12-15

DU MÉPRIS DE LA MORT

Selon la notice que l'abbé Aurelio Palmieri lui consacre dans le *Dictionnaire de théologie catholique*²⁵, Démétrios Kydonès (Δημήτριος Κυδωνής) a été un des théologiens et littérateurs byzantins les plus fameux du XIV^e siècle. Il est à peu près certain qu'il est né dans la ville de Salonique qu'il appelait dans une de ses lettres sa patrie.

Dès sa jeunesse, il s'adonna à l'étude de la théologie qui passionnait les esprits de son temps. Sa correspondance témoigne de l'étendue de ses relations puisqu'il entretenait des relations épistolaires avec les savants les plus illustres de son époque. Ses talents, son expérience dans les affaires brillèrent surtout à la cour de Jean VI Cantacuzène (1341-1355). Il y rendit tant de services à l'empereur que celui-ci, lorsqu'il renonça à l'Empire pour se retirer dans le cloître, voulut l'emmener avec lui. Démétrios l'y suivit sans toutefois revêtir l'habit religieux. Quelques années plus tard, il partit pour Milan, où il étudia le latin et la théologie occidentale. De retour en Orient, il vécut à Constantinople, à Salonique puis dans l'île de Crète. Enfin il se retira dans un monastère de cette île et, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres,

25 — Aurelio Palmieri (1870-1926) prêtre italien érudit, *Dictionnaire de théologie catholique*, "Cydonius", Tome III, colonnes 2454-2458.

termina ses jours dans la prière.

La place de Démétrios Kydonès dans l'histoire de la théologie byzantine est considérable. Les discours de cet homme d'État et grand orateur peuvent être regardés comme les plus beaux monuments de l'art oratoire de Byzance. Fait remarquable, il accepta loyalement les doctrines de l'Église latine tout en gardant les meilleures relations avec les adversaires des Latins, tels que Nicolas Cabasilas. Ses sympathies pour l'Église latine le rendirent même suspect au patriarche schismatique de Constantinople et lui attirèrent quelques ennuis, puisqu'il n'hésita pas à défendre saint Thomas d'Aquin contre Cabasilas et à écrire en faveur de l'autorité des Pères latins et de la procession du Saint-Esprit. Son principal mérite est donc d'avoir fait connaître aux Grecs la théologie occidentale. Outre ses écrits contre l'hérésie des palamites²⁶, et bien qu'il tint les Latins pour des barbares, il traduisit en grec : la messe selon le rite latin et selon le rite ambrosien, la *Somme* de saint Thomas et plusieurs œuvres de saint Augustin, de saint Fulgence de Ruspe et de saint Anselme.

26 — Le palamisme tire son nom de Grégoire Palamas, prêtre de l'Église schismatique orthodoxe (1296-1359) que Démétrios Kydonès appelait un "charlatan". Palamas était un illuminé qui prêchait une fausse mystique avec l'imperturbable aplomb de son infaillibilité personnelle. En voulant justifier à tout prix la prétention de certains Hésychastes à voir Dieu dès cette vie, il inventa une théologie que réprouvent la philosophie et la théologie chrétienne la plus élémentaire. Il affirmait « que l'essence et les personnes divines sont absolument invisibles même aux anges et aux élus dans le ciel, et que la béatitude consiste essentiellement non à voir Dieu tel qu'il est, mais à contempler une lumière incréée et éternelle jaillissant de la divinité ». Cette erreur est une hérésie depuis la définition prononcée par le pape Benoît XII, le 29 janvier 1336. Pour en savoir plus, consulter le *Dictionnaire de Théologie Catholique*, tome 11, col. 1735-1776 (Grégoire Palamas) et col. 1777-1818 (Controverse palamite).

Palmieri affirme dans l'article qu'il lui consacre que « *Cydonius appréciait à leur juste valeur les œuvres théologiques du saint docteur : il y trouvait un immense trésor de pensées divines. À son jugement, il n'y a aucun dogme, si ardu qu'il soit, que saint Thomas n'ait éclairci par la profondeur de sa spéculation. Ses arguments réfutent les objections des adversaires de manière à réduire ceux-ci au silence. La vigueur philosophique de ses raisonnements et l'abondance des textes scripturaires qu'il apporte pour démontrer les vérités chrétiennes, donnent un cachet d'originalité à ses écrits théologiques, que Cydonius juge très utiles pour apprendre la vraie science de Dieu.* » C'est pourquoi dans son *Discours Sur l'Annonciation* qui explique la chute d'Adam et d'Ève et la nécessité de la rédemption, tous les arguments dont use notre auteur sont tirés de la III^e partie de la *Somme théologique* de saint Thomas.

Le texte de Démétrios Kydonès que les Éditions Saint-Agobard rééditent aujourd'hui, "*Du mépris de la mort*", comblera non seulement un vide éditorial mais aussi existentiel. Un vide éditorial, car si cet opuscule a été plusieurs fois édité par le passé (1553, 1559, 1577, 1586, 1786, 1866), la dernière édition de *Deckelmann* à Leipzig date de 1901. Un vide existentiel, car nos contemporains craignent la pensée de la mort et la fuient comme toute pensée sérieuse sur le sens de leur existence. Ce court traité philosophique du XIV^e siècle apportera un antidote aux esprits empoisonnés par le matérialisme moderne. Kydonès éclaire les intelligences et dissipe la peur irrationnelle de la mort.

Ce texte fut traduit pour la première fois du grec vers le français en 1686 par M. Ménard. Pour une lecture plus aisée, l'orthographe de certains mots et certaines expressions ont été actualisées²⁷.

27 — Les sous-titres sont propres à la présente édition.

Ici commence le texte de Kydonès.

I

Trois sortes d'erreurs

La plupart du monde craint la mort et la hait comme le plus grand des maux. Si on demande à ces personnes d'où leur vient cette horreur, ils allèguent quelques raisons et persuadent facilement les gens de leur humeur comme les lâches persuadent facilement aux lâches de n'aller point à la guerre ; mais quand ils entreprennent de parler mal de la mort devant des hommes, il paraît qu'ils n'ont rien de bon à dire et ils ne font autre chose que découvrir la maladie de leur esprit, qui est l'ignorance et la mollesse, en ce qu'ils craignent ce qui n'est point à craindre et fuient ce qui ne leur peut servir. En effet, voyons ce qu'ils avancent pour prouver que la mort est au-delà de tous les maux. On dit en proverbe que toute chose se divise en trois, aussi les accusateurs de la mort sont de trois sortes.

Les premiers, qui s'ouvrent facilement et connaissent la vérité, ne pouvant pas même couvrir leur honte, mettent en avant que la mort est la privation de toutes sortes de plaisirs et la tiennent pour la chose du monde la plus insupportable et la plus trouble parce qu'elle les en sépare.

Les autres, plus policés et qui auraient honte de faire ou d'avancer quelque chose sans raison, disent que la nature nous inspire le désir d'être et de vivre. Qui n'aurait donc horreur de ce qui nous prive de ce que nous aimons le plus, de ce qui ôte l'être à ce qui est et conduit ce que la nature a si bien fait à la difformité du néant ? Qui ne haïrait la mort et qui

ne l'abominerait comme le plus grand ennemi de la nature, ou plutôt de Dieu même, non seulement parce qu'il est vraiment immortel, mais encore parce qu'elle détruit ce qu'il veut conserver ?

Enfin les derniers, qui paraissent plus grands et moins injurieux, et qui croient juger plus sainement des choses, disent qu'ils craignent la mort parce qu'elle nous met dans la nécessité de rendre compte de nos actions et nous expose à des peines d'un tourment et d'une durée infinie ; mal qui ne nous amenderait point si la mort ne séparait l'âme du corps, et ne l'envoyait à cet examen, pour en subir la loi.

Toutes ces personnes non seulement s'épouvantent d'eux-mêmes et tremblent au seul nom de la mort, mais encore communiquent leur appréhension aux autres.

II

L'esclavage du plaisir

Considérons s'il y a quelque apparence de vérité dans leurs discours, et si nous devons appeler homme celui qui s'y laisse aller.

Pour les premiers qui ne sont pas accoutumés à la guerre, mais délicats et adonnés à leurs plaisirs, il ne sera pas difficile de les mettre hors de combat, bien que leur parti soit grand et que leur attaque soit forte. Ceux qui suivent l'étendard d'Épicure croient que la fin et le souverain bien n'est autre chose que la douceur d'une vie exempte de toutes douleurs, et qu'il ne se trouvera point d'homme qui déclare avec vérité de vouloir vivre sans plaisir, à moins que d'être si stupide que de ne pas goûter le plus sensible des biens. Mais nous pouvons assez raisonnablement leur

répondre ainsi : Ô homme, si toutefois se doivent nommer ainsi des gens si dissolus, si énervés et si absolument perdus, n'est-ce pas un sentiment d'enfant que de rapporter au seul plaisir tout ce qui regarde le souverain bien, et de maudire et tâcher par toutes voies de fuir ce qui peut être utile, sous prétexte que cela n'apporte aucun plaisir et ne flatte pas les sens ? Que dire donc des médecins, qui ne nous secourent qu'en nous donnant des choses de mauvais goût à boire et à manger et nous obligent à souffrir des remèdes fâcheux ? Cependant nous les payons bien de la peine qu'ils nous ont donnée, et leur témoignons, nous et ceux qui nous considèrent, beaucoup d'obligation de leurs soins. S'il fallait tout rapporter au plaisir, n'est-ce pas eux que nous devrions tenir pour nos plus grands ennemis ?

Non, ce n'est point, ce me semble, par la douleur et par le plaisir que nous devons juger du bien et du mal, mais par le dommage et par l'utilité ; et si, comme j'ai dit, le plaisir était la règle en cette matière, le plus grand mal à l'égard du corps humain serait les médecins, les législateurs, les pédagogues, les père et mère, et en général ce qu'il y a de plus honorable et de plus utile, serait encore pire à l'égard de l'âme, car toutes ces personnes se rendent très fâcheuses à ceux qui n'obéissent pas à leurs justes avis, punissant les uns d'infamie, les autres de prison et même des plus grandes peines, toutes choses qui ne sont pas au goût de ceux qui préfèrent le relâchement aux travaux raisonnables ; au contraire, si le plaisir prévaut, nous ne devons point avoir de meilleurs amis que les débauchés, les proxénètes, les flatteurs et enfin ceux qui font eux-mêmes les choses les plus sales, et procurent aux autres les plaisirs qui s'en peuvent tirer.

III

Des plaisirs raisonnables

 N'est-ce pas une grande légèreté que de pleurer pour la perte de quelque douceur, comme des enfants à qui on aurait ôté leurs osselets ou quelque autre jouet ? D'ailleurs, il faut examiner par la privation de quels plaisirs la mort devient si odieuse. Le plaisir se divise aussi en trois.

Le premier est vraiment l'unique, qui est tout divin, qui ne regarde que l'homme et qui seul mérite d'être recherché, c'est-à-dire la connaissance de la vérité et la perfection de notre entendement et autres biens de ce genre ; tant s'en faut que la mort nous les enlève ou les affaiblisse le moins du monde, qu'au contraire il n'est pas possible d'en jouir pleinement et avec certitude qu'après la mort. Ceux qui vivent à l'aventure tiendront cela pour incroyable. Cependant ceux qui examinent bien les choses ne connaissent rien de plus vrai, et j'en apporterai les raisons quand il sera temps.

La perte des plaisirs que nous subissons en mourant ne regarde donc que le corps. Mais il y a beaucoup d'espèces de ces plaisirs du corps : les uns viennent de la nature et Dieu les permet, tant pour la conservation de chaque être particulier qu'en général pour la perpétuité des espèces, parce que les choses composées ne pouvant durer longtemps, Dieu a trouvé le moyen de leur communiquer l'immortalité par la suite des successions. Ce sont eux qui excitent les animaux à la génération, et qui obligent à rechercher de la nourriture les êtres sujets à cette nécessité, pour réparer ce qui s'écoule de leur substance à chaque moment, et soutenir leur vie pour le temps qu'elle

leur est donnée. Car on ne se mettrait ni à table ni en devoir d'engendrer, si ces actions avaient quelque chose de choquant et de fâcheux, mais l'aiguillon de la nature, piquant l'animal au-dedans, ne lui permet pas de s'oublier de la génération, ni de la négliger.

Ces passions qui viennent, comme je l'ai dit, de Dieu et de la nature ne sont point blâmables si elles suivent la règle de la raison et si, par leurs transports et prenant le mors aux dents, elles ne jettent point leur cocher dans le précipice des mœurs et de la vie des bêtes.

IV

Des plaisirs brutaux

Il y a en nous une autre espèce de plaisir dont ni Dieu ni la nature ne sont les auteurs. Il naît comme ces soldats qui naquirent des dents d'un serpent, et nous le cultivons par notre ignorance, par notre paresse et par le mauvais usage des facultés que la nature nous a données. Il se rend maître par violence et bannissant ce qui est en nous de divin, éteint la lumière de notre entendement, prend ce que notre âme a de plus fort et, comme un tyran farouche, la remplit de désordre, d'égarements et de séditions ; il change enfin son esclave en une bête monstrueuse, le rend indocile à Dieu, à soi-même et à tout autre, et le réduit au point de renoncer à sa liberté, pour lui nouer une perpétuelle servitude.

Les sages nomment la première espèce nécessaire, principalement le plaisir qui se trouve au boire et au manger, et aux autres choses dont la privation ferait périr le corps. Ils mettent encore en ce

rang l'accouplement des sexes qui perpétue l'espèce, et fait que le genre humain se maintient toujours en même état, jugeant qu'il en arrive le même avantage au tout, que de la nourriture au particulier. Ils nomment les autres espèces sales, impropres et bestiales, et tout le monde s'accorde à les nommer ainsi, puisque les lois les punissent et que le blâme et la honte suivent ceux qui en sont convaincus.

Maintenant, quelle espèce de plaisir nous fait dire que la mort qui nous l'ôte est le plus terrible des maux ? Est-il juste de l'accuser de ce qu'elle nous prive des derniers ? Comment ? Elle qui nous tire d'une si étrange corruption et qui vient au secours de l'âme raisonnable, et ne souffre pas qu'elle soit réduite à la ressemblance de celle des bêtes.

Car qu'y a-t-il de moins raisonnable que l'homme qui ne pense qu'au plaisir, et n'a aucun sentiment ni des belles ni des bonnes choses ? Il ne faut plus le nommer homme, mais quelqu'une de ces bêtes étranges que les fables nous représentent, Il n'a que la figure d'un homme, et, puisqu'il ne pense qu'à ce qu'il mangera ou boira, et n'a soin ni de son esprit ni de sa raison, je le comparerai justement aux pourceaux que nous tuons après les avoir engraisés à force de nourriture ; toutefois il vaut encore moins, car on tire quelque profit de la chair des pourceaux, et on n'en tire point d'un homme qui n'est que chair : si ce n'est, que voulant persuader aux autres la retenue, on parle de lui pour faire voir par son exemple la honte de la débauche et du laisser-aller. On dit que les Lacédémoniens²⁸ faisaient ainsi voir des esclaves ivres à leurs enfants pour leur persuader la sobriété. Que dire du travail infini toujours renaissant, et toujours inutile à remplir ce tonneau percé, supplice auquel, selon les

28 — Lacédémonien : qui est originaire de Lacédémone (ancien nom de Sparte) ou qui y vit.

fables, quelques particuliers furent condamnés pour avoir offensé en je ne sais quoi les dieux ?

Ferons-nous le procès à la mort pour avoir déchargé la terre d'un poids si inutile, et qui, bien qu'il fût vivant, devait dès auparavant passer pour mort, puisque son âme noyée dans le vin ne vivait pas, n'ayant jamais l'usage ni de la raison ni des sens ? Au contraire, la mort mérite par là le nom de bienfaitrice, en ce qu'elle chasse du monde ceux qui mériteraient de n'y avoir jamais été. Je crois même que ces gens-là, s'ils pouvaient avoir un bon moment et le cerveau dégagé des fumées du vin, ne parleraient pas mal de la mort, ni ne lui feraient un crime de ce qu'elle empêche leurs complices de mener une si sale vie.

V

De la mort comme châtiment des plaisirs vicieux

Parlons maintenant des autres vices qui naissent de la gourmandise comme d'une mère féconde (car de là vient presque tout ce qu'il y a de honteux) et des passions qui, sortant des bornes prescrites par la nature, tombent dans le précipice de l'impureté et font des choses que ceux-là mêmes qui les blâment n'osent nommer. Trouverons-nous mauvais qu'un adultère ne soit pas immortel ? Et prierons-nous en faveur de ceux qui brûlent de passion contre nature, que leur maladie ne finisse jamais ? Voudrions-nous que les envies, les procès et les querelles (car on voit clairement que le plaisir est la source de tous les maux) fussent éternels : comme si la vie nous était à charge, à moins que de faire ou de souffrir à

chaque moment des injures et de consacrer toutes nos actions au vice ? Or, qu'est cette autre chose que cela, sinon mettre le mal sur le trône, et bannir honteusement le bien ?

Il faut donc, ou dire nettement que le sale plaisir est le souverain bien de l'homme, et que la vertu, la sagesse et la science ne sont que des beaux mots, et pour lors on pourra blâmer la mort de ce qu'elle nous prive des plus belles et des meilleures choses ; ou croire que des plaisirs les uns sont directement contraires à la nature et à la société civile, et que les autres ne sont pas moins pernicioeux, si nous ne les prenons avec mesure, et pour lors il ne faudra pas faire le procès à la mort, ni la fuir comme une chose absolument mauvaise, mais croire qu'elle porte avec soi quelque avantage. Car la mort des gens vertueux et sans crimes est heureuse, et celle même des gens dont les maladies sont incurables n'est pas sans utilité, puisqu'elle les mène aux peines qu'ils méritent. C'est par elle que Dieu exerce sa justice en châtiant les méchants, c'est par elle qu'il empêche que le monde, son ouvrage, ne tombe dans la confusion ; enfin c'est par elle que, par un effort de son extrême bonté, il remet dans l'ordre ceux qui s'en éloignent, comme les médecins, qui, par incisions et par cautères empêchent, que la fluxion n'inonde tout le corps.

Faire des reproches à la justice et accuser la mort qui empêche le cours du mal, sont d'un même goût. Que si les esclaves du plaisir, n'approuvant pas ce discours, persévèrent à dire qu'ils aiment leur servitude, qu'ils n'estiment que ce genre de vie et qu'ils mettent au rang des maux tout ce qui n'y tend pas ; cela ne fait aucun préjudice à la vérité, qui se propose ici comme elle est en elle-même, sans perdre le temps à de plus longues preuves.

On ne juge pas de l'opinion des criminels, et

on ne délibère pas avec eux de la peine qu'ils doivent souffrir, il suffit que la sentence soit conforme aux lois. Ne nous arrêtons donc pas aux lamentations des gens de plaisir, qui nous mettent devant les yeux leurs inclinations, comme autrefois les criminels faisaient paraître leurs femmes et leurs enfants pour fléchir les juges ; mais tant qu'ils ne prouveront point que les plaisirs dont nous avons parlé sont un bien, ni que ce qui empêche un mal est un mal, demeurons toujours dans notre sentiment que la mort est un bien pour ceux mêmes qui mènent une si méchante vie.

VI

De la mort comme frein aux plaisirs nécessaires

Si quelqu'un trouve mauvais que la mort nous ravisse même les plaisirs légitimes de la génération, je dis avec lui que ces plaisirs n'ont rien de blâmable, parce que Dieu nous les a rendus naturels et qu'ils sont la cause de la perpétuité des espèces. Aussi jamais on n'a condamné ceux qui en usent modestement à être pour cela livrés à la mort, comme à un bourreau. Mais comme je ne dirai pas que la mort soit un bien pour eux, puisqu'ils ne comettent rien dont la punition les rende meilleurs, je ne dirai pas non plus qu'elle leur fasse tort, en mettant fin à cet usage, car Dieu ne l'a pas donné aux hommes pour un bien qui leur fût propre ni pour une fin qu'ils trouvassent en eux-mêmes ; mais, par une invention de sa Providence, il l'a donné au père en considération des enfants qui en doivent naître. Car le plaisir effaçant le souvenir des choses fâcheuses qui suivent la génération, cela fait que la multiplication

se perpétue avec plus de facilité. Et c'est ainsi que les médecins trompent souvent les malades mêlant le doux avec l'amer, afin que l'agrément et la douceur fassent prendre le remède.

Nous voyons aussi que les gens de peine chantent sous le faix, comme s'ils croyaient que l'harmonie le rend plus léger. Donc si cette sorte de plaisir n'est permise à l'homme particulier qu'en faveur d'un autre et pour un certain usage, il est évident que cet homme particulier ne perd rien par la cessation de cet usage, demeurant d'ailleurs dans la possession des biens qui lui sont propres. Car on ne dira pas que l'homme de peine souffre, quand il cesse tout ensemble de porter et de chanter.

Il faudrait au contraire savoir gré à la mort, de ce qu'elle fait cesser le travail qu'un plaisir imaginaire nous fait prendre pour d'autres, et nous découvre notre abus et nous oblige à ne plus penser qu'à nous-même. C'est ce que le poète Sophocle répondit à Cephalus qui, croyant bien dire, lui demandait s'il pouvait encore dans son vieil âge se divertir avec sa femme : « parlez mieux, dit-il, je ne suis plus depuis longtemps sous la tyrannie de ces cruels maîtres », voulant dire les plaisirs, maîtres de l'homme qui goûte leur esclavage.

VII

La crainte du néant

Maintenant, je crois que ceux qui craignent la mort pour la perte des prétendus plaisirs du corps, et croient que c'est le plus grand mal qui puisse arriver à l'homme, quitteront la honteuse attitude qu'ils ont à ces jeux d'enfant et que ce discours

les ayant rendus sages, ils auront des sentiments plus rigoureux et ne seront plus pour une si faible raison en mauvaise humeur contre la nécessité de mourir.

Pour ceux qui se plaignent que la mort nous ôte ce que nous avons de meilleur et de plus divin, cette chose que la nature s'efforce de conserver en tout ce qu'elle produit et dont elle nous a imprimé le désir : voici ce que nous leur pouvons dire assez à propos. Il ne faut pas juger des choses par le plaisir ni par les charmes trompeurs qui les accompagnent : mais faire du vrai bien le modèle du nôtre, croyant que rien ne nous est utile, s'il ne lui est conforme, et tenant pour pernicieux ce qui lui est contraire. Ce sentiment nous doit sans doute beaucoup plaire, car c'est celui des sages qui rapportent les choses où il faut.

En vérité, si nous n'avions point d'âme, et si nous n'étions autre chose que notre corps, dont la perte emporterait tout notre être, sans qu'il nous restât aucune espérance ou mémoire de nous ; ou si Dieu nous avait donné une âme seulement pour nous faire vivre, non pas immortelle et subsistante d'elle-même, mais dont la fonction servît d'être simplement avec le corps pour périr avec lui, en vérité, dis-je, je ne blâmerais point la crainte de la mort, puisqu'il s'agirait là de tout perdre, et de tomber de l'être comme d'un esquif, dans l'océan et dans le chaos du néant.

Mais qui ne sait que nous avons une âme, et une âme dont l'excellence surpasse celle des bêtes ; une âme, dis-je, qui se gouverne par raison et est par là maîtresse du corps et le tourne comme elle veut ; une âme immortelle et impérissable qui subsiste toujours par elle-même et ne souffre aucun dommage de la perte du corps, puisque c'est là sa nature ; n'est-ce pas folie de craindre pour elle qu'à notre insu elle ne périsse avec le corps et que ce qui est immortel ne se corrompe et ne meure ?

VIII

De l'âme immortelle

r, que notre âme soit immortelle et que par elle l'homme soit le plus durable de tous les animaux, on peut le prouver par quelques raisons.

Nous disons que l'homme est un animal et qu'il vit. La preuve qu'il vit, c'est qu'il a de soi et en soi la cause de son propre mouvement, sans avoir besoin d'aucun ressort étranger qui le pousse vers ce qu'il veut : car on ne conteste point que les choses de ce genre ne vivent. Or cette cause est son âme, puisque tout ce qui a mouvement de vie ne se meut et ne vit que par la présence et par la vigueur de l'âme.

D'ailleurs le toucher, la vue et l'ouïe démontrent que l'homme est un animal, car on ne définit l'animal que par les sens ; et selon qu'il en a plus grand nombre, ou qu'il les a plus parfaits, il est plus élevé au-dessus des autres.

L'homme a tous les sens et peut apercevoir toutes les choses qui ont donné lieu à leur institution. Ainsi en cela il ne cède à aucun des animaux ; mais il les surpasse en ce que la nature lui a donné la raison qui est le guide des sens. Car elle ne nous a pas donné les sens comme des maîtres dont nos mouvements dépendent, mais elle a doué notre esprit d'intelligence qui est comme un pasteur, ou comme un précepteur à qui elle a commis la conduite de notre vie. C'est là la marque qui nous distingue du reste du troupeau ; c'est par elle que l'homme seul connaît et adore Dieu, lui bâtit des Temples, lui fait des sacrifices, et lui adresse des présents tant pour soi que pour les autres. C'est par elle qu'il connaît la vérité, qu'il cultive la science, qu'il fait des lois et établit des républiques. Enfin

c'est par elle qu'il met le prix aux bonnes actions et ordonne la peine des crimes, qu'il invente les arts autant pour la gloire que pour l'utilité, et les publie pour le bien commun, prenant pour modèle de sa vie le divin original sur lequel il a été formé.

Les autres animaux n'ont point ces avantages, parce qu'ils n'ont pas la raison, qui trouve les choses et qui les perfectionne et les rend utiles. Ils ne regardent que ce qui leur est nécessaire soit pour leur nourriture, soit pour leur multiplication, sans se mettre en peine d'autre chose, étant d'ailleurs asservis au besoin, ils ne pensent point à la gloire, comme n'osant passer les bornes que la nature leur a présentées, et c'est pour cela que nous voyons une si grande uniformité de mœurs et de conduite en chaque espèce. Car l'habitation, la manière de paître, le temps du sommeil, le soin des petits, les ruses pour éviter le péril ou pour combattre, tout cela est le même en chacun, parce que la nature a renfermé leur vie dans l'étendue des sens.

IX

De la liberté humaine

La raison ne permet pas que l'homme vive ainsi enveloppé comme une mouche dans une toile d'araignée. Il est en pleine liberté sans maître qui le tyrannise et ni la nature ni la nécessité ne le contraignent en ses actions. Non seulement la nature lui enseigne à conserver son être, mais beaucoup plus encore à chercher le bien être. C'est par l'usage de cette raison que non seulement il construit des habitations pour se garantir des pluies, de la chaleur et autres incommodités, et cela d'une infinité de manières et en mille formes, ce que l'indigence des autres

animaux ne peut faire, mais encore il trouve tous les ornements qui s'y peuvent ajouter, et y observe toutes sortes de proportions : il se sert des pierres du lieu, et va chercher au loin le marbre de Thessalie²⁹ et le porphyre ; il revêt une partie des murailles de ces beautés et y fait voir la diversité des prés par la peinture de mille fleurs ; enfin il pave ses chambres de carreaux de toutes couleurs et de toutes figures et y emploie même la dorure, considérant plus l'agrément que l'usage. Il a la même curiosité en ses habits, qu'il ne fait pas simplement pour se prémunir contre l'intempérie des saisons, chose qui serait de peu de soin et que les bêtes peuvent faire, mais il y ajoute par sa raison quantité de raffinements et de délicatesse : il y emploie diverses matières et y représente les plantes et les animaux. Il a trouvé la pourpre, il a tissé l'or avec la laine et avec la soie, enfin il a rendu ces sortes d'habits propres à certaines personnes selon les qualités, les charges et les âges. La même rareté se voit aux fils, à la chaussure, aux carrosses, à la vaisselle et au reste des choses qui servent à la vie de l'homme, car en tout cela personne ne fait comme les autres et chacun cherche à l'envie quelque mode nouvelle pour se distinguer par quelque agréable singularité. Tout cela est contraire à la manière des animaux qui se contentent de peu et sont portés par la nature à suivre toujours le même train de vie.

29 — Région traditionnelle et historique de Grèce située dans le centre du pays, au sud de la Macédoine et à l'est de l'Épire (région historique et montagneuse des Balkans). Elle est centrée autour d'une plaine entourée de reliefs dont le célèbre mont Olympe au nord.

X

De la spiritualité de l'âme

 Quelqu'un dira que l'homme fait ces choses par une impulsion qui n'est pas affranchie de toute nécessité, d'autant que ce qui naît pour vivre a besoin de nourriture, de maison et d'habits, et que la nature a donné ces soins à quelques-uns des animaux bien qu'elle les ait donnés plus amplement aux hommes.

Mais quelle nécessité tendant à la vie a porté l'homme à la philosophie ? En quoi la géométrie et l'arithmétique servent-elles à notre nourriture ? Que manquerait-il à notre subsistance si nous n'avions ni rhétorique ni dialectique ? En quoi le bien-dire nous sauve-t-il du froid ou du chaud ?

Ces curiosités trouvées par l'homme sans rapport à ses besoins font clairement voir qu'il n'est pas simplement né pour chercher les nécessités et les plaisirs du corps, mais pour aller au-delà et se donner à quelque chose de plus exquis. Mais ce qui démontre mieux l'excellence de l'homme, c'est le soin qu'il a de ceux de son espèce qui sont sous son pouvoir. Les autres animaux n'ont soin que de ne point manquer eux-mêmes de nourriture, de n'avoir point froid et de n'être point empêchés dans leurs générations, mais ils ne se mettent pas en peine de leurs semblables. Aussi n'y a-t-il point de républiques de lions ni d'éléphants ni d'autres espèces de bêtes. Seuls les hommes en ont établi pour y mettre en commun leurs inventions et s'entre-servir les uns les autres. Les uns y font des lois, les autres obéissent : les sujets honorent les commandants de leurs respects et leur paient des tribus en récompense des soins qu'ils ont du public,

et les commandants ont une si grande attache à la conservation des sujets, qu'ils se mettent même en danger pour eux, et que quelques-uns n'ont pas épargné leur vie pour le salut de leur pays.

Cela est très éloigné de la nature des animaux : on ne les voit combattre que pour eux ou pour leurs petits. L'homme seul a le soin de ses inférieurs, et le soin est l'effort de la raison. Quelle plus forte preuve peut-on apporter de sa perfection et de la faiblesse des bêtes qui ne pensent qu'à elles-mêmes, alors que, par le seul instinct naturel, l'homme étend sa prévoyance hors de soi et fournit aux autres ce qui leur manque ? Vous verrez un seul homme tenir sous sa loi non seulement de grands troupeaux de bêtes, mais encore plusieurs villes, plusieurs nations et de très grands pays. Quelques-uns même ont régné sur toute la terre habitable et ont donné de bonnes preuves que l'homme a quelque chose de divin. Il y a encore cela d'admirable que ce même homme qui entreprend de commander, et aux animaux et à ses semblables, a néanmoins tant de peine à se soumettre au commandement d'autrui, qu'il souffrirait plutôt tout autre malheur que d'être esclave de qui que ce soit : cela ne montre-t-il pas que la nature lui a donné en partage la liberté et l'horreur de la servitude ?

XI

De l'empire sur soi-même

 L'âme de l'homme est donc ainsi à l'égard de tout, et libre de faire de son propre mouvement tantôt ceci tantôt cela, tantôt ainsi, tantôt d'une autre manière, même contraire, dirigeant toujours ses actions à son bon plaisir. Cette faculté lui vient de sa

raison qui, seule, a la liberté pour compagne nécessaire et peut également se porter aux choses contraires, au lieu que la nature pauvre et indigente est restreinte à une seule et y asservit les bêtes, leur donnant par ses lois un pouvoir très resserré. Enfin l'homme a d'en haut et du don de Dieu l'inclination et la disposition non seulement à commander aux autres, mais encore à se commander à soi-même, s'il conserve sa nature en son entier. D'où il vient que nous appelons sobres et prudents ceux qui sont maîtres d'eux-mêmes. Et ceux-là sans doute sont heureux et rendront heureux ceux qu'ils gouvernent, parce qu'ils savent commander à la partie non raisonnable d'eux-mêmes. Aussi les sages enseignent-ils qu'il ne faut pas se présenter aux affaires publiques avant que d'avoir acquis cet empire sur soi-même, autrement on ne fera rien de bon et on se mettra en danger d'envelopper, et soi et les autres, dans une même ruine.

Les bêtes n'ont pas même l'apparence de cette faculté : on n'en voit point qui résistent à leurs appétits. Au contraire elles suivent sans s'en pouvoir s'en empêcher les mouvements que la nature leur donne. Si la nature les avertit de manger, elles ne se porteront pas à l'abstinence ; si de boire, elles ne souffriront pas la soif ; au temps de leurs accouplements elles sont insupportables à leurs pasteurs et les unes aux autres, et l'aiguillon qui les pique est au-dessus de toutes forces qui les voudront empêcher. La raison de cela est qu'elles n'ont point de raison qui retienne ou modère leur impétuosité, de sorte qu'il faut absolument qu'elle ait son effet et que leur passion se satisfasse.

Dans l'homme, il y a grande guerre entre la raison et les lois de la nature ; et celui qui veut y prendre garde peut l'apercevoir en soi chaque jour, car combien de gens opposent le jeûne à l'avidité de manger, soit qu'ils suivent en cela le conseil des

médecins, soit qu'ils veuillent dompter leur chair, soit que pour d'autres raisons ils refusent de donner à leur corps ce qu'il demande. Quelques-uns ont une telle horreur de Vénus, dont néanmoins la tyrannie est si grande en tous les animaux, qu'ils ne peuvent pas même supporter la vue d'une femme.

XII

Du conflit entre l'âme et le corps

hacun sent aussi cela s'il se met en colère : d'un côté le premier mouvement lui suggère de passer son épée au travers du corps de son ennemi ; de l'autre il sent je ne sais quoi qui l'avertit de s'arrêter un peu, de laisser là la vengeance pour ne pas se rendre semblable aux lions, aux ours et aux pourceaux, enfin de rentrer en soi-même et d'écouter la raison et la bienséance. Quelquefois cet avis intérieur a si bon effet qu'il persuade l'offensé de servir son ennemi comme il le ferait avec un de ses amis.

On peut comparer l'homme à une ville. La raison et la nature sont dans l'homme, comme dans la ville, les gouverneurs et le peuple ; la raison règne, la nature obéit et Dieu a dicté cette loi à ceux qui veulent vivre généreusement, de ne rien entreprendre qui choque la raison. Il n'y a personne qui ne reconnaisse en soi-même que la raison et les mouvements du corps sont différents et que l'une tient lieu de législateur et de guide, l'autre de sujet et de chose qui a besoin de la conduite de quelque autre. Il paraît encore que si le corps va où la raison le mène, il mérite par sa soumission le soin que la raison prend de lui, comme les bêtes de charge qui nous servent en chemin. Allègue-t-il quelque chose de contraire, et prétend-

il que tout est commun, c'est pour lors qu'il prouve encore plus clairement le commandement que l'âme a sur lui et sur ce qui le regarde, car la raison, le traitant comme un esclave fugitif, l'abandonne à la soif, à la faim et à d'autres misères. Et s'il ne revient de sa témérité après ce châtement, il appelle à son secours la colère, et punit cruellement et sans pardon celui qui a l'insolence de lui résister. De là vient que les uns se précipitent dans le vide, les autres se pendent, les autres se percent de leur épée, et que tant de misérables sont contraints de se faire mourir de leur propre main.

Peut-on prouver plus démonstrativement que l'âme raisonnable est autre que le corps, et même qu'elle en est la maîtresse jusqu'à pouvoir le perdre ? Car si elle n'était autre chose que lui, elle ne le châtierait point, et ne le ferait point mourir étant en colère. De plus, si quelque être corporel était le maître en nous, il ne condamnerait pas ainsi, quand il lui plairait, le corps à mort, puisque les choses ne cherchent pas leur perte et n'ont pas même la force de se la procurer. Au contraire chaque être tend à sa conservation et combat sans relâche contre ce qui le veut détruire. Si l'homme n'était autre chose que le corps, il serait esclave des désirs du corps et n'aurait d'autre soin que de les satisfaire ; il ne ferait point la guerre aux plaisirs et, au lieu d'aspirer aux choses spirituelles et au-delà des sens, il les mépriseraient et n'en aurait aucun goût.

XIII

De l'âme raisonnable

On dira peut-être que c'est sans besoin je me suis engagé dans ce long discours, d'autant qu'il n'y a pas de doute que l'homme a quelque chose de plus que le corps et que ce plus est la raison, qui lui sert tant à considérer les choses et à en juger qu'à faire ses actions et à les diriger à la fin qu'il faut. Mais les bêtes en ont aussi leur part : on leur voit faire avec raison ce qui leur est propre, et chaque action est la fin qu'elles se proposent, ce qui ne serait pas si la raison ne les guidait. Autrement il faudrait rapporter au hasard tout ce qu'elles font, et leurs actions n'auraient rien de déterminé. Ce que nous voyons en elles prouve le contraire, puisque leurs mouvements et leurs appétits sont ou toujours ou le plus souvent semblables.

Je ne prétends pas que les actions des bêtes se fassent sans raison, ni même celles des choses inanimées, dont les générations et les effets ont de l'ordre ; mais je dis que cette raison qui les fait agir n'est pas en elles et qu'elles n'agissent pas de leur propre mouvement. Le Créateur les fait agir selon la raison qui est en Lui et les pousse aux actions et à la fin qui leur conviennent, sans qu'elles en sachent la cause ; de même la flèche qui ne connaît pas le blanc y est dirigée par celui qui la tire. Car on ne dira pas que la flèche vise ni qu'elle ait aucune notion du blanc ou volonté d'y arriver. Ainsi les animaux agissent par raison mais ne savent pas la raison de ce qu'ils font : le mouvement leur est donné par Celui qui sait tout. Une bonne marque de cela, c'est qu'ils ne tendent qu'à leurs nécessités et ne se présentent pas à quelque autre chose que ce soit. Si quelque raison ou quelque volonté

qui fût en eux guidaient leurs actions, ils porteraient leurs pensées au-delà de leurs nécessités, puisque ces facultés s'étendent à tout et même connaissent et font les choses contraires.

Il ne faut donc pas s'imaginer qu'aucun autre animal que l'homme soit doué d'une âme raisonnable. Au contraire il faut tenir pour certain que la raison nous est propre et particulière.

XIV

De la subsistance de l'âme à la disparition du corps

insi l'homme n'est pas assujetti aux sens, mais en a l'usage. De là suit qu'il a beaucoup de choses communes avec les animaux et que ce qui le fait homme et le distingue d'eux, c'est la raison et l'intelligence qui, comme un prince tenant le haut bout, dispose de toute chose à l'avantage de soi-même et de ce qui le regarde. Tout suit ses ordres et se règle à ses mouvements, comme dans la maison tout ce qui regarde les enfants et les esclaves se rapporte au père de famille. Il faut donc conclure que l'âme de l'homme, qui a reçu de Dieu la lumière de la raison et l'intelligence, n'est pas un corps, car autrement elle ne donnerait pas premièrement et de soi le mouvement au corps, ni ne le pénétrerait de toutes parts, mais elle y serait comme un autre corps dans un vaisseau et laisserait inanimées les parties extérieures, faute de pouvoir s'y insinuer. Si l'on joint à cela que sa grandeur et celle du corps seraient les mêmes, on pourrait dire que des deux Ajax, le fils de Télamon aurait eu la plus grande et le Locrien la plus petite. De même,

le corps étant mis en procès, l'âme se trouverait aussi divisée et les espèces qu'elle forme seraient toutes singulières, comme celles qui se voient dans la matière et dans le corps. Elle n'aurait point de notions universelles et au lieu de posséder la science qu'elle a, elle n'aurait qu'un simple sentiment.

Vous voyez les difficultés où s'enveloppent ceux qui tiennent l'âme pour corporelle. Que si elle est incorporelle et gouverne le corps comme il lui plaît, il ne faut pas grand artifice pour persuader qu'elle est au-dessus de la corruption et de la mort : son empire sur le corps, le fait de n'être point noyée dans la matière quand elle y est envoyée, mais de trouver toujours le dessus, l'impuissance du corps quand elle ne l'assiste point, les grandes et les belles actions qu'elle produit suivant sa nature quand elle n'en est point empêchée, ces choses, dis-je, sont des marques très évidentes qu'elle est une substance, qu'elle n'a point les faiblesses du corps, et qu'elle peut être et subsister par elle-même et, en outre, le fait de faire ses propres actions d'autant plus parfaitement qu'elle fuit de plus loin la matière et tâche de n'être qu'avec elle-même. Car si tôt qu'étant dégagée du corps et des soins qu'elle est obligée d'en avoir, et qu'ayant passé par-dessus les tromperies du monde visible, elle considère l'être invisible et connaît la vérité en elle-même, c'est alors qu'elle se possède elle-même, n'étant attachée qu'à des objets incorporels comme elle, comme si, entrant dans un temple, elle avait laissé son corps à la porte, parce qu'il ne lui est pas permis de voir la vérité en sa compagnie et environnée de sa faiblesse et de ses nuages, ou comme si, étant déchargée d'un pesant fardeau, elle se portait d'un vol plus léger vers l'essence et vers la vérité.

Quand l'homme est arrivé à ce point, il est très parfait, très sage et très bon et nous pouvons lui

donner tous les glorieux noms que la vertu mérite. Mais s'il s'attache à la matière et ne voit les choses que par les sens et par imagination, nous pouvons le comparer à un Roi qui s'est de soi-même défait de sa pourpre et de son diadème, pour se faire esclave. Que si, outre cela, il s'abandonne aux plaisirs et se plonge dans les saletés du corps, nous dirons qu'il se jette lui-même dans un cloaque et qu'il efface son aimable figure pour en prendre une horrible et abominable.

XV

De l'incorruptibilité de l'âme

Que si la perfection de l'âme vient de l'abandon de son corps, qui pourra dire qu'elle est mortelle et qu'elle périt avec lui, elle qui avant même que de s'en séparer par la mort, se retire et se recueille en soi-même et fait l'effort d'en sortir pour se posséder toute seule ? Si sa substance est corps, et si étant séparée elle tombe dans le néant, comment s'élève-t-elle au-dessus de tout ce qu'il y a de corporel pour atteindre aux choses incorporelles ? Comment se réjouit-elle de la contemplation de ces objets et comment s'afflige-t-elle quand elle est empêchée de jouir de ce bien qui lui est naturel ? La joie qu'elle reçoit de sa jonction avec les choses incorruptibles et sa tristesse quand elle en est séparée sont la preuve de son affinité avec elles. D'ailleurs, si elle est au-dessus de tout changement, si elle est incorporelle et par conséquent immuable, car le mouvement ne regarde que les corps, comment peut-elle être sujette à la corruption, puisque la corruption est un effet du mouvement ? Elle ne périra pas non plus par la violence d'une chose qui lui soit contraire, puisqu'il n'y en a point.

Quelqu'un alléguera que la vie la corrompt, comme la rouille le fer ; mais la vie des méchants pareille à celle des bons détruit ce raisonnement et fait voir que l'âme ne peut périr, non pas même par sa propre méchanceté, à laquelle seule on pourrait attribuer la cause de sa corruption. De plus, la fin doit correspondre au commencement, d'où il suit que la chose produite sans matière par la seule volonté de Dieu, ne peut périr que par la volonté de Dieu. Un sage a dit, parlant du monde, que la souveraine bonté ne défera pas une chose bien faite.

Enfin, le désir imprimé aux êtres par la nature n'est jamais vain. Aussi ne désirent-ils point des choses impossibles, car qui est l'homme bien sensé qui souhaiterait avoir des ailes ou être élevé sur les nues, ou marcher sur les eaux comme sur la terre, choses qui nous font rire quand quelqu'un nous dit qu'il y a songé ? Les êtres ne désirent donc naturellement que ce qui leur est possible. Or il est contre nature et impossible que les désirs des hommes soient vains, en ce qu'ils sont naturels. Mais tous concourent à souhaiter d'être éternellement. Il faut donc il faut de nécessité que cela soit, et que l'âme possédée de ce désir n'en soit point frustrée.

XVI

De la fonction propre de l'âme

Ainsi la crainte que l'âme ne périsse avec le corps ne peut tomber dans un esprit bien fait, puisque non seulement elle reste après le corps, mais que même elle ne peut bien faire ses fonctions propres, si elle n'en est séparée.

L'intelligence, la sagesse et l'union avec les choses divines et incorporelles, but naturel des âmes et auquel tout tend ce que nous disons ou pensons, comme à ce qui peut nous arriver de plus divin et de meilleur, tout cela, dis-je, fuit le commerce de la matière et est la fonction propre de l'âme qui se recueille en elle-même et se détourne du corps vers les êtres intelligibles. Il est vrai que quelquefois elle se sert des sens qui lui fournissent l'occasion de penser, mais ce n'est que d'abord, et à l'entrée de sa connaissance, lorsqu'elle est encore ignorante, et pour ainsi dire au poil follet³⁰. Comme ceux à qui la vue manque tâtonnent pour prendre ce qu'il leur faut, de même l'âme venant du néant à la vie, a l'œil couvert de nuages et est pour ainsi dire assoupie d'un profond sommeil. C'est pourquoi elle a besoin des sens qui la réveillent ; mais étant une fois ébranlée, elle se pousse d'elle-même et sans leur aide vers la vérité, et même souvent elle se fâche de leur ignorance, lorsqu'ils la veulent contraindre à recevoir ce qu'ils lui présentent. Comme ceux qui apprennent ont d'abord besoin de modèle et n'en veulent plus quand ils sont avancés, de même, tant que l'âme est dans le corps, rien n'empêche qu'elle n'ait recours aux sens. Mais quand elle en est séparée, leur secours devient inutile par la présence des choses intelligibles qui sont en elles-mêmes, très claires, qui la remplissent de lumière et de la nourriture qui lui est propre, manière de connaître qui lui donne un tel plaisir que de lui vouloir comparer les plaisirs du corps, c'est balancer des imaginations contre des choses. Car les plaisirs corporels ne subsistent point et sont dans un continuel mouvement : ce qui les reçoit est un tonneau percé qui coule incessamment et ne peut rien retenir.

30 — Poil follet, poil rare et léger qui pousse avant la barbe.

XVII

Comment la mort n'enlève point les vrais plaisirs de l'âme

À quoi servirait-il d'ajouter le néant au néant, et comment une chose fugitive serait-elle stable dans une autre qui n'est jamais en même état ? Il n'en va pas de même de l'âme : les causes de ses plaisirs sont les vrais êtres et outre qu'elle est saine et les peut contenir, elle est encore de même nature qu'eux et immortelle.

Ceux qui recherchent les plaisirs de ce monde se trouvent toujours trompés, et n'y arrivent pas plus que s'ils courraient après leur ombre, parce que le corps qu'ils prétendent satisfaire n'est pas de bonne garde et ne retient rien. Au contraire ceux qui préfèrent les plaisirs de l'âme sont toujours rassasiés et remplis de ce qui est par soi-même et toujours en même état, et vivent ainsi très agréablement.

Concluons de là que l'âme, après qu'elle a quitté son corps, est dans un état beaucoup plus avantageux et plus divin. Ainsi, dans l'opinion des premiers qui considèrent les plaisirs du corps et dans celle des seconds qui croient que rien ne reste après cette vie, non seulement nous ne devons pas appréhender la mort quand elle vient naturellement, mais il faudrait plutôt se plaindre de ce qu'elle ne vient pas assez tôt, et même l'appeler, puisque nous ne pouvons jouir des vrais plaisirs, ni être et vivre en sûreté si nous ne sommes hors de ce que nous avons de mortel, d'irraisonnable et du néant.

Que ces gens-là cessent donc de se plaindre, puisqu'une meilleure fortune les attend. Ils auront

tout dans celui par qui seul, s'ils sont sages, ils doivent croire qu'ils sont. C'est là que l'âme possédera le trésor de la beauté immortelle et impassible, et qu'elle sera capable de la vraie vertu et de la vraie sagesse. Son plus grand malheur est d'être asservie à la chair et d'en être enveloppée ; sa séparation est son retour vers la vie, c'est le vrai être et l'entrée à la connaissance de la vérité sacrée. Comment ne croirons-nous pas être mieux de l'abandon du corps, qui alourdit l'âme et ne souffre pas qu'elle s'élève et prenne possession du ciel ?

XVIII

De la mort comme moyen d'épurement

 Quand l'or est mêlé à d'autres matières, que pourrait-il lui arriver de meilleur ou de plus agréable s'il avait quelque connaissance, que d'être séparé des choses viles qui, par leur mélange, tiennent sa beauté naturelle captive et lui dérobent son lustre ? Ce serait très mal à propos qu'il se plaindrait de cet épurement qui le perfectionne en lui rendant sa première nature. Ainsi nous ne devons pas nous plaindre si nous perdons quelque chose de nôtre, puisqu'on ne nous ôte rien dont la privation nous fasse tort, mais seulement ce qui nous empêche de jouir des vrais biens.

Rien ne doit nous sembler trouble que ce qui fait premièrement tort à l'âme, dont le bon état fait notre bonheur. Nous ne sommes autre chose qu'elle et ce qui la regarde, et si elle n'est point mortelle, rien n'empêche que nous ne nous disions et que nous ne soyons immortels, car ce qu'il y a en nous de mortel

est peu de chose. Notre corps est à nous et n'est pas nous et, s'il est condamné à mort, la sentence que la nature a rendue contre lui ne nous regarde point, comme le déchirement ou la saleté des habits ne blesse ni ne gêne celui qui les porte. Que si quelqu'un appelle l'homme mortel à cause que sa moindre partie est mortelle, à combien plus juste titre se doit-il nommer incorruptible et impassible eu égard à son autre partie qui est avec tant d'avantages sa principale et au-dessus de toute corruption, qui seule fait le vrai homme et qui seule est capable de la sagesse et du raisonnement, à la différence des animaux.

Que ceux donc qui tiennent que la mort emporte tout et que l'âme et le corps tombent également dans le néant, s'ils peuvent prouver la mortalité de l'âme, craignent la mort et croient raisonnable de la craindre. Qu'ils reprennent leurs esprits et se laissent persuader de ce que Dieu, la droite raison, la philosophie et ce qui arrive de jour en jour en nous, démontrent clairement de son incorruptibilité, et qu'ils ne se jettent pas à l'abandon dans l'opinion du destin comme dans un précipice, d'où ils ne se retireraient jamais.

XIX

De la mort comme anéantissement de la vanité

 Quand bien même la mort anéantirait entièrement l'homme, il ne faudrait pas pour cela s'épouvanter si fort de sa vue, mais plutôt se représenter la quantité d'accidents fâcheux qui traversent la vie, et qu'il est bien plus supportable de perdre le sentiment de toutes choses que d'être

continuellement sujet aux orages que le corps élève de moment en moment et que l'âme ne peut ni calmer ni souffrir, parce que, en raison de l'union qui est entre eux, le mal de l'un passe dans l'autre.

L'âme ne peut éviter cet inconvénient tant qu'elle est esclave du corps. C'est ce qui nous oblige à des travaux infinis parce que l'ennemi nous fait de toutes parts la guerre au dehors : tantôt il faut apaiser notre faim et éteindre notre soif, tantôt il faut penser à nous garantir du froid ou du chaud. Je ne parle point des voyages qui se font par mer et par terre pour chercher nos nécessités, ni des flatteries et bassesses serviles qu'il faut employer envers des gens souvent abominables pour quelque chétif profit. Peut-il arriver un plus grand malheur à un homme qui s'arrête le moins du monde et qui considère l'excellence de la vertu et de la vérité qu'il perd et l'anéantissement où il est contraint de tomber ? À quoi servirait-il de parler des douleurs et des maladies qui souvent dévorent tellement l'homme qu'à peine lui reste-t-il quelque petite partie de ce qu'il était auparavant ? Le misérable qu'il est, il ne peut se servir de ce que la maladie lui a laissé, ni n'a de quoi suppléer ce qu'elle lui ôte. Personne même ne le console parce que la corruption et la puanteur rebutent tout le monde : abandon qui l'afflige encore plus que le mal. L'excès de la douleur en porte quelques-uns à se pendre ; d'autres se précipitent, d'autres se percent de leurs épées.

Quand nous accorderions que ces afflictions du corps ne porteraient pas jusqu'à l'âme, ce qui serait un étrange paradoxe, qui pourrait suffisamment représenter le trouble et l'agitation où le corps met l'âme pendant la jeunesse et au temps de la pleine santé ? En vérité, à peine les hommes peuvent-ils alors être hommes, tant ils sont mollement poussés par les

flots, pour ainsi dire, de leur esprit aux inclinations des animaux. La partie de l'âme qui dort à la raison, prenant occasion de ce qu'il ne lui manque rien pour la satisfaction de ses désirs, devient insolente, se rebelle contre l'esprit et ne sait plus ce que c'est que l'obéissance. Par la suite, elle rend sa maîtresse captive, elle bannit les bonnes et les sages pensées et les traite de folie et, usurpant le gouvernement, elle se porte çà et là où elle peut, enfin elle méprise la vertu comme une marque de faiblesse et d'impuissance, elle ne donne le titre de force et de vigueur qu'à l'excès et à la violence et livre si bien l'homme à l'ivrognerie, à l'intempérance et à toute sorte d'injustice qu'il ne lui reste rien de lui-même que le nom.

Ainsi le corps fait peine à l'esprit et par les plaisirs et par le contraire, mais son plus grand mal lui vient du relâchement ; de la même manière que le cocher est plus empressé quand ses chevaux s'emportent hors de temps et sautent de trop d'aise, que quand le peu de nourriture et la faiblesse les contraint d'aller pas à pas.

Voilà ce que nous aurons à dire contre ceux qui croient qu'il ne reste rien de l'homme après sa mort, et que le corps et l'âme ont une même fortune, d'où ils tirent qu'il ne peut rien nous arriver de pire que la séparation de ces deux parties. Je crois même que cela suffit pour persuader ceux qui ne sont pas tout à fait si bêtes que nous pouvons vivre ailleurs qu'ici par la partie qui tient en nous le premier rang, nous sauver de la mort et être par nous-mêmes, bien que nous ayons omis les plus fortes preuves des sacrés oracles qui promettent aux gens de bien des plaisirs infiniment plus grands que ceux de cette vie.

XX

La crainte du jugement

Il me reste à parler à ceux qui formulent la troisième sorte d'erreurs, et à leur faire voir que leurs raisonnements viennent d'une folle crainte.

Il y a dans l'enfer des peines pour les crimes que nous commettons en cette vie, et l'excès des plaisirs y est puni d'une infinité de tourments. Il y aurait de l'impiété à croire que quelque bien manque à Dieu, et la justice est un bien, non seulement à l'égard de tous les hommes mais particulièrement à l'égard de ceux à qui la fortune a mis en main le commandement sur les autres, puisque sans elle tout leur gouvernement ne serait que crime. Dieu possède le plus grand et le plus absolu de tous les empires, tant parce qu'il n'y a rien au-dessus de lui que parce que, rien ne lui manquant, aucun besoin ne le réduit à quelque servitude que ce soit. Ainsi tenant le timon de l'univers et veillant aux actions des hommes, il tient aussi nécessairement à son côté la justice, pour régler suivant la fonction de cette action les récompenses des bonnes actions et le châtiment des mauvaises : si Dieu est bon, il faut nécessairement pour les gens de bien des couronnes, et pour les méchants des supplices soit en cette vie soit après la mort, puisque la justice ne manque pas de donner à chacun ce qu'il mérite.

XXI

De la cause de la rétribution future

Cela étant vrai, quelle raison de mettre la mort entre les plus grands maux ? Si elle était la cause des peines qui la suivent, on aurait quelque raison de se plaindre, puisque ce serait par elle que l'on deviendrait malheureux. Pourquoi imputer à la mort que par son moyen les uns vont aux couronnes, les autres aux supplices ? Il s'en faudrait plutôt prendre à la vie passée, puisque l'enfer n'est pas pour ceux qui meurent, mais pour ceux qui ont mal vécu. Il vaudrait mieux avoir contre la vie l'aversion que nous avons contre la mort, puisque c'est elle qui commet les crimes dont nous appréhendons la peine. Il n'y a rien à dire contre la mort, puisqu'elle n'est point cause des maux qui la suivent. Et si nous les lui attribuons, pourquoi ne pas lui attribuer la gloire et la récompense des justes qui ne jouissent de ces biens que par elle ? Il n'y a pas plus de raison de l'appeler mauvaise que bonne par la considération de ce qui la suit. Nous trouverons même qu'il y en a plus de l'appeler bonne, si nous voulons avouer la vérité, car mettant les gens vertueux en possession des récompenses qu'ils méritent, elle arrête la méchanceté des autres ; méchanceté, dis-je, qui est plus fâcheuse aux gens de bien que quelque supplice que ce soit.

XXII

Du témoignage de sa conscience

N'accusons donc pas la mort des maux qui nous menacent ; c'est nous et notre

attache aux plaisirs qu'il faut accuser, puisque gâtant et pervertissant par là notre âme, nous nous rendons à nous-mêmes cette justice formidable : si nous évitions cet écueil, rien n'empêcherait que nous ne traitassions la mort de bienfaitrice parce qu'elle nous enverrait plus tôt à la jouissance des biens éternels. La crainte de la peine ne vient point de la mort, mais de la conscience, et elle est pareille à celle des gens convaincus de grands crimes : ces malheureux sont hors d'eux-mêmes dans l'attente de leur supplice et, sentant que le jour approche, ils perdent tout sentiment, au lieu qu'auparavant ils devraient avoir radouci leur fureur : dans cinq jours, disent-ils, dans quatre, dans trois, enfin le voici ce jour, le plus horrible et le plus abominable de tous. Misérable que tu es, que t'a fait ce jour pour le maudire ainsi ? D'autres chantent ailleurs des épinicies³¹ et d'autres reçoivent des couronnes et la récompense due à leur vertu, et toi dont toute la vie n'est que crime, tu trembles à l'attente de ce que les lois te promettaient.

Il est vrai qu'il n'y a plus de ressource pour ceux qui sont une fois condamnés ; mais les autres ont le temps de se repentir. Corriger sa vie passée et se remettre dans le bon train, c'est rendre nulle la vigueur des lois, et on peut avec cela concevoir l'espérance d'une meilleure fortune.

Concluons de là que si les suites de la mort sont une cause raisonnable de la craindre, le retour à une meilleure vie nous doit ôter cette peine. Ce retour est en notre puissance : nous n'avons qu'à vouloir, et aussitôt notre appréhension s'évanouira, et une merveilleuse tranquillité succédera aux agitations de notre âme. Pourquoi donc exhorter ceux qui ont

presque en leur main le moyen de se tirer d'affaire ? Que si quelqu'un s'imagine qu'il est difficile de mener une bonne vie et que tout homme ne peut pas avec facilité quitter le parti des plaisirs pour prendre celui de la vertu, on voit clairement que sa crainte n'a point d'autre fondement que sa lâcheté puisqu'il ne désavouera pas lui-même que quiconque veut travailler n'a rien à craindre. Ce n'est donc pas la chose qui fait peur, mais la sottise de ceux qui ne peuvent souffrir qu'on leur parle d'amendement : comme un voleur qui, étant traîné au tribunal, au lieu de restituer ou de tâcher à fléchir le juge, se plaindrait de la longueur du chemin, prétendant jouir en paix de son vol, et même accuserait ceux qui l'auraient arrêté ou d'autres aussi mal à propos. Perdu que tu es, rends ce que tu retiens contre les lois, et les juges, au lieu de te punir, t'aimeront. Mais si tu te défends, ne cherche point d'autre cause de ton malheur que toi-même.

XXIII

De l'importance de connaître sa nature et son but

e discours nous oblige à laisser nos derniers adversaires pour reprendre les premiers, c'est-à-dire ceux qui craignent la mort parce qu'elle retranche la jouissance des plaisirs ; car nous voyons qu'ils rapportent là toute chose, et qu'ils y sont tellement attachés qu'ils n'ont point de plus grand ennemi que ce qui leur nuit en cela.

Ils ont, ce semble, quelque avantage en ce qu'ils couvrent leur mauvaise vie de l'apparence de quelque respect ; mais il n'est pas difficile de les confondre par

31 — Poèmes de victoire composés en l'honneur des vainqueurs des compétitions sportives chez les anciens Grecs.

leurs propres discours. Car si la crainte des supplices te rend la mort terrible, pourquoi ne décharges-tu pas ton âme d'un si pesant fardeau, laissant pour un peu de temps tes débauches ? Et que ne changes-tu plaisir pour plaisir, c'est-à-dire les plaisirs pleins de danger pour les vrais et assurés, les petits pour les grands et les temporels pour les éternels ? Tant que tu seras sujet à ceux que tu suis maintenant, ta vie ne sera que tristesse et affliction, puisque la peur que la justice te fera toujours t'empêchera de les goûter ; et après tu souffriras en effet les tourments dont tu es menacé. Alors que si tu reviens un peu à toi et fais l'essai de la vie des gens de bien, les bonnes espérances te soutiendront pour le présent, et pour l'avenir tu passeras l'éternité en joie par l'éloignement des choses fâcheuses et par l'affluence de toutes sortes de biens. Mais d'une part je vois que tu perds le souvenir de ta liberté, prenant plaisir à ton esclavage et voulant bien toujours vivre en crainte ; de l'autre, prétendant te décharger d'un reproche, tu accuses la mort de te faire peur, bien que ce fût à toi de te précipiter toi-même, te voyant vaincu par des ennemis si faibles et si honteux.

Pour finir, je trouve que deux erreurs font craindre la mort. L'une de ceux qui ne croient être autre chose que corps, l'autre de ceux qui croient qu'il y a quelque autre chose en nous, mais que cette chose est et meurt avec le corps. Les uns et les autres tremblent quand leur fin approche, parce qu'ils ne croient pas qu'il reste rien d'eux après leur mort, et s'étant adonnés aux plaisirs, ils se fâchent de ce qu'ils vont en être privés, parce qu'ils n'espèrent pas trouver ailleurs rien de plus doux ni de plus certain. Ils meurent ainsi en pleurant, parce qu'ils n'ont devant eux ni but où ils tendent, ni bien qu'ils espèrent.

XXIV

De la nécessaire tempérance et de la connaissance de soi par la contemplation

Ces deux erreurs viennent l'une de l'autre. L'âme asservie aux plaisirs se prosterne avec le corps et ne se connaît pas elle-même. L'esprit ne se rencontrant qu'avec cette confusion et accoutumé à ne sentir qu'une âme pénétrée de matière, comme un peu d'or mêlé avec quantité d'autres moindres métaux, ne pouvant, non plus qu'un orfèvre ignorant, séparer ce chaos ; il s'arrête à ce qui paraît le plus, prend pour l'honneur ce qui est susceptible de plaisir et ne met en ligne de compte que la table et le lit, gravant ineffaçablement en soi-même ce que Sardanapale, à ce qu'on dit, fit graver sur son tombeau³².

Cela n'arriverait pas à l'homme s'il réglait ses appétits par la tempérance et s'il faisait du retranchement de ses plaisirs plutôt un gain qu'une perte. Se dégageant peu à peu du corps et

32 — « *Passant, mange, bois, divertis-toi ; tout le reste n'est rien.* » Sardanapale, ou Assurbanipal, fut roi d'Assyrie à la fin du VII^e siècle avant J.C. Son nom, « *Aššur-ban-apli* », signifie « *Assur a donné un fils héritier* ». Ctésias de Cnide (vers 400 avant J.-C.), médecin à la cour des rois perses, a dit à propos de ce roi : « *Sardanapale surpassa tous ses prédécesseurs en débauches et paresse. Car non seulement il ne se montrait jamais au monde extérieur, mais il menait la vie d'une femme [...]. Il s'efforçait même de rendre sa voix féminine et [...] il cherchait aussi les joies de l'amour des deux sexes [...]. Pour ne pas tomber aux mains des ennemis, il fit édifier un immense bûcher dans son palais, y amassa tout son or et tout son argent ainsi que ses vêtements royaux. Il enferma dans une chambre construite au milieu du bûcher ses concubines et ses eunuques, se joignit à eux tous et mit le feu à l'ensemble du palais.* » Cité dans « *Assurbanipal le lettré* », *Le Monde*, 17 août 2007.

s'accoutumant à se considérer soi-même, il ne se méconnaîtrait pas. S'attachant à la contemplation des choses incorporelles, et voyant que le corps ne lui sert à rien pour les connaître, il trouverait enfin que son âme est autre chose que matière et peut, même avant la mort, agir par elle-même, étant d'autant plus belle et plus vigoureuse qu'elle est plus nettement dégagée.

XXV

De la vie de l'âme

S'il s'était rendu ces pensées familières, l'homme ne s'affligerait pas quand une de ses parties se séparerait de l'autre, et n'aurait pas peur pour soi, sachant par sa propre connaissance que son âme doit rester après le corps.

Ce sont les voluptés qui noient l'âme dans la matière, lui ôtent le sentiment d'elle-même et la remplissent de crainte et d'ignorance. Cette ignorance la replonge de plus belle dans l'ordure des plaisirs. Ainsi, point de fin à son malheur puisqu'elle est successivement précipitée par la débauche dans l'ignorance, et par l'ignorance dans la débauche. Il ne peut en être autrement, car l'homme tend au bien et y dirige ses paroles, ses actions et ses pensées, et qui serait assez malheureux pour tendre au mal ? Donc si par étude et par science il conçoit ce que c'est que le bien, prenant pour guide la lumière qui vient de cette connaissance ; il voit où il doit dresser ses pas, il y va et, sans s'égarer, il arrive à ce qu'il désire. Il n'est plus en peine, assuré qu'il est que jamais il ne sera condamné à mort ni réduit au néant, puisqu'il est de même nature que la cause de la vie et de l'être. Mais si par quelque erreur il ne connaît pas sa

propre fin, comme ceux qui après un long esclavage méconnaissent leur père, il ne perd pas pour cela ce désir naturel. Il cherche où il s'arrêtera et l'ignorance lui fait embrasser les apparences du bien pour le bien même. Comme il n'a ni science ni connaissance de la vérité, ses pensées ne sont qu'opinion et mensonge et, prenant l'ombre pour la chose, il court à bride abattue aux actions du corps. Au lieu du bien, il chérit et embrasse le plaisir, et, au lieu de la vérité que produit la connaissance du bien, il suit le mensonge. L'ignorance l'attache aux sales voluptés et l'oblige à elles pour toute sa vie, parce qu'il croit que c'est le vrai bien. Voilà le malheur extrême, l'ordure et les ténèbres où tombent ceux qui ne sont pas initiés, suivant un ancien mot qui est très admirable : tout homme qui voudra vivre autant heureusement qu'il se peut, doit aimer la science et la vérité de toute son âme, et haïr les plaisirs du corps, de peur que par ignorance il ne cherche le bien ailleurs que là où il est, et que, croyant l'avoir trouvé dans les faux appas de la vie présente, il ne s'en rende esclave. Il ne faut pas qu'il éteigne le beau feu de son âme dans l'ordure de la volupté ni que par imprudence il s'aveugle et passe sa vie dans l'ignorance des vrais plaisirs.

S'il arrive à cette heureuse disposition d'esprit et s'il prend cette règle pour modèle sa conduite, il verra clairement l'immortalité de son âme et en sera convaincu ; il ne craindra point la mort et, au lieu de la fuir, il se plaindra de son retardement et la demandera par grâce comme l'entrée à une plus douce vie.

« Voici un mystère que je vous révèle : Tous nous serons changés ; en un instant, en un clin d'œil, les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. »

Saint Paul

1^{re} épître aux Corinthiens,
Ch. 15, 51-53

LETTRE « DES SOINS DÛS AUX MORTS »

Saint Augustin est né en 354 à Tagaste, petite ville de Numidie entre Carthage et Hippone d'un père païen et d'une mère chrétienne. Doué pour l'étude, il se fit remarquer par son intelligence pénétrante et facile. Mais à Carthage, l'oisiveté et les mauvais exemples l'entraînèrent dans le désordre. Dès 371, il entretint, et ce durant seize ans, une liaison illégitime de laquelle naquit un enfant nommé Adéodat. Cherchant la solution au problème du mal, et ne la trouvant pas dans la Bible qu'il lisait, nous dit-il, avec dégoût, il s'affilia à la secte des Manichéens et accepta leur doctrine sans en être entièrement satisfait. En 374, ses études étant finies, il professa quelque temps la rhétorique à Tagaste puis à Carthage, où son enseignement lui valut de grands succès. Il se détacha alors peu à peu des manichéens, trouvant dans le doute académique une tranquillité d'esprit provisoire. Puis en 383, il partit pour Rome et obtint la chaire de rhétorique de Milan deux ans plus tard.

C'est dans cette ville que la prédication de saint Ambroise amena sa complète conversion (386). Il se démit alors de sa charge et se retira dans une villa de Cassiciacum près de Milan, avec sa mère et quelques amis, pour se recueillir et se préparer au baptême qu'il reçut de la main du saint évêque (387). Sa mère

étant décédée à Ostie, il retourna à Tagaste en 388, dans un domaine lui appartenant, et s'appliqua à la vie cénobitique : prières, lectures, travail et repas en commun. À l'occasion d'un voyage à Hippone où il se croyait inconnu, ayant visité l'église, il fut saisi par les fidèles et présenté à l'évêque Valère pour être ordonné prêtre (391). En 395, Valère, craignant qu'on ne l'élût pour un autre siège épiscopal, le sacra alors comme son coadjuteur. Un an plus tard, saint Augustin lui succédait comme évêque d'Hippone.

La période de son épiscopat (396-430) est la plus riche en événements. Bien qu'évêque d'une petite ville d'Afrique, saint Augustin était sans doute l'homme le plus considéré et le plus consulté en Occident. À l'intérieur de son diocèse, ce furent de fréquentes prédications, l'administration des affaires quotidiennes, des procès à régler, des pauvres à secourir, d'innombrables lettres à écrire. À l'extérieur, il eut à combattre les schismatiques et les hérétiques : manichéens, priscillianistes, donatistes, pélagiens, ariens... d'où des réfutations à produire, de nombreux voyages, l'assistance à plusieurs conciles, des discussions à soutenir, des affaires sans fin à traiter avec les magistrats et les gouverneurs. Saint Augustin rendit enfin son âme à Dieu à Hippone, assiégée par les Vandales ariens, en 430 à l'âge de soixante-seize ans.

Saint Augustin est un génie de premier ordre et, sans conteste, le plus grand des docteurs de l'Église et le plus prolifique des Pères latins. Chez les grecs, on ne peut lui comparer qu'Origène et saint Jean Chrysostome. Une centaine de traités sont sortis de sa plume sur les sujets les plus divers. Dans tous les sujets qu'il a abordés, Trinité, Incarnation, Grâce, Sacrements, Église, il a porté des lumières nouvelles ou corrigé des tendances fâcheuses existant avant lui.

Saint Augustin eut beaucoup à souffrir pour arriver à la vérité, beaucoup à combattre pour parvenir à la vertu, et cela l'avait rendu naturellement sensible aux difficultés d'atteindre l'une et l'autre, et indulgent pour ceux qui errent loin de la vertu et de la vérité. Il a beaucoup aimé ses amis, et leur perte lui causa une douleur sincère et prolongée. La page qu'il écrivit dans ses *Confessions* à l'occasion de la mort de sa mère est remarquable à plus d'un titre :

« Je lui fermais les yeux, et dans mon cœur s'amassaient les flots d'une immense tristesse qui allait s'écouler en flots de larmes, mais au même instant mes yeux, sur un ordre violent de mon âme, résorbaient la source de leurs pleurs jusqu'à la dessécher ; et pareille lutte me faisait très mal. Or, au moment où elle avait exhalé le dernier soupir, l'enfant qu'était Adéodat avait poussé des cris de douleur et puis, sur notre intervention unanime, il les avait refoulés et s'était tu. De la même manière, ce qui restait en moi de l'enfance et qui allait glisser dans les larmes, sur l'intervention de la voix virile du cœur, se laissait refouler et se taisait. Oui, nous estimions qu'il ne convenait pas de célébrer un deuil comme celui-là par des plaintes, des larmes et des gémissements, parce que le plus souvent, en agissant ainsi, on a coutume de déplorer en ceux qui meurent une espèce de misère ou comme une disparition totale. Mais pour ma mère, ce n'était ni une mort misérable, ni une mort totale. Nous en avions la certitude, et par le témoignage de ses vertus et par une foi sans feinte et par des raisons certaines.

« D'où venait donc qu'au-dedans de moi la douleur fût si lourde, si ce n'est de l'habitude de vivre ensemble, habitude très douce et très chère dont la rupture soudaine ouvrait une blessure ? Je pouvais sans doute me féliciter de son témoignage : au cours même de cette dernière maladie, répondant à mes attentions par des caresses, elle m'appelait "bon fils", elle mentionnait avec un immense sentiment

de tendresse qu'elle n'avait jamais entendu sortir de ma bouche un trait dur décoché contre elle, ni une parole où résonnât l'injure. Et pourtant, quelle ressemblance, ô mon Dieu, toi qui nous as faits, quelle comparaison y avait-il entre le respect que je lui portais, moi, à elle, et le dévouement qu'elle avait, elle, pour moi ? Ainsi, parce que j'étais privé en elle d'une si grande consolation, mon âme était blessée et ma vie était comme mise en pièces, ma vie qui n'avait fait qu'un avec la sienne.

« Donc, une fois refoulées les larmes de cet enfant, Evodius saisit le psautier et se mit à chanter un psaume. Toute la maison lui répondait. C'était "Ta miséricorde et ta justice, je te la chanterai Seigneur". Or, à la nouvelle de l'événement, il vint un grand nombre de frères et de pieuses femmes. Pendant que, selon la coutume, ceux qui en avaient l'office s'occupaient des soins funéraires, moi, à l'écart, dans un endroit où je pouvais le faire décemment, avec ceux qui estimaient de leur devoir de ne pas me laisser seul, je m'entretenais de sujets adaptés à la circonstance. Et par ce baume de la vérité, j'adoucissais le tourment que tu connaissais ; eux l'ignoraient et ils m'écoutaient attentivement, en croyant que je ne ressentais aucune douleur. En réalité, moi, dans tes oreilles, là où aucun d'eux ne m'entendait, je grondais contre l'attendrissement de ma sensibilité. J'essayais de contenir les flots de ma tristesse. Ils reculaient à peine sous mes efforts, et de nouveau leur élan les emportait, sans aller cependant jusqu'à l'éruption des larmes, ni jusqu'à l'altération du visage ; mais moi je savais bien ce que je refoulais dans mon cœur. J'éprouvais un violent déplaisir, en voyant quel grand pouvoir prenaient sur moi ces accidents humains qui, suivant l'ordre obligé et le sort de notre condition, doivent nécessairement arriver ; et ainsi ma propre souffrance me faisait souffrir une nouvelle souffrance, et une double tristesse me minait.

« Mais voici que la levée du corps s'est faite : nous partons, nous revenons, sans une larme. Car, même

pendant ces prières que nous avons épanchées en toi, tandis que l'on offrait pour elle le sacrifice de notre rachat devant son cadavre déjà posé près de la tombe avant qu'on l'y déposât selon la coutume locale, donc même pendant ces prières, je n'ai pas pleuré ! Mais toute la journée, je fus accablé secrètement par la tristesse ; et dans le trouble de mon esprit, je te priais, comme je pouvais, de guérir ma souffrance ; et tu ne le faisais pas. Sans doute voulais-tu confier à ma mémoire, fût-ce par cet unique exemple, que toute habitude est une chaîne, même pour un esprit qui ne se nourrit plus de parole trompeuse.

« Je crus bon encore d'aller prendre un bain [...]. Ensuite je m'endormis ; à mon réveil, je trouvais en grande partie ma souffrance adoucie [...]. Puis, peu à peu, je revenais à mes sentiments antérieurs sur ta servante ; je revoyais sa conduite et sa piété envers toi, et envers nous sa sainte et complaisante tendresse, dont j'étais tout à coup privé. Je pris plaisir à pleurer devant toi, sur elle et pour elle, sur moi et pour moi. Je lâchai les larmes que je retenais, pour les laisser couler autant qu'elles voudraient et en faire un lit sous mon cœur. Il y trouva son repos, car tu étais là prêtant l'oreille, toi, et non pas quelque homme qui eût avec superbe interprété mes pleurs.

« Et maintenant, Seigneur, j'écris cette confession pour toi. Lise qui voudra ! Qu'on interprète comme on voudra ! Et si quelqu'un trouve que j'ai péché en pleurant ma mère durant quelques minutes, cette mère qui était morte pour un temps à mes yeux, mais qui avait pleuré durant de nombreuses années pour me faire vivre à tes yeux, qu'il ne se moque point ; mais plutôt, s'il est homme de grande charité, qu'il pleure lui-même pour mes péchés, devant toi, le Père de tous les frères de ton Christ. » (Les Confessions, Livre IX, ch. XII)

Les Éditions Saint-Agobard ont voulu joindre au traité de Kydonès l'opuscule de saint Augustin

intitulé *“Des soins dus aux morts”*³³ et composé vers 421. Nous devons ce livre à la question d'un lointain correspondant, saint Paulin, évêque de Nole, sur un point de doctrine, sinon litigieux du moins insuffisamment établi : *« On m'avait interrogé par lettre, nous dit Augustin, pour savoir s'il est avantageux pour un chrétien d'être, après sa mort, inhumé près de la “Mémoire” ou tombeau d'un martyr »* (Retract. II, LXIV). A Nole, un prêtre de cette ville, Félix, était mort pour la foi en 260 et non seulement son monument funèbre était l'objet de la vénération publique mais beaucoup de familles pieuses réclamaient l'honneur d'enterrer leurs défunts dans son enclos. Sollicité par une veuve, qui venait de perdre son fils unique, de lui accorder ce privilège tant recherché, Paulin écrivit à Augustin pour lui exposer son point de vue sur ce genre d'inhumation et lui demander le sien.

Saint Augustin lui adressa une longue lettre dont nous donnons ici de larges extraits dans laquelle, élargissant la question posée, il traite dans toute leur ampleur les divers problèmes que soulève le culte des morts.

*

Après les politesses d'usage, saint Augustin répond à la question que pose saint Paulin : *« Peut-on conclure qu'il est utile à l'homme, après sa mort, d'être pourvu par l'amour des siens d'un lieu de sépulture où il puisse compter sur la protection des saints ? »*

« Voici comment la question se résout : Il y a, tant qu'on est sur terre, une manière de vivre qui permet d'acquérir des mérites pour soulager les défunts et ce soulagement que leur procurent les actes pieux de leurs amis est proportionnel au bien qu'ils ont fait eux-mêmes pendant leur vie. Il y en a

33 — De cura gerenda pro mortuis.

pour qui ces secours sont absolument inutiles : ce sont ceux dont les œuvres ont été si mauvaises qu'ils ne méritent pas d'être secourus ou ceux dont les œuvres ont été si bonnes qu'ils n'ont pas besoin d'être soulagés. C'est donc le genre de vie mené par chacun sur cette terre qui rend utiles ou inutiles tous les actes de piété qu'on accomplit pour lui après sa mort. Car si le mérite qui assure leur efficacité est nul pendant la vie il le reste après. Il suit de là que l'Église et la piété des fidèles ne dépensent pas en vain pour les morts les soins que la religion peut leur inspirer. Toutefois chacun obtient, selon sa conduite d'ici-bas, une éternité bonne ou mauvaise. Car le Seigneur rend à chacun selon ses œuvres. Il faut donc, pour que nos soins puissent être profitables à un homme après sa mort, qu'il ait acquis lui-même des mérites pendant la vie. »

« Je pourrais me contenter de faire cette brève réponse à votre question. Mais elle en soulève d'autres auxquelles j'estime devoir répondre. Prêtez-moi quelques instants encore votre attention. Nous lisons dans le livre des Macchabées qu'un sacrifice a été offert pour les morts (II Mach. XII, 43). Mais, alors même que nous ne lirions nulle part un tel fait dans l'Ancien Testament, la grande autorité de l'Église universelle suffirait à accréditer cette coutume, puisque dans les prières que le prêtre offre au Seigneur notre Dieu sur son autel elle réserve une place à la recommandation des morts. »

I

Les morts ne perdent rien à être privés de sépulture

Il convient toutefois de rechercher activement si l'âme tire quelque utilité du lieu où a été déposé

le corps. Voyons tout d'abord si le fait pour ce corps d'être privé de sépulture a une influence sur l'origine ou l'augmentation des peines de l'âme et jugeons cette question, non d'après l'opinion populaire, mais suivant les écrits sacrés de notre religion. Il ne faut pas croire, en effet, comme nous le lisons dans Virgile, que les hommes privés de sépulture ne pourront traverser sur la barque le fleuve des enfers. "Ils ne pourront, chante le poète, aborder ces rives d'horreur ni franchir ces flots aux grondements rauques tant que leurs os n'auront pas été inhumés dans le lieu de leur repos"³⁴. Quel chrétien pourrait abaisser son cœur à ces fictions poétiques et fabuleuses, quand le Seigneur Jésus, pour tranquilliser les chrétiens qui tombent entre les mains de leurs ennemis, lesquels ont leur corps en leur pouvoir, les assure qu'aucun de leurs cheveux ne tombera de leur tête (Matth. X, 30) et les exhorte à ne pas redouter ces bourreaux qui, après avoir tué leur corps, ne peuvent plus rien contre eux (Luc XII, 4) ? [...] »

« À Dieu ne plaise que soit faux ce que dit la Vérité. Il est dit que nos ennemis font quelque chose quand ils tuent, parce que le corps qu'on tue ressent le coup de la mort mais qu'ils ne peuvent plus rien faire après, parce que le corps tué est devenu insensible. Aussi les cadavres de beaucoup de chrétiens ont-ils eu beau ne pas être recouverts de terre, personne n'a séparé aucun d'entre eux de la terre et du ciel, car Celui qui connaît le lieu d'où il ressuscitera ceux qu'il a créés remplit l'Univers de sa présence. Nous lisons dans un psaume : "Ils ont jeté en pâture les restes de vos serviteurs aux oiseaux du ciel et la chair de vos saints aux bêtes de la terre. Ils ont répandu leur sang comme de l'eau autour de Jérusalem et il n'y avait personne pour les ensevelir" (Ps. LXXVIII, 2). Mais ces paroles ont plutôt pour but de faire

34 — Il s'agit du Styx, fleuve des enfers et de la barque de Charon, le sinistre nautonnier. Ce vers est tiré de la description que nous fait Virgile de l'entrée des Enfers au moment où Enée y pénètre pour aller voir son père Anchise (Énéide, VI).

ressortir la cruauté des assassins que le malheur de leurs victimes. Si dur et si cruel que soit ce malheur aux yeux des hommes, "la mort des saints n'en est que plus précieuse aux yeux de Dieu" (Ps. CXV, 15). Il suit de là que tout ce qui touche aux soins funèbres, aux modalités de la sépulture, à la pompe des obsèques, est plutôt une consolation pour les vivants qu'un soulagement pour les morts. Si c'est un avantage pour l'impie d'avoir une sépulture somptueuse, il faudra en conclure que ce sera un malheur pour l'homme pieux d'en avoir une de vil prix ou de n'en avoir aucune. Une foule de serviteurs ont fait à ce richard, couvert de pourpre, des obsèques magnifiques aux yeux des hommes (Luc XVI, 22). Mais celles que les Anges ont organisées pour ce pauvre couvert d'ulcères ont été beaucoup plus éclatantes aux yeux de Dieu, car ils ne l'ont pas porté dans un sépulcre de marbre, ils l'ont emporté dans le sein d'Abraham. [...] Nos ennemis doivent d'autant moins nous insulter au sujet des corps de chrétiens laissés sans sépulture que les chairs et les membres de ces corps seront reconstitués intégralement, non seulement avec les restes qui seront dans la terre, mais encore avec les éléments qui se seront dispersés dans les replis les plus retirés d'autres organismes et que cette reconstitution se fera en un clin d'œil, comme Dieu l'a promis. »

II

Toutefois c'est une bonne et sainte chose que d'ensevelir les morts

e n'est pourtant pas une raison de dédaigner et d'abandonner les corps des défunts, surtout les corps des fidèles et des justes dont l'âme s'est saintement servie comme d'un organe ou d'un instrument pour toutes ses bonnes œuvres. Si, en effet, le vêtement d'un père, son anneau ou tout autre objet est d'autant plus cher à ses

enfants que leur amour filial est plus grand, il ne faut, d'aucune manière, avoir du mépris pour le corps qui nous est beaucoup plus intimement uni que n'importe lequel de nos vêtements. Il ne nous sert pas d'ornement ou de protection. Nous ne le tenons pas du dehors ; mais il fait partie intégrante de notre nature humaine. Aussi voyons-nous que les funérailles des Justes d'autrefois étaient réglées, leurs obsèques célébrées, leur sépulture préparée, avec la plus attentive piété. De leur vivant ils donnaient mandat à leurs fils de veiller à l'ensevelissement et même au transfert de leur corps. Tobie s'est concilié la faveur de Dieu en ensevelissant les morts. Nous en avons pour témoignage les paroles de l'Ange. Le Seigneur lui-même, bien qu'il dût ressusciter trois jours après sa mort, proclame et veut qu'on publie, comme une bonne action, le geste de la pieuse femme qui, en vue de sa sépulture, a répandu sur son corps un parfum précieux. On cite avec éloge dans l'Évangile ceux qui ont détaché de la Croix le corps du Christ, l'ont roulé dans un linceul avec zèle et honneur et ont pris soin de l'ensevelir. Il ne résulte pas de ces exemples que les cadavres aient encore le sentiment. Ils signifient que les corps des morts relèvent de la Providence divine ; que Dieu se complait dans les soins pieux qui leur sont rendus et qui confirment notre foi dans leur résurrection. [...] Lorsque, dans la dévastation de la grande cité romaine ou d'autres villes, des cadavres de chrétiens sont restés sans sépulture, ce ne fut là ni une faute pour les vivants qui n'ont pu la leur donner, ni un châtement pour les morts qui n'ont pu en sentir la privation. Telle est mon opinion sur la cause et la raison des sépultures. »

III

La sépulture à côté du tombeau d'un Martyr

Du moment que c'est là une doctrine vraie, choisir dans le voisinage des tombeaux des Saints un emplacement pour la sépulture est un bon sentiment du cœur humain à l'égard des morts qui nous touchent de près. Car si la sépulture est, en elle-même, un acte religieux, l'attention que l'on met à en choisir le lieu ne reste pas étrangère à cet acte de religion. Les vivants y trouvent une consolation. Ils y manifestent leur tendresse pour leurs proches. Mais je ne vois pas que les morts y trouvent un soulagement, à moins que leurs amis, au souvenir de leur tombeau, ne recommandent par leurs prières à ces mêmes saints de les prendre sous leur protection et d'intercéder pour eux auprès du Seigneur. Ils peuvent, d'ailleurs, faire cette recommandation, même s'ils n'ont pu inhumer leurs défunts dans ces saints lieux. On n'a pas d'autre raison de nommer "Mémoires" et "Monuments" des sépulcres qui attirent les regards, que de rappeler à la mémoire ceux que la mort a dérobés aux yeux des vivants, pour empêcher l'oubli de gagner les cœurs et les avertir de penser aux disparus. Le mot "Mémoires" nous le montre avec la plus grande clarté et le mot "Monuments" signifie avertissement de l'esprit, "monet mentem". [...] Quand donc l'âme évoque le lieu où repose un être très cher et que l'endroit où est enseveli un martyr vénérable vient par là même à l'esprit, l'amour qui se souvient et qui prie recommande à ce martyr le mort bien-aimé. Il n'est pas douteux que ces recommandations faites par les fidèles pour les défunts qui leur sont très chers sont utiles à ces derniers s'ils ont mérité pendant leur vie d'en bénéficier après leur mort. »

« Même dans le cas d'ailleurs, où par suite de la

nécessité, nous n'aurions pas le pouvoir soit d'ensevelir nos morts soit de les inhumer dans le voisinage d'un saint, il ne faudrait pas, pour cela, omettre de prier pour leur âme. L'Église le fait pour tous les membres décédés de la société chrétienne et catholique. Elle les enveloppe, même sans connaître leur nom, dans sa commémoration générale. Et quand les parents, les enfants, les alliés, les amis négligent ce devoir, mère pieuse, elle l'assume et seule supplée à tous. Mais si on ne prie pas pour les morts avec une vraie foi et une vraie piété, il ne sert de rien, à mon avis, pour leur âme que leur corps sans vie soit enterré dans un lieu saint. [...] »

« Qu'un corps soit ici ou là, peu importe. L'essentiel est que l'âme trouve le repos. En quittant la chair, elle a emporté avec elle la conscience du sort qui lui est réservé, comme à toutes les autres, soit pour son bonheur, soit pour son malheur. Elle n'attend pas de la chair un secours pour sa vie future. Elle lui donnait la vie ici-bas. Elle la lui a retirée en la quittant. Elle la lui rendra quand elle reviendra l'animer. Car ce n'est pas le corps qui a conquis pour l'âme le privilège de la résurrection. C'est l'âme qui l'a conquis pour le corps et ce corps elle le fera revivre, soit pour son châtimement soit pour sa gloire. »

« Nous lisons dans l'histoire de l'Église, écrite en grec par Eusèbe et traduite en latin par Ruffinus, le fait suivant : Dans les Gaules, les corps des Martyrs furent jetés aux chiens. Les débris de leurs membres laissés par les chiens et leurs ossements furent brûlés jusqu'à la dernière parcelle. Puis on répandit leurs cendres dans le Rhône pour qu'il ne restât rien qui pût rappeler leur souvenir. Cet anéantissement, nous sommes tenus de le croire, n'a été permis par Dieu que pour apprendre aux chrétiens que leur mépris de la vie, quand ils confessent le Christ, doit se doubler d'un mépris plus grand encore pour leur sépulture. Car si cette cruauté raffinée avec laquelle on a traité les corps des martyrs eut nui en quelque façon à leur âme, au

point de mettre obstacle, malgré leur victoire éclatante, à leur repos éternel, Dieu ne l'aurait pas permise. En réalité, il a été déclaré par ces paroles du Christ : "Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent plus rien contre vous", non pas que les bourreaux perdraient tout pouvoir sur le corps de ses serviteurs, mais que le pouvoir qui leur restait ne pouvait rien pour diminuer la félicité chrétienne de leurs victimes, rien qui pût atteindre leur vie consciente d'outre-tombe, rien qui pût porter préjudice au corps lui-même, tout au moins pour ce qui concerne l'intégralité de sa résurrection. »

IV

Attachement de l'homme pour son corps

***E**t pourtant il y a dans le cœur humain un sentiment qui pousse tout le monde à aimer sa propre chair. Si les hommes savent, en effet, qu'après leur mort on ne rendra pas à leur dépouille les honneurs de la sépulture, tels que les demandent leur race et leur pays, ils seront, en tant qu'hommes, contristés. Ils craignent pour leur corps, avant de mourir, un sort qui n'a plus d'intérêt pour eux après leur mort. [...] Mais cet amour de la chair, les Martyrs du Christ l'ont vaincu en combattant pour la vérité. Aussi n'est-il pas étonnant qu'ils aient méprisé les traitements réservés à leur dépouille et que, morts, ils ne pourraient pas sentir, alors que vivants et sensibles, ils n'avaient pu être vaincus par les tourments. Bien sûr, Dieu pouvait, lui qui n'a pas permis au lion de toucher au cadavre du prophète et a chargé cette bête meurtrière de se faire son gardien ; oui, dis-je, Dieu pouvait éloigner les chiens des cadavres qu'on leur avait jetés ; il pouvait, de mille manières, terrifier les bourreaux cruels pour les*

empêcher de brûler les restes des martyrs et leur enlever l'audace de disperser leurs cendres. Mais il fallait que cette épreuve s'ajoutât à leurs tribulations déjà si nombreuses et si variées pour que la fermeté de leur confession, impassible devant la persécution sauvage qui s'attaquait à la vie de leur corps, ne tremblât pas devant le refus des honneurs funèbres. Il fallait, en un mot, que la foi dans la résurrection n'eût pas peur de l'anéantissement du corps. Toutes ces épreuves devaient être permises pour que les martyrs, rendus par leurs horribles souffrances plus ardents à confesser le Christ, devinssent les témoins de cette vérité qu'ils avaient apprise : ceux qui tuent le corps ne peuvent plus rien sur le martyr. Tous les mauvais traitements qu'ils pourraient infliger à un cadavre ne lui feraient rien, car dès qu'une chair est privée de vie, celle qui quitte la terre ne peut plus rien sentir, comme ne peut rien perdre celui qui l'a créée. Cependant, lorsqu'après les tourments si vaillamment supportés par les martyrs on fit subir à leur corps ces sévices, il y eut de grandes lamentations parmi les frères. Ils n'avaient pas la liberté de procéder, comme il eût été juste, aux funérailles des saints. Ils ne pouvaient, le même historien l'atteste, soustraire en cachette quelqu'un de leurs restes à la farouche vigilance de leurs gardiens. Ainsi les martyrs n'éprouvaient après leur mort aucune souffrance ni du déchirement de leurs membres, ni des flammes qui calcinaient leurs os ni de la dispersion de leurs cendres. Mais les chrétiens qui ne pouvaient ensevelir la moindre de leurs reliques étaient brisés de douleur et de pitié. Ils éprouvaient dans leur compassion douloureuse toutes les souffrances que ces morts ne pouvaient ressentir. »

« C'est en raison de cette compassion douloureuse que le roi David a loué et béni ceux qui donnèrent charitablement la sépulture aux ossements desséchés de Saül et de Jonathas (II Rois II, 5). Pourtant quelle charité peut-on exercer à l'égard de corps insensibles ? Faudrait-il, par hasard, revenir à cette opinion selon laquelle les morts

privés de sépulture ne peuvent traverser le fleuve infernal ? (Enéide, VI). Chassons bien vite cette pensée contraire à la foi chrétienne. Sinon il faudrait regarder comme un comble de malheur la privation de la sépulture imposée à tant de martyrs. La Vérité les aurait trompés en leur disant : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et après ne peuvent plus rien contre vous » (Luc XII, 4), si leurs persécuteurs avaient pu, à force de mauvais traitements, les empêcher d'atteindre le séjour tant désiré. Mais c'est là une fausseté évidente. Les fidèles ne perdent rien à être privés de la sépulture comme les infidèles ne gagnent rien à la recevoir. Pourquoi donc alors ceux qui ont enseveli Saül et Jonathas ont-ils été appelés miséricordieux et bénis par le roi pour leur miséricorde ? Pour cette raison que les cœurs pitoyables sont bien inspirés quand, en vertu du sentiment par lequel personne ne hait sa chair, ils souffrent de voir traiter les cadavres des autres comme ils ne voudraient pas que soit traité le leur. Ce qu'on désire obtenir pour soi, à l'heure où l'on aura perdu tout sentiment, on prend soin, sous le coup de ce désir, de le procurer aux autres quand ils sont devenus insensibles. »

V

Des apparitions des morts aux vivants

On raconte certaines apparitions qui me paraissent annexer un problème non négligeable à cette discussion. On dit que certains morts se sont montrés, soit pendant le sommeil, soit de toute autre manière, à des personnes vivantes. Ces personnes ignoraient l'endroit où leur cadavre gisait sans sépulture. Ils le leur ont indiqué et les ont priés de leur procurer la tombe qui leur manquait. Répondre que ces visions sont fausses, c'est paraître contredire avec impudence les témoignages écrits d'auteurs

chrétiens et la conviction des gens qui affirment en avoir eues. La vraie réponse est la suivante. Il ne faut pas penser que les morts agissent en êtres conscients et réels quand ils semblent dire, montrer ou demander en songe ce qu'on nous rapporte. [...] Je serais porté à croire, au sujet de ces apparitions, à une intervention des anges qui, avec la permission ou sur l'ordre de Dieu, font savoir au rêveur que tels morts sont à ensevelir et cela à l'insu des morts eux-mêmes. Elles ont parfois, d'ailleurs, leur utilité. Elles sont une consolation pour les vivants qui voient dans leur sommeil l'image de morts qui leur restent chers. Elles rappellent aux hommes que la sépulture est un devoir d'humanité. Elle n'est, certes, d'aucun secours pour les défunts, mais la négliger est toutefois une coupable impiété. Il arrive aussi de temps en temps que de fausses visions jettent dans de graves erreurs des hommes qui méritent, d'ailleurs, d'y tomber. »

« Telle est pourtant l'infirmité humaine que si on voit un mort au cours de son sommeil, on croit voir son âme, tandis que si on rêve d'un vivant on est parfaitement convaincu qu'on ne voit ni son corps ni son âme, mais son image. Comme si les morts ne pouvaient pas apparaître de la même manière que les vivants, non sous la forme d'une âme, mais sous une figure qui reproduit leurs traits. [...] D'ailleurs les gens éveillés ont parfois des visions qui ressemblent aux rêves. Ils ont alors les sens troublés à la façon des frénétiques et des délirants de toute catégorie. Ils conversent avec eux-mêmes comme avec des interlocuteurs réellement présents. Ils s'adressent à des personnes absentes comme si elles étaient là, car ils ont leur image devant les yeux, qu'elles soient mortes ou vivantes. Mais de même que les vivants ignorent que ces visionnaires les voient et leur parlent, puisque, en réalité, ils ne sont pas présents et ne sont pas entrés en conversation avec eux et donc que ces visions imaginaires sont l'effet d'une perturbation des sens, de même les morts, quand ils apparaissent à des personnes

bouleversées par le chagrin, leur donnent l'illusion d'être présents alors qu'ils sont loin de là et ignorent totalement si quelqu'un voit leur image. »

VI

Les morts interviennent-ils dans nos vies ?

Pourquoi ne croirions-nous pas que les Anges opèrent ces visions par une dispensation de la providence divine qui se sert sagement des bons comme des mauvais, suivant l'incompréhensible profondeur de ses jugements ? Ces visions peuvent ainsi servir à instruire les vivants ou à les tromper, à les consoler ou à les effrayer, chacun étant traité, soit avec miséricorde, soit avec rigueur, par Celui dont l'Église ne chante pas en vain la pitié et la justice (Ps. C, 1). »

« Qu'on prenne comme on voudra ce que je dis. Si les âmes des morts s'intéressaient aux affaires de ce monde et nous parlaient elles-mêmes quand elles se montrent à nous pendant le sommeil, ma sainte mère, pour ne pas citer d'autres personnes, ne me quitterait pas une seule nuit, elle qui m'a suivi sur terre et sur mer pour vivre avec moi. Loin de moi de croire, en effet, que son bonheur l'ait rendue cruelle au point de ne pas consoler dans sa tristesse et ses angoisses ce fils qui fut son seul amour et qu'elle n'a jamais voulu voir malheureux. Bien certainement les paroles sacrées du Psaume sont vraies : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a pris sous sa garde » (Ps. XXVI, 10). Or si nos parents nous ont abandonnés, comment peuvent-ils se mêler de nos affaires ? Et s'ils ne s'en mêlent pas, quels sont les morts qui pourraient connaître ce que nous faisons ou ce que nous souffrons ?

« Tu es notre père, dit le prophète Isaïe, car Abraham nous a ignorés et Israël ne nous a pas connus » (Isaïe LXIII, 16). Si de si grands patriarches n'ont rien su de la destinée du peuple dont ils étaient la souche et dont la race est sortie comme un fruit de leur foi en Dieu, comment les morts pourraient-ils intervenir, pour connaître et protéger les vivants dans leurs affaires ou leurs entreprises ? Comment appeler bienheureux les élus dont la mort a précédé nos malheurs s'ils restent sensibles aux détresses de la vie humaine ? Ne nous tromperions-nous pas, par hasard, en disant qu'ils sont dans la quiétude, s'ils s'inquiètent de l'existence tourmentée des vivants ? »

« Que signifierait alors cette promesse faite par Dieu, comme un très grand bienfait, au très pieux roi Josias, qu'il mourrait avant les maux prêts à fondre sur son pays et sur son peuple, pour n'avoir pas la tristesse de les voir ? (IV Rois XXII, 18). [...] Les âmes des morts sont donc dans un endroit d'où elles ne voient rien de ce qui se passe ou de ce qui arrive aux hommes ici-bas. Comment donc peuvent-ils voir leur tombeau ou leur corps, savoir s'ils sont inhumés ou s'ils gisent sans sépulture ? Comment peuvent-ils partager nos misères, puisque, ou bien ils subissent leurs propres peines, s'ils en ont méritées, ou bien ils reposent, comme il fut promis à Josias, dans un lieu de paix où ils ne souffrent ni pour eux-mêmes ni pour les autres, libérés qu'ils sont de toutes les peines que leur douleur personnelle et leur compassion pour autrui leur faisaient endurer quand ils étaient vivants ? »

« [...] Autres sont les limites de la puissance humaine et autres les marques de la puissance divine ; autres sont les faits naturels et autres les faits miraculeux, quoique Dieu assiste la nature pour qu'elle subsiste et ne soit pas absente dans les miracles. Il ne faut donc pas croire, du fait que les Martyrs ont guéri ou soulagé certaines personnes, que tous les morts sans exception peuvent se mêler aux affaires des vivants. Il faut comprendre plutôt

que les Martyrs interviennent dans nos intérêts par un pur effet de la puissance divine, car les morts, par leur nature propre, n'ont pas ce pouvoir. Mais sous quelle forme les Martyrs assistent-ils les personnes qui reçoivent, sans doute possible, leur secours ? C'est une question qui dépasse mon intelligence. [...] Est-ce le Dieu tout-puissant, présent partout, sans être ni enfermé en nous ni éloigné de nous, qui exauce les prières des Martyrs et, par le ministère des Anges dont l'action s'étend à toutes choses, fournit aux hommes les consolations qu'il leur juge indispensables dans les misères de cette vie ? Fait-il éclater avec une puissance admirable et une ineffable bonté les mérites des Martyrs, ou il veut, quand il le veut, comme il le veut, et surtout autour de leur tombeau, sachant que le rappel des souffrances qu'ils ont endurées en confessant le Christ est utile pour affermir notre foi ? La question est trop élevée pour que je puisse l'atteindre et trop complexe pour que je puisse la scruter à fond. »

Conclusion

« [...] L'ensemble du problème étant ainsi résolu, soyons bien convaincus que les morts auxquels vont nos soins ne bénéficient que des supplications solennelles faites pour eux dans le sacrifice offert à l'autel et dans celui de nos prières et de nos aumônes. Faisons toutefois cette réserve que ces supplications ne sont pas utiles à tous, mais à ceux-là seulement qui ont mérité, pendant leur vie, d'en profiter. Mais comme nous ne pouvons pas discerner ceux qui ont acquis ce mérite nous devons supplier pour tous les régénérés, afin de n'omettre aucun de ceux qui peuvent et doivent en percevoir le bénéfice. Il vaut mieux, en effet, que nos bonnes œuvres soient faites en vain pour ceux à qui elles ne sont ni utiles ni nuisibles, plutôt que de manquer à ceux qui peuvent en tirer profit. Chacun met toutefois plus

de zèle à les faire pour ses proches, dans l'espoir que ceux-ci lui rendront la pareille. Tous les soins qu'on apporte à la sépulture des morts ne sont pas un gage pour leur salut, mais un devoir d'humanité inspiré par ce sentiment qui fait que personne ne hait jamais sa propre chair. C'est pourquoi il faut rendre autant que possible au corps de nos frères, les honneurs qu'ils ne peuvent plus lui rendre quand leur âme l'a quitté. Si les hommes qui ne croient pas à la résurrection ne manquent pas à ce devoir, combien plus doivent s'appliquer à l'accomplir ceux qui croient que leur pieux office à l'égard d'une chair sans vie, mais destinée à ressusciter et à rester éternellement vivante, est à sa façon un acte de foi dans ce salut éternel. Quant à la sépulture auprès des tombeaux des martyrs, voici la seule utilité qu'elle me paraît avoir pour le défunt en le mettant sous la protection des martyrs : elle avive la piété de ceux qui prient pour lui. Vous avez là ma réponse, aussi précise que j'ai pu la faire, aux questions que vous avez cru bon de me poser. [...] »

Le Credo du croyant



Je crois en DIEU, le Père tout-puissant,
Créateur du ciel et de la terre ;

et en JÉSUS-CHRIST son Fils unique,
Notre-Seigneur

qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de
la Vierge Marie ;

a souffert sous Ponce Pilate, a été
crucifié, est mort, a été enseveli ;

est descendu aux enfers, le troisième
jour est ressuscité des morts ; est monté
aux cieux, est assis à la droite de DIEU le
Père tout-puissant, d'où il viendra juger les
vivants et les morts.

Je crois au SAINT-ESPRIT ; la sainte église
catholique ; à la communion des Saints ; à
la rémission des péchés, à la résurrection
de la chair ; à la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

www.lasapiniere.info

« Qu'on parle tant qu'on voudra des droits de l'homme : il en est deux qu'il ne faudrait point oublier. L'homme apporte en naissant le droit à la mort et le droit à l'enfer. Ce n'est que par Jésus-Christ qu'il peut revendiquer le droit à la résurrection et à la vie bienheureuse. »

Cardinal Pie,

*3^e Instruction synodale sur les erreurs du temps présent,
XVIII, juillet-août 1863*

Le Credo de l'incroyant



Je crois au NÉANT, producteur de tout,
d'où sortirent le ciel et la terre,
et en L'HOMO SAPIENS, unique roi et
seigneur,
qui fut conçu par l'évolution de la guenon
et du singe, est né de la sainte matière,
a lutté sous les ténèbres du Moyen Age,
est passé entre les feux de l'inquisition,
est tombé dans la misère, a inventé la
science, est parvenu à l'ère de la démocratie
et de l'intelligence
et, depuis lors, s'est mis à instaurer dans
le monde le Paradis terrestre.
Je crois au LIBRE PENSEUR, à la Civilisation
de la machine, à la fraternité humaine, à
l'inexistence du péché, au progrès inévitable
et à la vie confortable.

Amen.

Théologie de la mort

Vers l'âge de cinq ans, saint Thomas fut confié par ses parents aux bénédictins du Mont-Cassin, où il resta jusqu'en 1235, date de son envoi à l'Université de Naples. Là, on lui enseigna la grammaire, la logique et les sciences naturelles. En 1240, il entra dans l'ordre des Prêcheurs au grand mécontentement des siens, de sa mère surtout. Craignant que ses parents ne vinssent contraindre le jeune novice à quitter sa vocation, les dominicains de Naples l'envoyèrent à Cologne. Mais il fut surpris en route par ses frères et arrêté de force, puis sévèrement gardé en divers châteaux durant trois ans. Délivré sur les instances du pape Innocent IV, il put enfin gagner Cologne. C'est là qu'il devint l'élève de saint Albert le Grand.

Jeune bachelier en 1252, il commenta l'Écriture et les Sentences de Pierre Lombard. Puis il fut licencié en 1256 et reçut le grade de maître agrégé de l'université de Paris. Le pape Alexandre IV, informé de la haute valeur de ce jeune maître, voulut l'avoir auprès de lui. En juillet 1259, Thomas rentra en Italie pour neuf ans et s'y consacra à une stupéfiante production intellectuelle. Puis il reprit ses cours universitaires à Paris de 1269 à 1272. À cette date, ses supérieurs l'appelèrent de nouveau en Italie. Il enseigna à Naples jusqu'au moment où, en janvier 1274, le pape Grégoire X le convoqua au second concile de Lyon.

Mais il mourut au cours du voyage, le 7 mars 1274, à l'abbaye cistercienne de Fossanova. Il avait 48 ans et laissait derrière lui 22 ans d'enseignement supérieur et d'intense production littéraire. Il sera canonisé en 1323 par Jean XXII et proclamé docteur de l'Église en 1567 par saint Pie V.

Aux dires du Père Pègues, « *la Somme Théologique de saint Thomas d'Aquin est le chef-d'œuvre de la pensée humaine mise au service de la Foi.* » Si le philosophe argumente toujours en cherchant dans la raison les principes de son argumentation, le théologien argumente toujours en cherchant ses principes premiers dans la Révélation. Saint Thomas a su allier ces deux modes de réflexions puisqu'il tenait pour certain que ni la raison, lorsque nous en usons correctement, ni la Révélation, puisqu'elle a Dieu pour origine, ne sauraient nous tromper.

La *Somme Théologique* fut écrite pour des élèves débutant en théologie. Cette œuvre commencée à Rome en 1266 fut poursuivie à Paris, puis à Naples en 1273, mais jamais complètement achevée. Aux dires de Barthélemy de Capoue, témoignant au procès de canonisation de Naples, Thomas, ayant célébré, le 6 décembre en la fête de saint Nicolas, la messe avec une exceptionnelle ferveur, « *ne voulut plus jamais rien écrire ni dicter, et se débarrassa même de son écritoire ; il en était à la troisième partie de la Somme, au traité de la Pénitence* ». Son fidèle compagnon, Raynald de Piperno, lui exprima alors son étonnement : « *Comment donc, Père, pouvez-vous laisser inachevée cette œuvre grandiose que vous avez entreprise pour la gloire de Dieu et l'illumination des âmes ?* » Et saint Thomas de répondre : « *Je ne puis plus... Tout ce que j'ai écrit me paraît de la paille en comparaison de ce que j'ai vu.* »

Dans cette œuvre théologique majeure, le

Docteur angélique a plusieurs fois abordé la notion de la mort sous différents aspects comme nous allons le voir. Cet approfondissement théologique est riche de nombreuses et consolantes remarques.

★

I

De notre immortalité perdue

Dans la *prima pars* de sa *Somme Théologique*, saint Thomas répond à la question suivante : L'homme, dans l'état d'innocence, était immortel ? (Q 97, article 1)

Après avoir rappelé l'*Épître aux Romains* (5, 2) disant : « *Par le péché la mort est entrée dans le monde.* » Saint Thomas en conclut qu'avant le péché l'homme était immortel :

« *Quelque chose peut être qualifié d'incorruptible à trois titres. Premièrement, du côté de la matière, s'il n'a pas de matière, comme l'ange ; on dit alors qu'il est incorruptible par nature. Deuxièmement, du côté de la forme, du fait qu'à une chose corruptible par nature est attachée une certaine disposition qui l'empêche absolument de se corrompre. On dit alors que c'est incorruptible en vertu de la gloire, car, dit Saint Augustin : "Dieu a fait l'âme d'une nature si puissante que sa béatitude fait jaillir sur le corps plénitude de santé et vigueur d'incorruption". Troisièmement, du côté de la cause efficiente. C'est de cette façon que l'homme dans l'état d'innocence aurait été incorruptible et immortel, car, dit S. Augustin : "Dieu en créant l'homme lui a donné la vigueur de l'immortalité pour aussi longtemps qu'il ne pécherait pas, si bien qu'il serait lui-même l'auteur ou de sa vie ou de sa mort."* En

effet, son corps n'était pas à l'abri de la dissolution par une vertu d'immortalité existant en lui ; c'est l'âme qui possédait une force surnaturelle donnée par Dieu, grâce à laquelle elle pouvait préserver le corps de toute corruption, aussi longtemps qu'elle serait demeurée soumise à Dieu. Puisque l'âme raisonnable n'est pas entièrement absorbée par sa relation à la matière corporelle, il convenait qu'au commencement lui fût donnée une vertu par laquelle elle pourrait conserver le corps d'une façon qui dépassât la nature de la matière corporelle. »

La force que possédait l'âme pour préserver le corps de la corruption ne lui était donc pas naturelle, c'était bien un don de la grâce. Et si par la rémission de la faute, on retrouve la grâce et par là le mérite de la gloire, on ne la recouvre pas dans son effet d'immortalité perdue. C'est pourquoi l'immortalité est promise à l'homme comme une récompense, selon la parole de l'Apocalypse (21, 4) : « *Il n'y aura plus de mort...* »

II

De la mort comme châtiment

Dans la *prima secundae* de sa *Somme*, saint Thomas va approfondir ces paroles fondamentales de l'Apôtre : « *Par un seul homme le péché est entré en ce monde, et par le péché, la mort.* »

Il explique que « *par accident, une chose est cause d'une autre si elle supprime l'obstacle : "qui secoue la colonne, dit le Philosophe, remue par accident la pierre qui la surmonte". C'est de cette manière que le péché du premier père est cause de la mort et de toutes les déficiences analogues de la nature humaine, en tant que le péché du*

premier père a supprimé la justice originelle ; or, par cette justice, non seulement les facultés inférieures de l'âme étaient maîtrisées par la raison qui les préservait de tout désordre, mais le corps tout entier était préservé par l'âme de tout défaut, comme nous l'avons dit dans la première Partie. Aussi, une fois supprimée cette justice originelle par le péché du premier père, de même que la nature humaine a été blessée quant à l'âme par le dérèglement des puissances, de même le corps a été rendu corruptible par son propre dérèglement. Or, la soustraction de la justice originelle a raison de peine, comme la soustraction de la grâce. Aussi la mort et toutes les faiblesses du corps sont, elles aussi, la peine du péché originel. Et bien qu'elles ne soient pas voulues par le pécheur, elles sont ordonnées par Dieu comme des châtiments de sa justice. » (Q 85, a.5)

Dans la réponse à la deuxième objection, le docteur angélique précise comment cette peine volontairement acceptée deviendra source de mérite : « *Celui qui enlève la faute originelle et la faute actuelle est aussi celui qui enlève tous les défauts de la nature, selon la parole de l'Apôtre (Rm 8, 11) : "Il vivifiera vos corps mortels par l'habitation en vous de son Esprit."* Mais les deux choses se font suivant l'ordre de la sagesse divine, au temps convenable. Il faut en effet, pour parvenir à l'immortalité et à l'impassibilité de cette gloire qui a commencé dans le Christ et nous a été acquise par le Christ, que nous soyons d'abord devenus conformes à ses souffrances. Il faut donc que la passibilité elle-même demeure en nos corps pour que nous méritions l'impassibilité de la gloire conformément au Christ. »

Dans l'article 6 de la même question, saint Thomas explique comment concilier la mort comme châtiment du péché originel avec la mort comme effet naturel de la nature corruptible de l'homme. D'un côté la raison nous dit que l'homme est du même genre que les autres animaux, qui sont naturellement

corruptibles puisque composés d'éléments contraires. Et de l'autre la Révélation nous dit que "Dieu n'a pas fait la mort" (Sagesse 1, 13) puisqu'Il créa l'homme immortel par grâce.

Saint Thomas distingue la forme qui « cherche, autant qu'elle peut, à exister perpétuellement » et sa « matière » qui est « composée d'éléments contraires » et par là tend à la division, et donc à « la corruptibilité du tout ». « Ainsi, l'homme est naturellement corruptible suivant la nature d'une matière laissée à elle-même, mais non point suivant la nature de sa forme » :

« La forme de l'homme, qui est l'âme rationnelle, a été, par son incorruptibilité, bien proportionnée à sa fin qui est la béatitude perpétuelle. Mais le corps humain, qui est corruptible si on le considère dans sa nature, a été proportionné à sa forme d'une certaine façon, et non d'une autre façon. On peut en effet tenir compte d'une double condition dans une matière : celle qui répond au choix de l'agent, et celle qui n'a pas été choisie par lui mais dépend de la nature même de la matière. Ainsi le coutelier choisit pour faire des couteaux une matière à la fois dure et ductile, qui puisse s'aiguiser pour être apte à couper, et l'acier qui remplit cette condition est une matière bien adaptée à la coutellerie ; mais, que ce métal soit cassant et prenne la rouille, c'est une conséquence de sa composition naturelle, et l'artisan ne la choisit pas ; il la refuserait plutôt s'il le pouvait. Aussi y a-t-il là une disposition matérielle qui n'est proportionnée ni au dessein de l'artisan ni à celui de son art. Le corps humain est quelque chose de semblable à cela. Il est une matière que la nature a choisie comme étant de bonne complexion pour pouvoir être l'organe le plus convenable du toucher et des autres facultés de sensation et de mouvement. Mais qu'il soit corruptible, cela tient aux conditions de la matière, et n'a pas été choisi par la nature, laquelle choisirait plutôt au contraire une matière incorruptible, si elle pouvait. Mais Dieu, à qui toute nature est soumise, suppléa dans la

création même de l'homme au défaut de la nature et accorda au corps, par le don de la justice originelle, une certaine incorruptibilité, comme nous l'avons dit dans la première Partie. C'est pourquoi il est dit que "Dieu n'a pas fait la mort" et qu'elle est la peine du péché. »

Mais ce privilège fut supprimé par le péché de nos premiers parents. Ainsi donc la mort est naturelle, à cause de la condition de la matière, mais elle est un châtement, à cause de la perte du don divin préservant de la mort.

III

De la force d'âme nécessaire pour mourir

Dans la *Secunda Secundae* de sa *Somme* qui traite des vertus, à la question 123, au sujet de force, saint Thomas va montrer, à l'article 4, que « la vertu de l'appétit irascible » a « pour objet la crainte de la mort. »

En effet, « il revient à la vertu de force de protéger la volonté de l'homme afin qu'elle ne recule pas devant un bien raisonnable par crainte d'un mal corporel. Or il faut tenir le bien de la raison contre tout mal, parce que nul bien corporel ne vaut le bien de la raison. C'est pourquoi il faut qu'on appelle force d'âme celle qui maintient fermement la volonté de l'homme dans le bien de la raison, malgré les plus grands maux, car celui qui tient ferme devant les plus grands tiendra ferme contre les moindres, mais non réciproquement ; en outre il revient à la vertu de viser le maximum. Or le plus terrible de tous les maux corporels est la mort, qui nous enlève tous les biens corporels. C'est pourquoi la vertu de force concerne la crainte des périls de

mort. » C'est pourquoi « l'homme n'est appelé fort au sens absolu » que si « il supporte bien les plus grands maux. Pour les autres maux, on l'appelle fort de façon relative. » Or selon Aristote, « la crainte de la mort » est bien « la crainte la plus forte ».

Dans l'article 5, toujours à la suite Aristote, saint Thomas affirme « que la force s'exerce au maximum à propos de la mort à la guerre » mais il explique ce qu'il faut entendre par « guerre » et par « mourir au combat » :

« Les dangers mortels qui viennent de la maladie, de la tempête, des assauts des bandits, etc. ne paraissent pas menacer quelqu'un directement parce qu'il poursuit un bien. Mais les périls mortels qu'on affronte à la guerre menacent l'homme directement à cause d'un bien, parce qu'il défend le bien commun par une guerre juste. Or la guerre peut être juste en deux sens. D'abord dans un sens général : pour ceux qui combattent dans l'armée. Ensuite dans un sens individuel : par exemple lorsqu'un juge ou même une personne privée ne redoute pas de porter un jugement juste par crainte d'une arme qui le menace ou de n'importe quel danger, fût-il mortel. Il revient donc à la force de rendre l'âme ferme contre les périls de mort qu'on rencontre non seulement dans une guerre générale, mais aussi dans des conflits individuels qu'on peut bien qualifier de guerres au sens large. Et en ce sens il faut accorder que la force concerne proprement les périls mortels qu'on affronte à la guerre. »

Ainsi, on doit considérer comme mort au combat les martyrs qui « supportent des attaques personnelles pour le souverain bien, qui est Dieu », ou encore « l'homme fort » qui, par vertu, s'expose à toutes sortes de dangers comme la « contagion mortelle pour aider un ami malade » ou le fait de « ne pas refuser, par crainte du naufrage et des bandits, d'entreprendre un long voyage pour une affaire charitable. »

IV

Du bon usage de la mort

Dans la *Secunda Secundæ*, à la question 164, saint Thomas traite de « la mort comme le châtement commun » de l'humanité :

« Lorsque quelqu'un est privé, à cause de sa faute, d'un bienfait qui lui avait été accordé, la privation de ce bienfait est le châtement de sa faute. Comme nous l'avons dit dans la Première Partie, l'homme, dans son état primitif, avait reçu de Dieu ce don : aussi longtemps que son esprit resterait soumis à Dieu, les puissances inférieures de son âme seraient soumises à son esprit raisonnable, et son corps soumis à son âme. Mais comme, par le péché, l'esprit de l'homme s'éloigna de la soumission à Dieu, il s'ensuivit que les forces inférieures ne furent plus soumises totalement à la raison, et il en résulta une rébellion de l'appétit charnel contre la raison ; il s'ensuivit aussi que le corps ne fut plus totalement soumis à l'âme, et il en résulta la mort, et les autres déficiences corporelles. En effet, la vie et l'intégrité du corps consistent en ce qu'il reste soumis à l'âme, comme le perfectible à son principe de perfection. C'est pourquoi, à l'inverse, la mort, la maladie et toutes les déficiences corporelles, relèvent du défaut de soumission du corps à l'âme. C'est donc clair : de même que la rébellion de l'appétit charnel contre l'esprit est un châtement du péché de nos premiers parents, de même la mort et toutes les déficiences corporelles. » (article 1)

Mais une objection vient immédiatement à l'esprit : Pourquoi la mort, châtement du péché de nos premiers parents, devrait-elle affecter tous les hommes ? Et si elle devait les affecter, pourquoi ne le fait-elle pas de la même façon puisque certains meurent plus tôt ou plus douloureusement que d'autres ?

Tout d'abord, « *nos premiers parents ont été établis par Dieu non seulement comme des personnes individuelles, mais comme les principes de toute la nature humaine qui devait, à partir d'eux, passer à leurs descendants, en même temps que le don divin préservant de la mort. C'est pourquoi toute la nature humaine, ayant été par leur péché déstituée d'un si grand don pour leurs successeurs, a encouru la mort.* » (Sol. 3)

Ensuite, « *le châtement fixé pour le premier péché a été proportionné quant à la suppression du don divin par lequel étaient maintenues la rectitude et l'intégrité de la nature humaine. Mais les défauts qui sont la conséquence de la suppression de ce don, comme la mort et les autres peines de la vie présente, ne sont pas nécessairement égales en tous ceux qu'atteint également le premier péché. Et comme Dieu connaît à l'avance tous les événements futurs, ces peines, distribuées par la prescience et la providence divine, se trouvent différemment chez les uns et chez les autres, non pas à cause des mérites précédant cette vie, mais soit à cause du châtement des péchés des parents, souvent punis dans les enfants, en tant que le fils est quelque chose du père, soit à cause du remède salutaire de celui qui est soumis aux peines de ce genre, pour qu'il soit par là préservé de pécher, ou qu'il ne s'enorgueillisse pas non plus de ses vertus, et soit couronné par la patience.* » (Sol. 4)

Et cette vérité éclate spécialement dans le cas des martyrs comme le remarque saint Augustin : « *De même que les méchants usent mal non seulement des maux, mais aussi des biens, de même les justes usent bien non seulement des biens, mais aussi des maux. C'est ainsi que les méchants font un mauvais usage de la loi, bien que la loi soit un bien, et les bons un bon usage de la mort, bien que la mort soit un mal.* »

V

De la mort salvifique du Christ

Dans la *Tertia Pars*, à la question 50, saint Thomas se demande en quoi la mort du Christ a bien pu contribuer à notre salut (article 6). En effet, comment la privation de la vie peut-elle être une puissance vivificatrice ? Et plus énigmatique encore, comment ce qui est corporel peut-il être cause d'un salut spirituel ? Voici la réponse que donne le Docteur angélique :

« On peut parler de la mort du Christ de deux manières : pendant qu'elle est en devenir et quand elle est achevée.

« La mort est en devenir lorsque, par une souffrance naturelle ou violente, on s'achemine vers la mort ; parler de cette manière de la mort du Christ, c'est parler de sa passion. A ce point de vue, la mort du Christ est cause de notre salut de la façon que nous avons dit à la question 48 à propos de la passion.

« La mort du Christ est achevée lorsqu'on l'envisage après la séparation du corps et de l'âme. Et c'est ainsi que nous en parlons présentement. Or, sous cet aspect, la mort du Christ ne peut pas être cause de notre salut par mode de mérite, elle ne l'est que par mode d'efficacité. Par la mort, en effet, la divinité n'a pas été séparée de la chair du Christ ; aussi tout ce qui a rapport à la chair du Christ, même séparée de son âme, nous a-t-il été salutaire en vertu de la divinité qui lui était unie. Or, lorsque l'on considère un effet en tant que tel, on y découvre une ressemblance avec sa cause. Aussi, parce que la mort est la privation de la vie, l'effet de la mort du Christ visera à écarter ce qui peut être contraire à notre salut : la mort de l'âme et la mort du corps. Et voilà pourquoi l'on dit que la mort

du Christ a détruit en nous la mort de l'âme, produite par notre péché, selon saint Paul (Rom 4, 25) : "Il s'est livré à la mort à cause de nos péchés". Et la mort du Christ a aussi détruit la mort du corps produite par la séparation de l'âme : "La mort a été engloutie dans la victoire" (1 Cor 15, 54). »

Si donc seule la passion du Christ a été la cause méritoire de notre salut, la mort du Christ a bien produit notre salut, en vertu de la divinité qui lui était unie, et non pas au seul titre de la mort puisque privé de l'âme, il était incapable d'acte et donc de mérite. Et si la mort du Christ a bien été corporelle, ce corps a été l'instrument de la divinité qui lui était unie et agissait par sa vertu divine, même étant mort.

La mort du Christ, parce qu'elle était celle de Dieu, par l'union dans la personne, a donc détruit la mort, parce que celui qui souffrait dans sa nature humaine était Dieu et homme. Saint Paul l'enseigne : « *Nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils* » (Rom 5, 10), c'est-à-dire en tant que la mort du Christ fut elle-même un sacrifice très agréable à Dieu, puisque : « *Il s'est livré lui-même à Dieu pour nous en oblation et en sacrifice d'agréable odeur* » (Eph 5, 2).

« Le Christ déclara que la fille du chef de la synagogue était endormie et non pas morte. "La jeune fille n'est pas morte, dit-il, elle dort". Et vraiment, pour Dieu, la mort est un sommeil. Car Dieu fait revenir un mort à la vie en moins de temps qu'un homme ne tire un dormeur de son sommeil. Et Dieu rend la chaleur aux membres refroidis par la mort plus vite qu'un homme ne peut rendre vigueur aux corps plongés dans le sommeil. »

Saint Pierre Chrysologue

Archevêque de Ravenne (406-452)

Sermon n°34

DISCOURS SUR « CEUX QUI SE SONT ENDORMIS DANS LA MORT »

Saint Grégoire de Nysse, jeune frère de saint Basile, est né à Césarée de Cappadoce, vers l'an 335. Il se destina dans un premier temps à la cléricature et fut ordonné lecteur, mais, à la suite d'on ne sait quelles circonstances, il abandonna cette voie, professa la rhétorique et peut-être même se maria. Une lettre pressante et sévère de saint Grégoire de Nazianze le ramena à sa vocation première. En 371, Basile, devenu archevêque de Césarée, fit de son frère l'évêque de Nysse, petite ville de Cappadoce.

Persécuté dès 375 par les Ariens, puis déposé par eux en 376 dans un concile tenu à Nysse même, il dut s'exiler et errer de place en place pour éviter les embûches qui lui étaient tendues. La mort de Valens en 378 et l'élévation de Théodose lui permirent de rentrer à Nysse où il fut reçu en triomphe. En 381, il assista au concile de Constantinople et fut désigné par Théodose, en raison de sa supériorité théologique, comme un des prélats dont il est nécessaire de partager la foi pour être orthodoxe. Il mourut dans le ministère à Constantinople en 394.

Son discours sur les défunts qui date de 380 est un sermon philosophique pour consoler les gens

frappés par le deuil, et ce au moyen d'une exposition raisonnée du dogme. Saint Grégoire veut convaincre ses lecteurs que l'affliction du deuil, due à l'habitude du présent, n'est pas raisonnable et il veut aider les âmes à se convertir au vrai bien.

Grégoire était héritier des consolations païennes comme celles de Sénèque ou de Plutarque et fit siennes les maximes païennes, lorsqu'elles étaient justes. Cependant il les transcenda par le sens chrétien. En effet, son sermon, dès son titre, cite un poète d'un genre spécial qui se trouve être l'apôtre Paul : « *Je ne veux pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis dans la mort, afin que vous ne soyez pas attristés comme les autres, qui n'ont pas d'espérance* » (1 Thes. 4, 13). La parole révélée reste pour l'évêque de Nysse la consolation par excellence.

★

Saint Grégoire commence son Discours par l'affirmation que l'affliction du deuil, due à l'habitude du présent, n'est pas raisonnable.

« *Ceux qui sont accablés par le deuil de ceux qui passent de la vie d'ici-bas à la vie spirituelle et incorporelle, ne se sont pas demandé, me semble-t-il, ce qu'est notre vie, mais ont réagi comme la plupart des gens, qui, par une habitude sans raison, chérissent la réalité présente comme si elle était bonne quelle qu'elle soit.* »

Or c'est un danger de juger des choses selon qu'on les trouve agréables et conformes à nos désirs.

« *C'est pourquoi, à mon sens, il est bon d'écarter les gens de leur disposition habituelle par quelque méditation, pour les tourner, autant que possible, vers la pensée, qui est meilleure et plus appropriée aux hommes de raison. Car*

ainsi serait bannie de la vie humaine la déraison que les gens mettent à leurs passions. »

Cette réflexion se porte donc logiquement sur l'examen de ce qu'est le vrai bien. En effet, « *c'est la méprise sur le bien véritable qui provoque d'ordinaire la plupart des fautes humaines ; car si le bien véritable était évident pour tous, nous ne manquerions pas de l'atteindre, lui qui a pour nature la bonté, et nous ne ferions pas volontairement l'expérience du mal, si la réalité n'était pas teintée d'une représentation mensongère du bien.* »

I

A la recherche du vrai bien

 Quel est donc le caractère de la véritable bonté ? Ce n'est pas d'avoir un avantage purement relatif, ni de paraître utile ou inutile selon les circonstances, ni d'être bon pour l'un et mauvais pour l'autre. Mais c'est à la fois d'être bon en soi-même et de par sa propre nature, et de l'être de façon identique pour tout homme et en tout temps. Car ce qui n'est bon ni pour tous, ni toujours, ni en soi-même, indépendamment des circonstances extérieures, ne saurait au sens propre être jugé comme étant de la nature du bien. »

Cela exclut donc du vrai bien tous « les éléments du monde ». L'eau, le feu sont par exemple, selon les circonstances, ou utiles ou nuisibles.

Est aussi exclu « tout ce qui, selon un préjugé plutôt irrationnel, semble bon aux hommes », tel que « le corps et les biens extérieurs, comme force, beauté, noblesse d'origine, richesse, pouvoir, célébrité et tous biens du même ordre. » « Qui, en effet, ne sait que la beauté et la force sont promises à prompt destin, que le pouvoir facilement

s'effondre, que la gloire est sans assises, ou qu'est vaine la passion des hommes pour l'argent, eux pour qui le bien réside dans telle ou telle matière parce qu'elle est rare et que sa couleur est belle ? »

La vie corporelle est la succession d'une double activité : celle « *d'aspirer et d'expirer de l'air* », celle de passer du « *sommeil à la veille* » ; de même pour la « *nourriture et la boisson* », on les ingurgite et on les rejette. Après cette vie cette succession des contraires cesse. « *Les éléments propres à la constitution du corps se séparent et se dissolvent* ». La nature « *fait reposer dans son élément familier ce qui est de même origine et de même provenance : dans la terre ce qui vient de la terre...* »

Cet état de vie dont la caractéristique est « *à la fois de se remplir et de se vider* » ne peut pas convenir au « *caractère du bien tel que nous l'avons défini* ». Il « *est impossible que la notion de bien s'applique également à ces deux contraires* » même si chacun d'eux offre une certaine utilité. Le vrai bien est toujours, et pour tout, un bien. Or, par exemple, le rassasiement d'aliments « *n'est souhaitable ni pour tout, ni toujours, ni sous toute forme* » : il est parfois, selon notre état et selon les aliments, nocif, dangereux et mortel. Et l'on peut faire la même remarque avec la privation, son utilité est, elle aussi, relative.

Si donc « *notre vie ne correspond pas au caractère du bien* », il faut logiquement convenir « *que passer hors d'une telle vie ne nous sépare pas du véritable bien* » qui ne peut être qu'un bien éternellement immuable et identique.

Par la mort, l'âme humaine quitte la vie charnelle en « *échangeant l'existence présente contre une autre condition de vie, dont nous ne pouvons pas connaître avec exactitude la nature, nous qui sommes encore mêlés à la chair, mais sur laquelle il est possible, par déduction de ce*

que nous savons de cette vie-ci, de former des conjectures comparatives. »

Séparée de son corps, l'âme ne subira plus le contrecoup « *des éléments contraires* » dont « *l'excès ou le relâchement de l'un d'eux devient pour la nature une souffrance et une faiblesse.* » Avec la mort, cesse ce combat du froid et de la chaleur, l'âme est « *débarrassée de toutes les contrariétés* » : « *plus de terre à travailler, de mers à traverser, de commerce dégradant à faire et à tenir, plus de maisons à construire, de vêtements à tisser ni de travaux d'ouvriers à accomplir. Elle n'est pas occupée aux préparatifs militaires, ni soumise aux contributions de guerre, ni à la réalisation de fossés et de murs...* »

L'âme subsiste alors « *par la saisie de la nature divine* » et par le souffle de l'Esprit qui est source « *de vérité et de sainteté* ». « *La jouissance de ces biens ne change pas comme celle des biens de cette vie, selon que nous les possédons ou non, ou selon que nous les acceptons ou les rejetons, mais est toujours pleine, et même la satiété ne vient jamais circonscire sa plénitude. Car le bien-être spirituel ne connaît ni poids ni satiété, il déborde à chaque fois les désirs de ceux qui en jouissent, sans jamais les combler. C'est pourquoi cette vie est bienheureuse et pure : les plaisirs des sens ne l'induisent plus en erreur dans le jugement du bien.* »

Dans ce cas-là, qu'y a-t-il d'atroce dans le départ des personnes qui nous sont chères ?

« *Rien, si ce n'est que l'on trouve triste qu'ils passent à la vie dépourvue de passions et de troubles, cette vie qui n'a à supporter la douleur d'aucun coup, qui ne craint pas la menace du feu, ni les blessures du fer, ni les malheurs des séismes, des naufrages et des captivités de guerre, ni l'attaque des bêtes carnivores, ni la piqure et la morsure des serpents venimeux ; cette vie où nul ne s'enfle de vain orgueil ni n'est écrasé sous l'humiliation, où nul ne devient*

sauvage à force d'audace, ni n'est paralysé par la lâcheté, où nul ne se gonfle de colère en bouillant sous l'effet du courroux et de la furie, ni n'est pourchassé par la peur lorsqu'il ne peut résister à l'assaut du plus fort ; cette vie où l'on ne se soucie plus de savoir quelles sont les mœurs des rois, quelles sont les lois, quelle est l'humeur des magistrats, quel est le contenu des décrets, à combien se monte l'impôt annuel, si une pluie abondante a inondé de façon excessive les terres cultivées, si les espoirs des paysans ont été anéantis par la grêle, ou si la sécheresse dominante a desséché toute la végétation ; quant au reste des malheurs de la vie, cette vie-là en est entièrement à l'abri. Car la sombre douleur de l'orphelinat ne vient pas l'attrister ; le malheur du veuvage n'y a pas de place ; même les mille et unes faiblesses du corps n'y ont aucune influence ; la jalousie à l'égard des hommes heureux, le mépris des malchanceux et tous les sentiments de ce genre en ont été bannis ; une égalité dans la parole et devant les lois règne dans la paix et en toute liberté sur le peuple des âmes, chacun ayant ce que, de son propre choix, il se sera lui-même préparé ; si au bien quelqu'un a par irréflexion préféré quelque mal, la mort n'en sera pas responsable, puisque la volonté a choisi librement ce qui lui semblait bon. »

Pourquoi donc se lamentent-ils, ceux qui gémissent sur leur défunt ? En vérité, ils gémissent parce qu'ils ne sont pas encore « entièrement purifiés des passions ». Car s'ils n'étaient pas aveuglés par elles, ce sont eux « qui, plus légitimement, gémissaient sur les survivants, qui sont comme des détenus dans un cachot. Habités à leur sombre séjour et vivant dans l'obscurité, ceux-là croient que le présent est agréable et sans tristesse. Et, s'ils se lamentent sur ceux qui sont sortis de la prison, c'est par ignorance de la lumière qui accueille ceux qui quittent l'obscurité. »

Si donc ceux qui sont nés dans leur cachot connaissaient « les spectacles de l'air libre », « ils ne

plaindraient pas ceux qui sortent avant eux de la prison comme si c'était un bien qu'ils perdaient. Il est donc vraisemblable que ces derniers trouvent digne de pitié la vie misérable de ceux qui sont encore enfermés : c'est aussi, me semble-t-il, ce que feraient ceux qui ont quitté la prison de cette vie, s'il leur était vraiment possible de verser des larmes de compassion à l'égard des infortunés, de gémir et de pleurer sur ceux qui sont torturés par les douleurs de cette vie, parce qu'ils ne voient pas les beautés immatérielles qui sont au-dessus du monde, « les Trônes, les Principautés, les Puissances, les Seigneuries »³⁵, les armées angéliques, les assemblées de saints, la Cité d'en haut, la réunion suprême de ceux « dont les noms sont inscrits »³⁶ [dans les cieux]. Car la beauté transcendante de ces réalités, celle que « verront les cœurs purs », comme le révèle la Parole de vérité³⁷, va au-delà de toute espérance et plus haut que les conjectures par lesquelles nous nous la représentons. »

« Toutefois ce n'est pas la seule raison pour laquelle ceux qui ont passé nous jugeraient dignes de lamentations et de tristesse : car alors que les peines de la vie sont si nombreuses, il s'est introduit chez les hommes une telle disposition à l'égard de leurs souffrances qu'ils ne supportent pas leur atteinte comme une charge nécessaire à assumer, mais mettent tous leurs efforts à ce qu'elles soient perpétuelles : en effet, le désir qui se porte vers la puissance, vers la prépondérance et vers cette jouissance que procure la gloutonnerie, et tous les autres intérêts de ce genre qui poussent aux armes, aux guerres, aux massacres mutuels et à toutes les peines et les ruses volontaires, ne sont rien d'autre qu'un monceau de malheurs ajoutés à la vie de façon délibérée, ardente et zélée. »

« Pleurer, cependant, est une passion qui, comme

35 — Col. 1,16. Éph. 1,21.

36 — Héb. 12,22.

37 — Mat. 5,8.

toute autre passion, est impossible aux défunts : étant devenus esprit et souffle, ils n'ont plus ni chair ni sang. Leur nature, de ce fait, les empêche d'être vus par ceux qui sont enterrés sous l'épaisseur du corps, ni avertir d'eux-mêmes les hommes de leur erreur de jugement sur la réalité. »

II

De la connaissance de soi par la connaissance de Dieu

La principale source de nos erreurs vient de notre oubli de Dieu. Pour y remédier, saint Grégoire christianise de façon étonnante la fameuse maxime socratique en la transposant du domaine moral au domaine mystique : connaissance de soi pour se convertir à Dieu.

« Homme, qui que tu sois, toi qui as part à la nature humaine, "Prête attention à toi", selon le commandement de Moïse³⁸, et "connais-toi toi-même", en sachant bien que tu es et en distinguant par la réflexion ce que tu es vraiment de ce que tu vois autour de toi. Quand tu regardes ce qui est en dehors de toi, ne crois pas que c'est toi-même que tu vois. Écoute le grand Paul, juge attentif et rigoureux de notre nature, qui dit que nous avons un homme extérieur et un homme intérieur et que, si le premier se détruit, le second se renouvelle (2 Cor. 4, 16). Ainsi, quand tu vois celui qui se détruit, ne va pas croire que c'est toi que tu vois (un jour, lui aussi sera exempt de destruction, lorsque par la régénération l'être mortel et corruptible sera revêtu de l'immortalité et de l'incorruptibilité³⁹ ; toutefois l'être présent s'écoule et tombe, pendant que se détruit notre être extérieur et apparent). Ce

n'est donc pas vers cela qu'il faut tourner son regard, car rien de ce qui est visible ne doit être vu non plus, comme le dit Paul : "Nous ne regardons pas les réalités visibles, mais les réalités invisibles. Les choses visibles, en effet, n'ont qu'un temps, mais les choses invisibles sont éternelles" (2 Cor. 4, 18). Dirigeons donc notre regard vers ce qui est invisible en nous, et croyons que notre être véritable est ce qui échappe à la perception sensible. »

« Soyons ainsi, selon le Proverbe, "appliqués à nous connaître nous-mêmes" (Prov. 13, 10) : car la connaissance de soi purifie des fautes dues à l'ignorance. Néanmoins, même en le voulant vraiment, il n'est pas facile de se voir soi-même. » Pour cela, quoi de mieux que de contempler Dieu, puisque l'âme fut créée à son image et à sa ressemblance⁴⁰ ? Or quel est donc ce trait divin auquel l'âme est conformée ?

« Ce ne sont ni le corps, ni la configuration, ni la forme, ni la taille, ni la solidité, ni le poids, ni le lieu, ni le temps, ni aucune des propriétés similaires par lesquelles on a connaissance de la création matérielle, mais une fois que l'on a écarté toutes les particularités de ce genre, c'est comme quelque chose d'intelligible, immatériel, intangible, incorporel et sans étendue que nous devons sans aucun doute concevoir le reste. » Ce reste, remarquait Guillaume Bady⁴¹, désigne Dieu et souligne ici le caractère apophatique, c'est-à-dire négatif, de la connaissance de Dieu.

L'âme est donc, elle aussi, immatérielle, invisible, intelligible et incorporelle.

« Si le véritable bien était le corps, il nous faudrait être

38 — Deut. 15,9.

39 — 1 Cor. 15,53.

40 — 2 Cor. 3,18 ; Gen. 1,26 ; Sag. 7,26.

41 — Guillaume Bady, *Traduction, présentation et notes du "Discours sur les morts"* d'après un mémoire de maîtrise soutenu en octobre 1994 à Paris IV sous la direction de Monique Alexandre.

fâchés de l'aliénation de la chair sous le prétexte que lorsque la mort nous détache de celle-ci, nous perdons en même temps que le corps toute parenté au bien. Mais étant donné que le bien qui est au-delà de toute intelligence, et à l'image duquel nous sommes faits, est spirituel et incorporel, il serait logique de croire que, quand nous traversons la mort et devenons incorporels⁴², nous nous approchons de cette nature qui est exempte de toute épaisseur corporelle, et qu'en ôtant comme un masque hideux notre enveloppe charnelle, nous remontons vers la beauté familière à la ressemblance de laquelle nous avons été formés au commencement, nous qui sommes faits à l'image du modèle. »

« Une telle pensée devrait être un sujet d'allégresse et non d'abattement », car la lutte engagée dans « l'enchevêtrement des éléments contraires » cesse, et « l'esprit vit en paix ; il quitte le champ de bataille. » « Voilà donc ce que dit l'esprit à ceux qui vivent dans le corps ». Il est donc déraisonnable de craindre la vie après la mort comme si elle était pénible et redoutable, pour la seule et unique raison que l'on ignore parfaitement ce qu'elle est.

Cette « peur irrationnelle » ressemble à celle des « petits enfants effrayés par leurs suppositions sans fondement ». Car « la vie nous enseigne clairement à ne jamais prendre l'habitude en considération, mais à convertir sans cesse nos désirs vers le bien. En effet, la vie ne demeure pas toujours à l'état embryonnaire pour les êtres qu'elle façonne, mais tant qu'ils sont dans les entrailles maternelles, la nature rend agréable et convenable la vie intra-utérine, et lorsqu'ils sortent, ils ne restent pas toujours suspendus aux mamelles, même si, pour autant qu'ils n'ont pas atteint l'âge opportun, c'est une habitude bonne et convenable ; puis leur vie suit un autre cours,

sans que l'habitude leur fasse aucunement regretter le sein maternel ; ensuite, après l'enfance, les occupations des adolescents deviennent différentes, différentes aussi celles des plus âgés, et l'homme, en suivant l'évolution de ses occupations, change sans tristesse d'habitude en même temps que d'âge. Par conséquent, si un être encore nourri dans le ventre de sa mère avait une voix, il s'indignerait, lors de sa naissance, de se voir délogé des entrailles de celle-ci, et crierait quelle terrible souffrance il éprouve à être tiré hors de ce désirable séjour (c'est précisément ce qu'il fait en respirant pour la première fois, quand, à sa naissance, ses larmes jaillissent comme pour s'indigner et se plaindre d'être arraché à sa vie habituelle) ; de même, me semble-t-il, ceux qui ne supportent pas que la vie présente soit changée sont comme des embryons : ils veulent passer toute leur vie dans le sein de cette matière répugnante. »

La mort est donc une seconde naissance. L'Écriture parle à ce sujet « des douleurs de l'enfantement »⁴³ Ce passage est certes douloureux, mais une fois nés à cette autre vie, « les hommes expérimentent, en s'avancant vers cette lumière et en aspirant le souffle pur, quelle différence il y a entre cette vie-là et la nôtre. » Ils comprennent alors que « ceux qu'ils ont laissés » sur terre sont, « en vérité, des embryons et non des hommes » incapables qu'ils sont de discerner « la vérité des êtres » et combien « le Seigneur est bon »⁴⁴.

Et dans ce cas, le deuil, l'air sombre et l'abattement à l'occasion de cet enfantement à travers la mort n'a plus aucun sens. Le comprend maintenant « celui qui scrute la nature des choses » et qui « regarde la réalité des choses elle-même à l'œil nu de son âme ! » Ne le comprend pas celui qui « est l'esclave d'un jugement extérieur sur l'idée supposée du bien ».

42 — Non au sens de indépendant de tout corps mais de dépourvu de corps matériel.

43 — Rom. 8,22.

44 — Ps. 33,9.

III

De l'utilité du corps

 Mais s'il est bon d'être libéré de la pesanteur corporelle, « dans quel but et pour quel bénéfice avons-nous un corps ? »

« La vie présente est un chemin qui mène au terme de notre espérance, tout comme l'on voit sur les pousses le fruit qui commence à sortir de la fleur, et qui, grâce à elle, parvient à l'existence comme fruit, même si la fleur n'est pas le fruit. De même, la moisson qui naît des semences n'apparaît pas immédiatement avec son épi, mais c'est l'herbe qui est la première à pousser ; ensuite, une fois l'herbe morte, la tige de blé surgit et ainsi le fruit mûrit à la tête de l'épi. L'agriculteur ne met néanmoins pas en cause la nécessité de ce cycle et de cette succession, en se demandant pourquoi la fleur vient avant le fruit, ou pour quelle raison l'herbe pousse la première de la semence, si à la fois la fleur aussi se perd et l'herbe s'assèche inutilement, sans contribuer en rien à la nourriture des hommes. Qui observe, en effet, les merveilles de la nature, sait que le fruit n'aurait pu arriver à maturité à partir des semences et des pousses si cette succession ingénieuse ne lui frayait un chemin pour sa maturation ; ce n'est pas parce que l'herbe qui sort la première des semences est inutile pour notre jouissance, que ce qui se produit est vain et superflu ; car celui qui manque de nourriture ne voit que son propre besoin, alors que la raison de la nature veille seulement à ce que la production du fruit s'achemine vers sa réalisation selon la succession qui a été fixée. »

En effet, tant que les racines n'ont pas assez de vigueur et de profondeur, la semence reste fragile et a « besoin d'une couverture » qui l'abrite « des atteintes de l'air, soit à cause du froid, soit à cause de la chaleur. »

« Par conséquent, si le paysan ne se plaint ni des racines des semences, ni de l'herbe qui est rejetée hors de la semence, ni de la barbe de l'épi, mais voit en chacun de ces éléments un besoin nécessaire, par lequel la nature trace ingénieusement sa route et amène le fruit à sa maturité, en écartant ce dont elle n'a pas besoin et en expurgeant ainsi la semence féconde, il est temps que toi aussi, tu cesses de te plaindre : c'est par des voies nécessaires que notre nature chemine vers sa fin propre, et il faut que tu comprennes, d'après la comparaison avec les semences, que de toute façon la réalité présente a toujours une utilité et une nécessité relatives, bien que ce ne soit pas ce pour quoi nous sommes nés. »

« Car notre Créateur ne nous a pas destinés à la vie embryonnaire, et le but de la nature n'est pas la vie des nouveau-nés ; elle ne vise pas non plus les âges successifs qu'elle revêt sans cesse avec le temps par le processus d'altération qui change sa forme, ni la dissolution du corps survenant à la mort, mais tous ces états ainsi que tous les états de ce genre sont des étapes sur le chemin où nous avançons. Le but et le terme de la marche à travers ces étapes, c'est la restauration en notre ancienne condition, qui n'est autre que la ressemblance au Divin [...]. Aujourd'hui tout ce qui regarde le corps : la mort, la vieillesse, la jeunesse, l'enfance et la formation de l'embryon, tous ces états, comme autant d'herbes, de barbes et de tiges, forment un chemin, une succession et une potentialité permettant la maturité espérée. Celle-ci une fois prise en considération, si ta pensée est juste, tu n'auras ni haine pour ces choses ni, cependant, de passion ni de désir qui te fassent regretter d'en être séparé, ou qui te poussent à désertier et à passer du côté de la mort. »

« Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter, s'il le faut, à notre discours, même si cela semble hors de propos, qu'à chaque instant la nature se prépare à la mort, et que la mort est en tout point unie à la vie dans son progrès à

travers le temps. » En effet, la vie est comme une « mue du passé vers l'avenir » que la mort suit étroitement. « L'homme d'aujourd'hui n'est pas le même qu'hier en son substrat matériel, mais il est certain que toujours une partie de lui meurt ». « C'est pourquoi, selon la parole du grand Paul, nous "mourons chaque jour" (1 Cor. 15, 31) ; nous ne restons pas toujours identiques dans la même demeure corporelle, mais devenons chaque fois différents de ce que nous étions, sans cesse altérés, à force d'ajout et de rejet, comme en un corps nouveau. Pourquoi donc être dépaysés par la mort, alors qu'il a été démontré que la vie charnelle est préparation continue et exercice de la mort ? Et si l'on parle du sommeil et de la veille, c'est une autre forme d'union de la mort et de la vie dont on parle : les sens s'éteignent quand on dort et, à l'inverse, le réveil accomplit pour nous en lui-même la résurrection espérée. »

IV

De la cécité de l'âme

Dans sa déchéance, en raison de la faute originelle de nos parents, notre corps a perdu sa beauté divine qui se laissait voir « par l'impassibilité, la béatitude et l'incorruptibilité ». « Par la tromperie de l'Ennemi de la vie », l'homme opta par orgueil pour « l'autonomie et l'indépendance qui sont propres à la béatitude divine » et « pencha de lui-même vers la bestialité et la déraison. » Pour guérir les hommes, « le Créateur de la nature a jugé dommageable et injuste de frustrer la nature » de l'homme dont la « forme divine », sa « dignité », réside dans « l'honneur d'être libre ». Dieu se refusa donc d'enlever « le privilège qu'il avait donné à l'homme et qui l'aurait privé de l'honneur qui l'égale à Dieu (car la liberté est égalité à Dieu) ». Donc Dieu n'usa ni de force

ni de contrainte pour empêcher notre choix.

Mais « afin que la nature garde sa liberté et que le mal disparaisse, la Sagesse de Dieu conçut le dessein de laisser l'homme dans l'état que celui-ci a voulu, de telle sorte qu'après avoir goûté aux maux qu'il désirait et appris par l'expérience quels biens il a échangé contre eux, il retourne librement, par son propre désir, à sa béatitude première, après avoir déchargé sa nature du passionnel et de l'irrationnel comme d'un fardeau, et s'être purifié, soit dans la vie présente par l'attention et la philosophie, soit après son départ d'ici-bas par la fonte qu'opère en lui le feu purificateur. »

« Puisque telles sont les conditions de son existence dans la vie d'ici-bas, l'homme agira donc de son propre mouvement s'il distingue ce qui lui est propre de ce qui appartient à l'irrationnel et se tourne vers lui-même par une vie raffinée, et il purifiera sa vie présente de l'immixtion du mal en dominant la déraison par la raison. Cependant, s'il incline vers la pente irrationnelle des passions après avoir pris pour complice la peau des bêtes [dont Dieu avait revêtu nos parents après leurs fautes pour leur manifester leur état de déchéance], c'est en vain qu'il décidera de se tourner vers le bien après la sortie du corps, mais il mesurera la différence entre la vertu et le vice, parce qu'il ne pourra pas prendre part à la vie divine sans être lavé par le feu purificateur de la souillure immiscée en son âme. »

Les patriarches, les prophètes, les disciples du Christ, « les apôtres, les martyrs et tous ceux qui ont préféré la vie vertueuse à la vie matérielle et qui, même s'ils sont moins nombreux que la foule qui dérive vers le mal, ne témoignent pas moins qu'il est possible d'accomplir droitement la vertu dans la chair. »

Ce n'est donc que par une cécité spirituelle que l'âme en vient à désirer « ce qui lui est étranger, dont la jouissance charme non pas elle, mais sa passion. Une

fois celle-ci disparue, le désir des biens contraires à la nature disparaît aussi et ce qui lui est familier lui redevient désirable et convenable, à savoir la pureté, l'immatérialité et l'incorporéité, et l'on ne se trompera pas en disant qu'elles sont le propre de la Divinité qui est au-dessus de tout. »

« Lorsqu'un écoulement trop piquant trouble les yeux du corps, l'obscurité leur convient. Mais dès que la gêne optique a été éliminée par un traitement médical, la lumière redevient un élément familier et convenable qui se mêle à la pureté et à l'éclat de la pupille. De même, quand le vice, par la tromperie de l'Adversaire, s'est écoulé comme un liquide dans l'œil de l'âme, le raisonnement, familiarisé par la passion avec l'obscurité, a penché de lui-même vers la vie de ténèbre (en effet, "quiconque fait le mal hait la lumière" comme le dit la Parole divine⁴⁵), mais une fois le mal éliminé des êtres et revenu au néant, à nouveau la nature se tourne avec plaisir vers la lumière, puisque ce qui troublait la pureté de l'âme a disparu. »

« Il est donc vain, comme nous venons de le démontrer, d'être hostile à la nature de la chair ; car ce n'est pas d'elle qu'a dépendu la cause des maux (sinon, elle dominerait de façon égale tous ceux qui ont eu pour sort la vie corporelle). Au contraire, chacun de ceux dont on garde en mémoire la vertu vivait dans la chair, sans vivre pour autant dans le vice : c'est là une preuve évidente que ce n'est pas le corps qui est la cause des passions, mais le choix qui produit les passions. Car le corps se meut conformément à sa nature propre, et se dirige par sa propre impulsion vers ce qui lui permet de conserver sa cohésion et sa permanence. Par exemple, si le corps a besoin de manger et de boire, c'est pour que la force qu'il perd par la transpiration soit ajoutée au reste en remplacement : tel est le motif de l'appétit ; par la succession des générations, la nature du corps, bien que mortelle, redevient immortelle ; c'est pourquoi cette

45 — Jn 3,20.

impulsion à la procréation lui est également appropriée ; en outre, notre corps a été dépourvu de la couverture des poils, si bien que nous avons besoin d'un vêtement étranger ; de plus, ne pouvant soutenir les chaleurs, froidures et pluies excessives, nous avons cherché un abri en construisant des maisons. Si l'on réfléchit de façon rationnelle au besoin, on admet sans embarras chacun des manques de ce genre, en limitant le but du besoin à la satisfaction de l'appétit : le logement, le vêtement, l'union sexuelle et la nourriture, chacun de ces expédients permet de remédier à l'insuffisance de la nature. »

De même que c'est le choix de l'homme qui a provoqué le mal, de même le mauvais usage des passions est la véritable cause du mal. Quand donc saint Grégoire loue l'impassibilité, il loue la paix qui doit régner dans nos passions par leur bon usage, ce qui nous conforme et nous rapproche de l'immutabilité divine. La vertu pour saint Grégoire n'est pas l'absence totale de passions, mais leur maîtrise équilibrée et leur bon usage, à l'instar de la vertu aristotélicienne conçue comme juste mesure entre deux excès⁴⁶.

« Toutefois, si l'on devient esclave des plaisirs, on fait des besoins nécessaires le chemin des passions : au lieu de la satiété, on recherche la volupté, au lieu du vêtement, on choisit l'ornement, au lieu du besoin de logement, on préfère le luxe, et au lieu de la procréation on vise les plaisirs illégitimes et défendus. C'est ainsi que la cupidité fait irruption par des portes grandes ouvertes dans la vie humaine, et que les vices tels que la mollesse, l'orgueil, la vanité et la débauche sous toutes ses formes poussent comme des rejets et des branches mortes sur nos besoins nécessaires, lorsque l'appétit franchit les limites du besoin et s'élargit aux envies superflues. En effet, qu'a de commun avec l'utilité de la nourriture l'argent ciselé incrusté d'or et

46 — Aristote, *Ethique à Nicomaque* II, 6.

de pierres ? Et pourquoi le manteau a-t-il besoin de fil d'or, de pourpre éclatante et de dessins brodés, par lesquels les tisserands représentent guerres, bêtes sauvages et semblables motifs sur les tuniques et les vêtements, alors qu'alliée à ce luxe naît la maladie de la cupidité ? C'est que, pour obtenir l'équipement et les ressources que ce luxe requiert, ils tirent de leur cupidité la matière de leurs désirs. Mais la cupidité a ouvert la voie à l'insatiabilité qui est, selon Salomon⁴⁷, "le tonneau percé" qui déçoit toujours ceux qui le trouvent vide en venant y puiser. Par conséquent, ce n'est pas le corps qui est l'origine des malheurs, mais le choix qui pervertit le but du besoin en désirs déplacés. »

V

De la résurrection des corps

Que les insensés n'offensent donc pas leur corps : c'est par lui, lorsqu'après cette vie, il aura été recomposé par la régénération en un état plus divin, que l'âme sera embellie, la mort expurgeant ce qui est superflu et inutile à la jouissance de la vie future. Car ce qui nous sera utile dans la vie à venir n'est pas ce qui aujourd'hui nous convient, mais les dispositions de notre corps seront adaptées et conformes à la jouissance de cette vie-là, et harmonieusement préparées à la participation aux biens. Par exemple, le bloc de fer est utile à l'art du forgeron, même quand l'artisan ne le travaille pas et qu'il s'en sert comme enclume ; mais lorsque le fer doit être transformé en un objet plus raffiné, alors il prend soin de le purifier par le feu et d'écarter toute la partie terreuse et inutile, que ceux qui pratiquent cet art appellent scorie, et ainsi l'ancienne enclume, une fois affinée, est devenue une cui-

47 — Prov. 23,27.

rasse ou un autre objet ouvragé, que la fonte a purifié d'un tel rebut, mais que, tant qu'on avait besoin d'enclume, on ne considérait pas comme un rebut ; car la scorie elle aussi contribuait en partie à la grosseur du fer, quand elle était mêlée au bloc. »

Cet exemple nous aide à comprendre que « la nature du corps a actuellement beaucoup de qualités semblables à des scories qui, pour la vie présente, comportent un certain intérêt, mais qui sont parfaitement inutiles et étrangères à la béatitude attendue après cette vie. Par conséquent, ce qui dans le feu reste du fer, une fois que la fonte a rejeté tout ce qui est inutile, c'est ce qui, à travers la mort, est redressé pour le corps après que la dissolution du cadavre a rejeté tout rebut. Ainsi apparaît tout à fait clairement, si l'on examine sérieusement la question, ce dont le corps est purifié plus tard et qui, si nous n'en avons pas besoin dans la vie présente, serait dommageable pour cette vie-ci. »

« Supposons que le bloc soit l'appétit qui s'exerce naturellement pour tout, et la scorie, ce vers quoi l'appétit nous pousse actuellement : plaisir, richesse, amour de la gloire, pouvoir, colère, orgueil, etc. De toutes ces passions, la mort purifie radicalement. Une fois dépouillé et purifié d'elles toutes, l'appétit tournera son activité vers ce qui est seul enviable, désirable et aimable, sans éteindre complètement les impulsions qui résident naturellement en nous et nous entraînent vers de telles passions, mais en les convertissant vers la participation immatérielle aux biens. Là se trouve l'amour sans fin de la vraie beauté, la louable avidité des "trésors de la sagesse" (Col. 2,3), la belle et bonne soif de gloire, corrigée en vue de la participation à la royauté divine, et la belle passion de l'insatiabilité, dont la bénéfique attirance n'est jamais frappée de la satiété des réalités d'en haut. Sachant qu'aux temps opportuns l'Artisan de l'univers reforge le bloc du corps pour en faire "une arme qui lui plaise" (Ps. 5, 13),

en fabriquant, comme le dit l'Apôtre, la "cuirasse de la justice", le "glaive de l'Esprit", le "casque" de l'espérance et toute "l'armure de Dieu" (Éph. 6, 11-17), chéris donc ton propre corps, conformément au commandement de l'Apôtre, qui dit que "nul n'a jamais haï son propre corps" (Éph. 5, 29) : c'est le corps purifié qui doit être aimé, non la scorie mise au rebut. »

« Car il est vrai, comme le dit la parole divine, que "si la tente où nous demeurons sur la terre vient à être détruite", alors nous la trouverons changée en un "édifice construit de la main de Dieu et non de celle de l'homme, une demeure éternelle dans les cieux" (2 Cor. 5, 1), digne d'être elle-même pour Dieu une "habitation dans l'Esprit" (Éph. 2, 22). »

Les oracles divins « ne nous ont pas seulement annoncé la résurrection, mais la divine Écriture garantit aussi que doivent être transformés (1 Cor. 15, 51) ceux qui seront renouvelés (Col. 3, 10) par la résurrection ; de toute nécessité doit donc être caché et ignoré entièrement ce en quoi nous serons changés, puisque l'on ne voit, dans la vie présente, aucun exemple des réalités espérées. Maintenant en effet, tout ce qui est épais et solide est naturellement emporté vers le bas, mais alors, la modification du corps l'entraîne vers le haut : ainsi la Parole dit qu'après la transformation de la nature en tous ceux qui sont revenus à la vie grâce à la résurrection, "nous serons emportés sur des nuées pour rencontrer le Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur" (1 Thes. 4, 17). Si, par conséquent, le corps des êtres transformés n'a plus de poids, mais que se meuvent dans les régions célestes avec la nature incorporelle ceux dont les éléments ont été recomposés en une condition plus divine, forcément le reste des propriétés du corps sont également changées en attributs plus divins : ainsi la couleur, la forme, le contour et toutes ses propriétés prises individuellement. »

Les corps des fidèles ressusciteront donc parfaits sans les imperfections de forme, de l'âge et de maladies. Et si déjà dans la vie présente, « l'expression extérieure du visage révèle celle, secrète, de l'âme » puisque « nous reconnaissons facilement l'homme dominé par la tristesse, emporté par la colère ou débridé dans ses désirs et, inversement, l'homme radieux, sans courroux ou embelli par l'auguste empreinte de la tempérance », après la résurrection, « une fois la nature passée à une condition plus divine, l'homme prend la forme que lui donnent ses traits moraux, sans que son essence soit différente de son apparence » : « connu tel qu'il est : tempérant, juste, doux, pur, aimant, pieux (2 Tim. 3, 4) ou encore, dans ces vertus, doté de tous les biens, ou paré d'un seul, ou bien de la plupart, ou inférieur en celui-ci, mais supérieur en tel autre. »

« C'est selon les propriétés de ce genre, qui manifestent la supériorité morale ou son contraire, que les individus sont répartis en diverses formes qui les distinguent les uns des autres, jusqu'à ce qu'une fois "le dernier Ennemi détruit", comme dit l'Apôtre (1 Cor. 15, 26), et le mal entièrement chassé de tous les êtres, brille sur tous comme l'éclair l'unique beauté divine, à laquelle nous avons été conformés au commencement, c'est-à-dire la lumière, la pureté, l'incorruptibilité, la vie, la vérité et semblables perfections : car il n'est nullement invraisemblable que nous soyons et paraissions "enfants du jour et de la lumière" (1 Thes. 5, 5 ; Éph. 5, 8). Et l'on ne trouvera aucun changement de lumière, de pureté et d'incorruptibilité, ni aucune différence entre êtres de genre identique, mais une grâce unique rayonnera en tous, lorsque, devenus « fils de la lumière » (Jn 12, 36), ils "resplendiront comme le soleil", selon la Parole véridique du Seigneur (Mat. 13, 43). Mais la promesse de la Parole de Dieu que "tous seront rendus parfaits pour que tous soient un" (Jn 17, 21-23), c'est en même temps la pensée qu'une seule et unique grâce se

manifestera en tous (Tite 2, 11), de sorte que chacun rende grâce à son voisin de la même joie, et qu'ainsi chacun se réjouisse en voyant la beauté de l'autre et réjouisse à son tour celui-ci, sans qu'aucun vice n'en altère la forme en lui donnant la moindre empreinte de laideur. »

*

Il ressort donc de ce discours et de ces développements philosophiques que nous ne devons plus accepter cette tristesse au sujet de la mort « qui est basse et servile, mais s'il faut être attristés, choisissons cette tristesse qui est louable et vertueuse. Car de même que le plaisir est tantôt bestial et irrationnel, tantôt pur et immatériel, de même l'opposé du plaisir se divise en vice et en vertu. Il existe donc aussi une forme de deuil que l'on peut considérer comme heureux⁴⁸ et qu'il ne faut pas rejeter si l'on veut acquérir la vertu. »

Le deuil est vertueux « lorsque l'on perçoit ces biens que l'on a perdus par sa chute, et que l'on compare cette vie périssable et souillée à cette béatitude intacte dont on jouissait librement avant que l'on fasse de la liberté mauvais usage, en voyant que plus le deuil pèse pour une vie telle que celle-ci, plus vite on acquiert les biens que l'on désire. De fait, la perception de la perte de la beauté suscite un zèle ardent pour les biens désirés. »

« Puisqu'il existe aussi un deuil salutaire, ainsi que notre discours l'a offert en exemple, comprenez donc, vous qui êtes facilement portés à la passion de la tristesse, que nous ne condamnons pas la tristesse, mais que nous vous conseillons celle qui est bonne, plutôt que celle que nous blâmons. Ne vous attristez donc pas de "la tristesse du monde, qui produit la mort" (2 Cor. 7, 10), comme le dit

l'Apôtre, mais de "la tristesse selon Dieu" (2 Cor. 7, 10), dont la fin est le salut de l'âme. Car les larmes versées au hasard et en vain sur les morts peuvent même entraîner la condamnation de celui qui gère mal ce qui est utile. De fait, si "Celui qui a fait l'univers avec sagesse" (Ps. 103, 24) a fixé dans notre nature cette disposition à la tristesse, afin qu'elle nous purifie du péché qui nous dominait auparavant et soit un viatique qui permette d'avoir part aux biens espérés, peut-être celui qui pleure en vain et inutilement sera-t-il accusé par son propre Maître comme, dans l'Évangile, le mauvais intendant qui a dilapidé inutilement la richesse qui lui avait été confiée ; car tout ce qui est utilisé en vue du bien est une richesse qui est comptée parmi les plus précieux des trésors. »

« C'est pourquoi "je ne veux pas, frères, que vous ignoriez au sujet de ceux qui se sont endormis dans la mort" (1 Thes. 4, 13) ce qui nous a été enseigné, ni aucun autre enseignement que l'Esprit Saint révèle en outre aux plus parfaits, "afin que vous ne soyez pas attristés comme les autres, qui n'ont pas d'espérance" (1 Thes. 4, 13) ; en effet, seuls les incroyants peuvent limiter à l'existence présente l'espérance de vivre et considèrent la mort comme un malheur, parce qu'ils n'ont pas d'espoir en ce que nous croyons. Nous, en revanche, qui avons foi dans le majestueux Garant de la résurrection d'entre les morts, le Maître même de la création tout entière, qui est mort et ressuscité afin que la foi dans la parole de la résurrection soit confirmée par la réalité, nous n'avons aucun doute dans l'espérance des biens, en présence de laquelle la tristesse au sujet des morts n'aura pas de place. Notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, "Consolateur des malheureux" (2 Cor. 7, 6), "consolera votre cœur et l'affermira" (2 Thes. 2, 17 ; 1 Pierre 5, 10) dans son Amour grâce aux bienfaits de sa miséricorde. Car c'est à Lui qu'appartient la gloire pour les siècles des siècles. Amen. »

48 — « Heureux ceux qui sont affligés, car ils seront consolés ! » Mat. 5, 4.

« J'ai reçu votre lettre ce matin, et je profite d'un moment où l'infirmière est absente pour vous écrire un dernier petit mot d'adieu, quand vous le recevrez j'aurai quitté l'exil... O mon cher petit frère, que je suis heureuse de mourir !... Oui je suis heureuse, non pas parce que je serai délivrée des souffrances d'ici-bas (la souffrance, au contraire, est la seule chose qui me paraît désirable en la vallée des larmes), mais parce que je sens bien que telle est la volonté du Bon Dieu. [...] au moment de paraître devant le bon Dieu, je comprends plus que jamais qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, c'est de travailler uniquement pour Lui et de ne rien faire pour soi ni pour les créatures. [...] je ne meurs pas, j'entre dans la vie... »

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, Carmélite

Lettre à l'abbé Bellière du 9 Juin 1897 (LT 244)

POST-FACE

Du désir de la mort

« Le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don de Dieu c'est la vie éternelle en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »
(Rom. VI, 23)

★

La mort est naturelle à l'homme puisque tout ce qui est engendré est corruptible. Mais l'homme, créé dans l'état de participation à la nature divine, de justice et de sainteté, avait été enrichi de grâces essentiellement surnaturelles et de dons préternaturels, qui perfectionnaient la nature dans son ordre. Et parmi ces dons, l'immortalité était le plus magnifique.

Mortels par nature, nous n'étions donc immortels que par grâce. Les Conciles de Milève (416) et d'Orange (529) ont anathématisé l'affirmation des Pélagiens qui prétendaient qu'Adam avait été fait mortel et qu'il serait également mort même s'il était resté fidèle au précepte divin. Plus tard, en 1567, saint Pie V condamnait l'affirmation de Baïus qui répandait de nouveau cette antique erreur.

L'immortalité est donc un bienfait de la grâce qui n'est en rien exigée par notre nature. Saint Augustin dit au sujet du premier homme : *« S'il avait*

évit le péché, il eût joui de l'immortalité ; il dépendait de lui de vivre ou de mourir. » L'homme, dans l'état d'innocence, avait à sa disposition un aliment, que la Genèse appelle le fruit de l'arbre de vie, qui empêchait la décrépitude et la mort. L'homme eût alors avancé en âge sans vieillir. Ce fruit, explique saint Thomas, agissait comme un remède préventif de la corruption, non comme cause pure et simple d'immortalité, car ce n'est pas lui qui donnait à l'âme sa vertu de conserver le corps en vie.

L'humanité innocente serait ainsi passée, sans douleur et sans goûter l'amertume de la mort, de la béatitude relative de la terre à la béatitude absolue du ciel. A cette économie du salut, une seule condition était imposée : le respect du précepte divin qui interdisait d'apprendre, par expérience, la science pratique et amère du bien et du mal, c'est-à-dire du péché. Mais l'homme succomba à la tentation du démon. Jaloux du bonheur de l'homme, Satan éveilla en Ève, et par elle en Adam, les ambitions de l'orgueil, le désir de l'indépendance, et le rêve fou de devenir, par leurs propres forces « *des dieux, sachant le bien et le mal* ».

« *Ève pécha, Adam pécha. C'en fut fait de l'état de justice et d'innocence, de tous les privilèges dont l'homme jouissait [dans le jardin d'Eden]. Chassé du paradis en punition de sa faute, Adam était désormais mortel : sa révolte contre Dieu lui avait fait perdre l'harmonie intérieure de son être, la soumission tranquille des puissances inférieures de son âme aux plus hautes, la domination qu'il exerçait sur la nature, et sur lui-même, le pouvoir de se préserver de la mort en mangeant du "fruit de l'arbre de vie".* »⁴⁹

49 — Fr. M.-Benoît Lavaud, *les raisons d'être de la mort dans l'humanité déchue et rachetée*, *La Vie spirituelle*, Novembre 1936, p. 338/364.

Comme le premier homme était aussi le chef de l'humanité, sa faute devait nécessairement avoir des conséquences sur ses descendants. Ne pouvant plus transmettre des dons qu'il avait perdus, il transmettait une nature désormais dépouillée et blessée en toutes ses puissances. Et c'est ainsi que la mort, naturelle à l'homme, à considérer les éléments qui composent son être physique, est entrée dans l'histoire de l'humanité comme suite et châtiment du péché. Naturelle, explique saint Thomas, à cause de la condition de la matière, elle est pénale, à cause de la perte du bienfait divin qui préservait de la mort. « *C'est par l'envie du diable, dit le livre de la Sagesse, que la mort est apparue sur la terre* »⁵⁰. Saint Paul, dans l'Épître aux Romains, rappelle cette responsabilité d'Adam : « *Par un seul homme, le péché est entré dans le monde ; et, par le péché, la mort. Et ainsi la mort a passé dans tous les hommes parce que tous ont péché.* »⁵¹

« *L'humanité, prise dans son ensemble, ne doit accuser qu'elle-même de la nécessité où elle est de mourir et de subir les conséquences de la mort. Par une miséricorde toute gratuite, Dieu nous avait exemptés de cette suite naturelle de notre condition humaine. Le péché seul explique que nous y soyons soumis. L'horreur de la mort, aussi naturelle à l'être raisonnable en nous que la mort elle-même, n'est probablement si grande qu'en raison du souvenir d'un autre état, et c'est pourquoi seront toujours inefficaces, comme le disait Pascal, les consolations laborieusement déduites par les philosophes du caractère naturel de la mort.* »⁵²

Sans le nouvel Adam, le Christ, notre Rédempteur

50 — Sagesse 2, 24.

51 — Rom 5, 12.

52 — Fr. M.-Benoît Lavaud, *Les raisons d'être de la mort dans l'humanité déchue et rachetée*, *La Vie spirituelle*, Novembre 1936, pp. 338/364.

venu précisément pour détruire la mort, point donc de vraie consolation ici-bas. Sa résurrection, accomplie au matin de Pâques étant le gage divin de notre propre résurrection, est aussi notre seul vrai motif d'espérance :

« Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, vaine aussi est votre foi... Et par conséquent ceux qui se sont endormis dans le Christ sont perdus. Si nous n'avons d'espérance dans le Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes. Mais maintenant le Christ est ressuscité des morts, il est les prémices de ceux qui se sont endormis. Car, puisque par un homme est venue la mort, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts. Et comme tous meurent en Adam, de même aussi tous seront vivifiés dans le Christ, mais chacun en son rang... Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort... Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite : "La mort a été engloutie pour la victoire. O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ?" » (I Cor. 15, 13-58)

Pour l'instant la mort continue à remporter des triomphes provisoires et ce en raison du mystère de la Rédemption par la Croix qui est « un scandale pour le juif et une folie pour le païen. » Pourtant la folie de la croix est bien le signe à la fois de la suprême sagesse et du suprême amour de Dieu parce qu'elle recèle de manière parfaite, et sa miséricorde et sa justice.

En effet, le péché a offensé la Majesté infinie du Créateur. Dès lors, il était impossible à l'humanité d'offrir à Dieu une réparation adéquate à son péché, à moins qu'une personne divine ne s'incarne pour offrir, au nom de l'humanité, une expiation à laquelle la personnalité divine confère une dignité et une valeur infinies.

« Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé [en croix], afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. En effet, Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais ait la vie éternelle. » (Jn 3, 14-16) ; « C'est lui [le Christ] qui, dans les jours de sa chair, ayant avec de grands cris et avec larmes offert des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé pour sa piété, a appris, tout Fils qu'il est, par ses propres souffrances, ce que c'est qu'obéir ; et maintenant que le voilà au terme, il sauve à jamais tous ceux qui lui obéissent. » (Heb. 5, 7-9)

La mort nous offre donc l'occasion de participer à l'œuvre rédemptrice du Christ en communiant aux mystères de sa vie et de sa mort.

« L'acte humain le plus aisé du Verbe incarné, offert en réparation du péché, suffisait, en raison de sa valeur infinie, à racheter le monde. La folie d'amour de Jésus fut de ne pas se contenter d'une réparation aussi facile, mais de vouloir offrir une réparation infiniment douloureuse. Le péché mérite d'être expié par l'homme coupable, au moyen des larmes, des souffrances et de la mort : l'orgueil attire l'humiliation ; les fausses joies, les voluptés coupables appellent les douleurs des sens et de l'âme ; l'abandon de Dieu par le pécheur mérite l'abandon du pécheur par Dieu ; l'abus de la vie provoque la mort. L'immensité de son amour explique seule qu'il ait voulu mourir, car la mort, qui mit fin à ses douleurs, est un mal plus grand que la mort de tous les hommes jusqu'au jugement dernier, en raison du prix infini de cette vie humaine du Sauveur. »⁵³

Si la destruction de la mort est assurée, elle n'aura

53 — Fr. M.-Benoît Lavaud, *Les raisons d'être de la mort dans l'humanité déchue et rachetée*, *La Vie spirituelle*, Novembre 1936, pp. 338/364.

pas lieu tout de suite. Dans l'économie actuelle, nous devons, si nous le voulons, participer à sa mort et à sa résurrection. Spirituellement d'abord, corporellement ensuite. Saint Paul écrit en effet : « *Si nous sommes morts avec (lui), nous vivrons aussi avec (lui) ; si nous supportons (les épreuves), nous régnerons avec (lui) ; si nous (le) renions, lui aussi nous reniera ; si nous ne sommes pas fidèles, lui reste fidèle, car il ne peut se renier lui-même.* » (II Tim 11-13) Le Christ est mort pour nos péchés, explique saint Paul, il est ressuscité pour notre justification. Nous mourons au péché en nous laissant ensevelir par le baptême en sa mort et en ressuscitant spirituellement à la vie nouvelle de la grâce.

« *Si le Verbe Incarné, par sa Passion et sa Mort, avait tellement tout fait pour nous qu'il ne nous restât rien, absolument rien à faire avec lui, pour nous-mêmes ou pour nos frères, l'amour des rachetés ne pourrait pas se consoler de son impuissance à rien donner à un Sauveur si généreux, à lui rendre amour pour amour, dévouement pour dévouement, immolation pour immolation, vie pour vie, martyre pour martyre et mort pour mort. Les plus purs des fils adoptifs seraient privés de l'honneur de collaborer avec le Christ au rachat de leurs frères, par les mêmes moyens que l'amour de Jésus lui dicta. L'harmonie du plan divin veut que l'initiative divine suscite une réponse de l'homme ; l'économie du salut lui en réserve la possibilité et les moyens ; la folie de la croix se communique du Chef-Rédempteur aux membres rachetés.* »⁵⁴

Notre Seigneur Jésus-Christ nous invite donc à mourir comme il nous invite à souffrir en union avec lui, pour que nos souffrances et notre mort, - qui eussent été sans lui inefficaces - désormais vivifiées,

sanctifiées, divinisées par les siennes, devenues méritoires grâce aux siennes, par la vertu des siennes, soient notre part personnelle à notre salut et, en collaboration avec lui, au salut du monde.

« *Comme la souffrance, horrible en elle-même, devient aimable et désirable parce qu'elle fut la compagne inséparable de Jésus, la mort devient objet d'amour et de désir parce que Jésus a voulu mourir. Les chrétiens savent qu'ils n'échapperont pas plus que les autres à la mort, mais leur foi leur dit pourquoi : loin de la fuir comme le mal suprême, ils doivent lui sourire et l'accueillir quand Dieu l'envoie. Le stoïcien se résigne à la mort inévitable comme à une nécessité inexorable du Cosmos. Le vrai chrétien voit dans la mort un vouloir adorable de Dieu. Il fait plus et mieux que s'y résigner, il l'accepte comme un moyen providentiel d'expier ses fautes, d'achever sa ressemblance avec son Rédempteur.* »⁵⁵

La mort devient alors le grand acte d'amour de la vie.

« *Nul chrétien ne s'expose sans raison à une mort prématurée, fût-ce pour aller voir Dieu. Mais chez les vrais chrétiens, chez eux seuls, peuvent se rencontrer et s'unir toute la volonté de vivre requise pour lutter avec succès contre le mal physique et se défendre de la mort, et, en même temps, la paix et la douceur d'un abandon total à la volonté de Celui que les vrais chrétiens savent plus père, plus mère et plus époux qu'eux-mêmes. Cette doctrine explique pourquoi on trouve chez les saints, non pas seulement l'acceptation, mais, parallèlement au désir de la souffrance, le désir positif de la mort. [...] Le désir de mourir, à force de s'intensifier, atteint parfois une impétuosité, une force merveilleuse, capable de donner effectivement la mort, sans exclure jamais d'ailleurs la*

54 — Fr. M.-Benoît Lavaud, *Les raisons d'être de la mort dans l'humanité déchue et rachetée*, *La Vie spirituelle*, Novembre 1936, p. 338/364.

55 — Fr. M.-Benoît Lavaud, *Idem*.

volonté de vivre, de souffrir et de travailler pour Dieu, tant que Dieu voudra, jusqu'au jour du jugement dernier s'il le fallait. »⁵⁶

Saint Paul fut le premier à décrire cette réalité mystique :

« *Que, maintenant comme toujours, le Christ soit glorifié dans mon corps, par ma vie ou par ma mort ; car le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. Cependant si en vivant plus longtemps dans la chair je dois tirer du fruit, je ne sais que choisir. Je suis pressé des deux côtés : j'ai le désir de partir et d'être avec le Christ, ce qui est de beaucoup le meilleur ; mais il est plus nécessaire que je demeure dans la chair à cause de vous.* »⁵⁷ « *Pour son amour j'ai voulu tout perdre, regardant toutes choses comme de la balayure, afin de gagner le Christ, et d'être trouvé en lui, non avec ma propre justice, - c'est celle qui vient de la Loi, - mais avec celle qui naît de la foi dans le Christ, la justice qui vient de Dieu par la foi ; afin de le connaître, lui et la vertu de sa résurrection, d'être admis à la communion de ses souffrances, en lui devenant conforme dans sa mort, pour parvenir, si je le puis, à la résurrection des morts.* »⁵⁸

Saint Ignace d'Antioche a lui aussi exprimé cette disposition avec une ardeur sublime tout au long de ses lettres de captivité précédant son martyr († 107) : « *Laissez-moi être la pâture des bêtes, par lesquelles il me sera possible de trouver Dieu... C'est lui que je cherche, qui est mort pour nous ; lui que je veux, qui est ressuscité pour nous. Mon enfantement approche. Pardonnez-moi, frères ; ne m'empêchez pas de vivre...* » Depuis lors, ce désir a été exprimé régulièrement dans l'histoire de la sainteté chrétienne. Les cas bien éloquentes de sainte

56 — Fr. M.-Benoît Lavaud, *Les raisons d'être de la mort dans l'humanité déchue et rachetée*, Novembre 1936, p. 338/364.

57 — Phil. I, 20-26.

58 — Phil. 3, 8-11.

Thérèse d'Avila et de sainte Catherine de Sienne sont parmi les plus connus.

La réformatrice du Carmel écrivait : « *Je me dis quelquefois que, si cela continue, le Seigneur permettra que j'y laisse enfin la vie... Tout mon désir est alors de mourir. Je ne me souviens plus du purgatoire ni des grands péchés par lesquels je me suis rendue digne de l'enfer. Cette soif de voir Dieu me fait oublier tout le reste, et ce désert, cette solitude, me paraissent préférables à toutes les compagnies du monde.* »⁵⁹

Pour la sainte carmélite du XV^e siècle, l'obligation de traiter avec le monde, de voir de ses yeux la pitoyable comédie humaine de cette vie, de passer tant de temps à prendre soin de son corps, tout cela est un supplice. Ce qui l'afflige le plus, c'est de trouver si peu d'âmes qui unissent leurs plaintes et leurs supplications aux siennes. C'est de voir que la plupart des hommes n'aspirent qu'à vivre encore : « *Oh ! si nous étions détachés de tout, si nous ne mettions notre joie en rien de ce qui est ici-bas, comme la crainte de la mort serait tempérée par la douleur de vivre loin de Dieu, par le désir d'entrer en possession de la vie véritable. Je me dis quelquefois : si une créature telle que moi, dont la charité est si tiède, et dont les œuvres rendent le vrai repos si incertain, éprouve cependant, grâce à cette lumière dont Dieu l'a éclairée, une douleur si vive de se voir retenue dans l'exil, que ne devaient pas éprouver les saints ! Que ne devaient pas souffrir un saint Paul, une Madeleine, et bien d'autres, chez qui le feu de l'amour de Dieu était si ardent ! Sans doute, leur vie était un martyre continu.* »⁶⁰ ; « *Je lui dis quelquefois du fond de mon cœur : Seigneur ou mourir, ou souffrir. Je ne vous demande pas autre chose. C'est avec un sentiment de joie que j'entends sonner l'horloge dans la*

59 — Sainte Thérèse d'Avila, *Vie par elle-même*, ch. XX.

60 — Sainte Thérèse d'Avila, *Vie par elle-même*, ch. XXI.

pensée qu'une heure de ma vie vient de s'écouler et qu'en conséquence je suis un peu plus proche du moment de voir Dieu. D'autres fois, au contraire, je me trouve dans une disposition où je ne répugne point à vivre et où je n'ai pas envie de mourir... »⁶¹

En effet, à côté de ces aspirations, Dieu donne aussi à d'autres moments à certaines âmes : « une telle soif de le servir, de lui faire donner des louanges, de travailler si elles le pouvaient à l'avancement spirituel de quelques âmes, que non seulement elles ne souhaitent pas la mort, mais elles désirent vivre de longues années au milieu des plus sensibles épreuves afin que le Seigneur en soit tant soit peu glorifié. Fussent-elles assurées qu'à la sortie du corps, elles iront jouir de Dieu, elles n'en seraient pas touchées. Songer à la béatitude des saints ne les émeut pas davantage, elle ne fait pas l'objet de leurs désirs. Leur béatitude, elles la trouvent à venir en aide au Crucifié, surtout lorsqu'elles voient à quel point on l'offense et combien sont rares ceux qui cherchent véritablement sa gloire, dans un entier détachement de tout le reste. Quelquefois, il est vrai, perdant tout cela de vue, elles sont de nouveau saisies des plus tendres désirs de le posséder et de quitter l'exil ; mais elles rentrent aussitôt dans leur première disposition. Voyant qu'elles jouissent sans cesse de sa présence, elles se contentent de ce bonheur et offrent à sa Majesté l'acceptation de la vie comme le sacrifice le plus coûteux qu'elles puissent lui présenter. La mort ne leur inspire aucun effroi. Elles l'envisagent comme un suave ravissement. »⁶²

C'était déjà ce qu'enseignait Notre Seigneur à sainte Catherine de Sienne dans les *Dialogues*, au XIV^e siècle.

61 — Sainte Thérèse d'Avila, *Vie par elle-même*, ch. XL.

62 — Sainte Thérèse d'Avila, *Vie Demeure*, ch. 3.

« [Les parfaits] crient vers moi, comme le glorieux Paul : "Malheureux que je suis ! Qui me séparera de mon corps ? Car j'ai en lui une loi perverse qui est en révolte contre l'esprit."⁶³ Ce n'est pas seulement de la lutte de la chair contre l'esprit que parlait saint Paul, car ma parole l'avait comme rassuré sur ce point, quand je lui avais dit : "Paul, ma grâce te suffit." C'est de son corps auquel il était enchaîné qu'il se plaignait, parce qu'il l'empêchait de me voir pour quelque temps encore. Jusqu'à l'heure de la mort, son regard était arrêté et ne pouvait me contempler, moi, la Trinité éternelle, dans la vision des bienheureux immortels, qui sans cesse rendent honneur et louange à mon nom. Il gémissait donc de se trouver parmi les mortels, qui toujours m'offensent, privé de ma vue, privé de me voir dans mon Essence. Non que Paul lui-même et mes autres serviteurs ne me voient pas et ne me goûtent pas, cependant ils ne me voient pas, ils ne me goûtent pas dans mon essence, mais seulement dans l'effet de ma charité, qui se manifeste de diverses manières, suivant qu'il plaît à ma bonté de me découvrir moi-même à eux. Toute vision que l'âme reçoit, pendant qu'elle est dans un corps mortel, n'en est pas moins que ténèbres, comparée à la vision dont jouit l'âme séparée du corps. »⁶⁴

« Pour ces fidèles voués à mon service, la séparation du corps est sans angoisse, la mort sans amertume. Ils l'appellent de tous leurs désirs. Armés d'une sainte haine, c'est sans répit qu'ils ont mené rude guerre contre la chair, et ils ont perdu cette tendresse instinctive que l'âme éprouve pour son corps ; cet amour naturel, ils l'ont vaincu par la haine de la vie corporelle, et leur amour pour moi leur fait demander à mourir : "Qui me délivrera, disent-ils, de ce corps de mort ? Je souhaite tant d'en être affranchi pour être avec le Christ !" Avec l'Apôtre ils s'écrient : "Mourir

63 — Rom. VII, 23-24.

64 — Sainte Catherine de Sienne, *Dialogues*, ch. LXXIX.

est ma grande ambition ! C'est par patience que je consens à vivre.” Une fois élevée à cette parfaite union, l'âme n'a plus de désir que de me voir et contempler ma gloire réalisée en toutes choses. »⁶⁵

« Cette souffrance [me voir offenser par mes créatures], jointe au désir de me voir, lui rend la vie insupportable. Cependant elle ne se plaint pas, parce que sa volonté n'est plus sienne ; elle est devenue une même chose avec moi par l'amour, et elle ne peut vouloir ni désirer rien d'autre que ce que je veux. Tout en désirant venir à moi, elle est donc contente de rester et de demeurer en sa souffrance, si c'est ma volonté, pour procurer à mon nom plus d'honneur et de gloire et mieux coopérer au salut des âmes. En aucun point, elle n'est en désaccord avec ma volonté ; mais emportée par le désir qui l'opprime, elle court, revêtue du Christ crucifié, passant par le pont de sa doctrine, se glorifiant des opprobres et des souffrances. »⁶⁶

Les saints de tous les siècles aspirent donc à la mort comme à « la rupture de la chrysalide qui laisse envoler le papillon de l'âme » selon l'expression de sainte Thérèse d'Avila.

« Il leur importe peu que, durant des siècles et jusqu'à la fin du monde, leur âme vive sans leur corps, puisque, capable de Dieu, elle sera avec Dieu, le verra face à face et l'aimera d'un amour sans retour. La vie d'ici-bas, dans les obscurités de la foi, leur semble un exil, un lointain pèlerinage où l'âme souffre la nostalgie de la Patrie. Rester en cette vie, toujours capable de péché et de perdre Dieu, ayant, dans son corps même, le principe des concupiscences et des passions qui conduisent au péché, voilà ce qui, pour un saint, est une vraie mort, tandis que la mort à cette vie misérable n'est pour lui que l'entrée dans la vie véritable. »⁶⁷

65 — Sainte Catherine de Sienne, *Dialogues*, ch. LXXXIV.

66 — Sainte Catherine de Sienne, *Dialogues*, ch. LXXXIV.

67 — Fr. M.-Benoît Lavaud, *Les raisons d'être de la mort dans*

On le voit, celui qui se refuse à ce mystère du Christ cherchera toujours en vain le dernier pourquoi de la mort ; seule la réponse chrétienne permet de satisfaire à ce problème. Car l'idée de la mort découle immédiatement de celle de la vie. Pour la conception païenne, la mort est la fin de tout ; pour la conception chrétienne, si la mort est la fin de la vie présente, elle est aussi le début d'une autre vie, la vraie, l'éternelle. Dans la pensée chrétienne, la vie présente ne vaut pas en elle-même et pour elle-même, du moins à titre principal et dernier, mais seulement dans son rapport à la vie éternelle.

« La mort représente pour le chrétien l'entrée dans la vie, le “passage”, comme s'exprime saint Jean en parlant de Notre-Seigneur (“Jésus sachant que l'heure était venue de passer de ce monde à son Père”) : passage au Père, retour au sein du Père comme à cela même qui est notre foyer et la plénitude de la vie. La mort est pour nous l'instant où se réalise totalement et définitivement la rencontre de notre vie (temporelle, terrienne) et de LA vie (éternelle, céleste et proprement divine), l'évanouissement de l'une dans l'autre, la fusion de ces deux vies qui ont été, un temps plus ou moins long, sans cesse tangentes, coexistantes et présentes l'une à l'autre. »⁶⁸

Ainsi, dans la vision chrétienne, il y a finalement deux instants importants et véritablement souverains : l'instant présent et l'instant de notre mort, comme le rappelle le « *nunc et in hora mortis nostræ* » de l'Ave Maria. Il était en effet éminemment convenable de demander à la Bienheureuse Vierge Marie de prier pour nous « maintenant et à l'heure de notre mort », car

l'humanité déchue et rachetée, *La Vie spirituelle*, Novembre 1936, p. 338/364.

68 — Congar O.P., *Réflexions sur le sens chrétien de la mort*, *La Vie spirituelle*, novembre 1935, p. 113/125.

grâce à sa conception immaculée et à sa plénitude de grâce, Marie fut toujours et à chaque instant ce que Dieu désirait qu'elle soit. De plus, sa mort fut réellement une dormition qui réalisa - sans douleur, si ce n'est celle de l'amour - ce passage de la vie présente à l'éternelle.

« C'est pour cela que la spiritualité chrétienne est une spiritualité de l'instant présent et de l'heure de la mort. Il ne s'agit pas d'y prendre des garanties pour demain ("ne vous inquiétez pas..."), non plus que de se préoccuper du passé ("laissez les morts enterrer les morts..."), mais de vivre selon Dieu l'instant présent, le jour qu'il nous est donné de vivre. Notre-Seigneur ne nous a pas appris à faire passer le souci de l'avenir dans notre prière, à demander : "Donnez-nous chaque jour notre pain quotidien", mais "Donnez-nous aujourd'hui notre pain de la journée". "Que je passe cette journée, et je ne crains pas demain", disait saint Philippe de Néri. C'est pourquoi des saints, et même simplement des âmes vraiment chrétiennes, questionnés sur ce qu'ils feraient si leur mort leur était révélée comme imminente, répondaient sans forfanterie qu'ils continueraient à jouer ou à travailler comme ils le faisaient présentement. [...] Lorsqu'on répond à ce que Dieu attend de nous présentement et à la grâce du moment, il s'établit de nous à lui, en chaque instant, une relation de grâce et de sainteté qui, chaque instant, nous dispose à "entrer dans son repos", c'est-à-dire en sa présence, en sa société, en son bonheur : chose qui s'accomplira définitivement au dernier instant, à notre mort, mais sans que rien soit changé, ce dernier instant étant semblable à tous les autres, à cela près qu'il est définitif et qu'il consacre, consomme et récapitule tous les autres (on meurt comme on a vécu). »⁶⁹

« Le jour précédent ne doit pas juger le jour présent,

69 — Congar O.P., *Réflexions sur le sens chrétien de la mort, La Vie spirituelle*, novembre 1935, p. 113/125.

et le jour présent ne doit pas juger le jour précédent ; il n'y a que le dernier qui les juge tous » disait saint François de Sales. Notre âme doit donc être comme une fleur qui suit le soleil à tout instant au cours de la journée, et cela est possible si notre intention est de tendre vers Dieu comme fin de toutes nos actions.

« Tout ce que nous venons de dire a un rapport très étroit et très profond avec le sacrifice du Christ que la Messe nous représente et nous rend présent chaque jour. L'âme du sacrifice de la messe est, de notre part, l'offrande intérieure que nous faisons de nous-mêmes à Dieu en union avec le Christ. A la messe, ce n'est pas seulement Jésus-Christ qui est offert, mais c'est nous avec lui, notre vie avec la sienne présentée à Dieu sur la patène, notre pauvre petite adoration avec la sienne. La célébration de la messe en esprit et en vérité, pour les fidèles comme pour le prêtre, c'est de mettre leur vie dans leur messe. Dès lors la messe est l'expression même, sous une forme cultuelle, de la relation essentielle de notre vie, en chacun de ses instants, à Dieu notre Fin. La vie en présence de Dieu, la fidélité à la grâce de chaque "moment présent", comportent que nous mettions notre vie dans notre messe ; en même temps et par un retour nécessaire, elles constituent une incarnation de l'esprit de la messe dans toutes nos journées et mettent notre messe dans notre vie. Aussi, comme l'instant ultime de notre vie, la scelle et lui donne, avec son fruit, la plénitude de son sens, notre mort consomme également l'esprit de toutes nos messes, y met le sceau d'une acceptation définitive et lui donne, avec son fruit, la plénitude de son sens. C'est notre mort qui scelle et consacre notre vie comme offrande en esprit et en vérité. »⁷⁰

70 — Congar O.P., *Réflexions sur le sens chrétien de la mort, La Vie spirituelle*, novembre 1935, p. 113/125.

Le Bienheureux Noël Pinot montant à la guillotine, revêtu de ses ornements sacerdotaux et disant les premières paroles du rite (*Introibo ad altare Dei*), a manifesté d'une manière très spectaculaire cette unité invisible de la messe avec la mort du chrétien. Ces mêmes réalités ont poussé, le 7 juillet 1794, sœur Sophie, religieuse ursuline, à baiser le couperet de la guillotine, à genoux, avant de lui offrir sa tête.

Éclairée par son sens chrétien, la préparation à la mort n'est en fait qu'une préparation à la vie. Il est remarquable à ce propos que la mort ne soit « jamais représentée dans les catacombes où se réunissaient ceux qui, pourtant, étaient sans cesse "voués à la mort" (I Cor. IV, 9). [...] La hantise de la mort, le temps et les soucis dépensés à s'y préparer accusent, dans les classes lettrées du XVI^e et du XVII^e siècle, tout ensemble la conservation d'une foi très vive et la diminution du sens théologique, une forte empreinte de moralisme et une prédominance des "pratiques" sur l'esprit et la vie. Certes il faut reconnaître dans beaucoup de ces Préparations à la mort une très belle substance religieuse, le développement, en somme, de ce que les chrétiens mettent dans leur messe d'offrande de soi à Dieu. [Mais], en réalité, il ne s'agit pas de consacrer du temps, un long temps, à une telle préparation. La seule adéquate préparation à cette "*hora mortis nostræ*", c'est le "*nunc*", c'est l'aujourd'hui, c'est chacun des instants qu'il nous est donné de vivre dans la fidélité, sous la grâce de Dieu. Aucun "temps", si "long" soit-il, n'a de proportion à l'éternité, mais chaque instant peut être (et il est, qu'on le veuille ou non) en rapport et proportion avec elle. On ne voit pas la sainte Vierge consacrant de longues heures à méditer sur la mort ; mais chez elle la perfection de chaque instant se consomme de soi-même en un "passage" sans angoisse à la vie éternelle, au repos de Dieu. C'est la vie qui prépare à la mort, car, au point de vue chrétien, elle n'est vécue à chaque instant que pour la mort, elle réalise

sans cesse dans le présent d'un "aujourd'hui" toujours renouvelé la relation à la divine Présence que la mort ne fera que sceller, consommer et fixer pour toujours. Oui, à la lettre, nous vivons pour mourir. »⁷¹

★

"Ce peu de temps qui fuit d'un cours imperceptible,
Et qui ne m'est donné qu'afin de me sauver,
Tôt ou tard par la mort doit enfin s'achever
Et de mes jours comptés le terme est infaillible.

D'être surpris coupable en ce moment terrible,
Et de laisser à Dieu de quoi me réprouver,
Dans quel affreux malheur ce serait me trouver !
Et toutefois, hélas ! ce malheur est possible.

Ce malheur est possible ! et je chante et je ris !
Et des objets mortels mon cœur se sent épris !

Dans quel sommeil mon âme est-elle ensevelie ?
Que fais-je ? Qu'ai-je fait du temps que j'ai passé ?
Ah ! mon amusement me convainc de folie,
Vivre sans vivre en saint, c'est vivre en insensé."

Armand-Jean Bouthillier de Rancé,
Abbé de la Trappe et Réformateur de l'ordre
cistercien (1626-1700)

71 — Congar O.P., *Réflexions sur le sens chrétien de la mort, La Vie spirituelle*, novembre 1935, p. 113/125.

ANNEXE

Recommandation de l'âme en agonie

Les *Litanies de saints* nous font demander : « *A subitanea et improvisa morte, libera nos Domine* »⁷². Il est donc bon, au cas où la mort nous surprendrait, d'avoir l'habitude de se soumettre à la volonté de Dieu non seulement en toute chose mais aussi et surtout en l'acceptation de la mort. Le pape Saint Pie X a accordé une indulgence plénière au moment de la mort si le mourant récite cette prière : « *Seigneur mon Dieu, dès aujourd'hui, j'accepte de votre main, volontiers et de grand cœur, le genre de mort qu'il vous plaira de m'envoyer, avec toutes ses angoisses, toutes ses peines et toutes ses douleurs.* »

Le *Rituel Romain* prévoit aussi certaines prières pour aider le mourant à rendre son âme à Dieu quand arrivent ses derniers moments. Après l'avoir aspergé d'eau bénite sur son lit, on lui fait baiser une image de notre Sauveur crucifié puis l'on récite, (ou le prêtre récite s'il est présent), les prières suivantes.

★

72 — *De la mort subite et imprévue, libérez-nous Seigneur...*

Seigneur, *ayez pitié de nous.*
 Jésus-Christ, *ayez pitié de nous.*
 Seigneur, *ayez pitié de nous.*
 Sainte Marie, *priez pour lui (elle).*
 Tous les saints Anges et Archanges, *priez...*
 Saint Abel, *priez...*
 Chœur des Justes, *priez...*
 Saint Abraham, *priez...*
 Saint Jean-Baptiste, *priez...*
 Saint Joseph, *priez...*
 Tous les saints Patriarches et Prophètes, *priez...*
 Saint Pierre, *priez...*
 Saint Paul, *priez...*
 Saint André, *priez...*
 Saint Jean, *priez...*
 Tous les saints Apôtres et Évangélistes, *priez...*
 Tous les saints Disciples du Seigneur, *priez...*
 Tous les saints Innocents, *priez...*
 Saint Étienne, *priez...*
 Saint Laurent, *priez...*
 Saints Martyrs, *priez...*
 Saint Sylvestre, *priez...*
 Saint Grégoire, *priez...*
 Saint Augustin, *priez...*
 Tous les saints Pontifes et Confesseurs, *priez...*
 Saint Benoît, *priez...*
 Saint François, *priez...*
 Saint Camille, *priez...*
 Saint Jean-de-Dieu, *priez...*
 Tous les saints Moines et Ermites, *priez...*
 Sainte Marie-Madeleine, *priez...*
 Sainte Lucie, *priez...*
 Tous les saintes Vierges et Veuves, *priez...*

Tous les Saints et Saintes de Dieu, *intercédez pour lui (elle).*
 D'une mauvaise mort, *délivrez-le (la), Seigneur*
 Soyez-lui propice, *pardonnez-lui, Seigneur.*
 Soyez-lui propice, *délivrez-le (la), Seigneur.*
 De votre colère, *délivrez-le...*
 Du danger de la mort, *délivrez-le...*
 D'une mauvaise mort, *délivrez-le...*
 Des peines de l'Enfer, *délivrez-le...*
 De tout mal, *délivrez-le...*
 Du pouvoir du démon, *délivrez-le...*
 Par votre naissance, *délivrez-le...*
 Par votre croix et passion, *délivrez-le...*
 Par votre mort et sépulture, *délivrez-le...*
 Par votre glorieuse résurrection, *délivrez-le...*
 Par votre admirable ascension, *délivrez-le...*
 Par la grâce du Saint-Esprit consolateur, *délivrez-le...*
 Au jour du jugement, *délivrez-le...*
 Nous qui sommes pécheurs, *exaucez notre prière.*
 Épargnez-le (la), *nous vous en prions.*
 Seigneur, *ayez pitié de lui (d'elle).*

Prions

Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu, le Père tout-puissant, qui vous a créée ; au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous ; au nom du Saint-Esprit, qui a été répandu en vous ; au nom de la sainte et glorieuse Mère de Dieu, la Vierge Marie au nom de saint Joseph, l'illustre époux de la Vierge ; au nom des Anges et des Archanges, au nom des Trônes et des Dominions, au nom des Principautés et des Puissances, au nom des Chérubins et des Séraphins, au nom

des Patriarches et des Prophètes, au nom des saints Apôtres et Évangélistes, au nom des saints Martyrs et Confesseurs, au nom des saints Moines et Ermites, au nom des saintes Vierges et de tous les Saints et Saintes de Dieu. Que votre demeure soit aujourd'hui dans la paix, et votre séjour dans la sainte Sion ; par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. *Ainsi soit-il.*

Prions

 Dieu de bonté, Dieu clément, Dieu qui, selon la multitude de vos miséricordes, pardonnez au pécheur repentant, et qui, par la grâce d'une entière rémission, effacez les traces de nos crimes passés, jetez un regard favorable sur votre serviteur (servante) N., recevez l'humble aveu qu'il (elle) vous fait de ses fautes et accordez-lui le pardon de tous ses péchés. Renouvelez en lui (elle), ô le plus tendre des pères, tout ce qui a été gâté par la fragilité humaine, tout ce qui a été flétri par la malice du démon, et tenez toujours uni au corps de l'Église un membre racheté par vous. Ayez pitié de ses gémissements, Seigneur, ayez pitié de ses larmes ; et, puisque toute sa confiance est dans votre miséricorde, daignez l'admettre au bonheur de la réconciliation ; par Jésus-Christ Notre-Seigneur. *Ainsi soit-il.*

Frère très cher (sœur très chère), je vous recommande à Dieu tout-puissant, et je vous mets entre les mains de Celui dont vous êtes la créature ; afin qu'après avoir payé par la mort la dette de l'humanité, vous retourniez à votre auteur qui vous avait formé (formée) du limon de la terre. Lors donc que votre âme va sortir de votre corps, que la brillante assemblée des Anges accoure à sa rencontre ; que le sénat des Apôtres, qui doit juger le monde, vous

accueille ; que l'armée triomphante des glorieux Martyrs vienne au-devant de vous ; que la troupe éclatante des Confesseurs vous environne ; que le chœur rayonnant des Vierges vous reçoive ; que vous soyez admis (admise) au sein du repos éternel, dans les embrassements des Patriarches ; que Jésus-Christ vous apparaisse avec un visage doux et clément, et vous place au rang de ceux qui forment sa cour. Puissiez-vous ignorer à jamais l'horreur des ténèbres, la rigueur des flammes et les tourments du supplice éternel. Que l'infâme Satan avec ses démons fuie devant vous ; qu'à votre arrivée au milieu du cortège des Anges, il tremble et rentre dans l'horrible chaos de la nuit éternelle. Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face qu'ils s'évanouissent comme la fumée ; et que les pécheurs, comme la cire qui fond au feu, périssent en présence de Dieu. Que toutes les légions infernales soient confondues et accablées de honte ; et qu'aucun ministre de Satan n'ose entraver votre marche. Que Jésus-Christ, qui a été crucifié pour vous, vous délivre des tourments. Que Jésus-Christ, qui a daigné mourir pour vous, vous délivre de la mort éternelle. Que Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, vous établisse dans les délices inépuisables de son paradis ; et que ce vrai pasteur vous reconnaisse au nombre de ses brebis. Qu'il vous remette tous vos péchés et vous place à sa droite parmi ses élus. Que vous voyiez votre Rédempteur face à face ; que, toujours en sa présence et à ses côtés, vous ayez le bonheur de contempler la vérité dans tout son éclat. Et qu'ainsi admis (admise) au nombre des bienheureux, vous jouissiez des douceurs de la vue de Dieu dans les siècles des siècles. *Ainsi soit-il.*

Prions

Recevez, Seigneur, votre serviteur (servante) dans le lieu du salut qu'il (qu'elle) attend de votre miséricorde. *Ainsi soit-il.*

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur (servante) de tous les dangers de l'enfer, des chaînes de la damnation et de toutes les tribulations. *Ainsi soit-il.*

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur (servante), comme vous avez délivré Enoch et Elie de la mort commune à tous les hommes. *Ainsi soit-il.*

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur (servante), comme vous avez délivré Noé du déluge. *Ainsi soit-il.*

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur (servante), comme vous avez délivré Abraham de la Ville d'Ur, en Chaldée. *Ainsi soit-il.*

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur (servante), comme vous avez délivré Isaac du sacrifice et de la main de son père Abraham. *Ainsi soit-il.*

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur (servante), comme vous avez délivré Loth de Sodome et de la pluie du feu. *Ainsi soit-il.*

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur (servante), comme vous avez délivré Moïse de la main de Pharaon, roi des Égyptiens. *Ainsi soit-il.*

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur (servante), comme vous avez délivré Daniel de la fosse aux lions. *Ainsi soit-il.*

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur (servante), comme vous avez délivré les trois enfants de la fournaise ardente et des mains d'un roi impie. *Ainsi soit-il.*

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur

(servante), comme vous avez délivré Suzanne d'une accusation calomnieuse. *Ainsi soit-il.*

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur (servante), comme vous avez délivré David des mains du roi Saül et du géant Goliath. *Ainsi soit-il.*

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur (servante), comme vous avez délivré Pierre et Paul de la prison. *Ainsi soit-il.*

Et comme vous avez délivré la bienheureuse Thècle, votre vierge et martyre, de trois tourments atroces, daignez délivrer l'âme de votre serviteur (servante), et la faire jouir avec vous des biens célestes. *Ainsi soit-il.*

Prions

Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre serviteur (servante), N., et nous vous prions, Seigneur Jésus-Christ, Sauveur du monde, de ne pas exclure de la demeure des patriarches cette âme pour l'amour de laquelle vous êtes descendu sur la terre. Reconnaissez, Seigneur, votre créature qui n'a pas été faite par des dieux étrangers, mais par vous seul, Dieu vivant et véritable car il n'y a pas d'autre Dieu que vous, et il n'en est aucun qui puisse faire vos œuvres. Faites, Seigneur, que son âme jouisse de votre présence ; oubliez ses iniquités passées et les égarements dans lesquels l'a entraînée la folle ardeur des mauvais désirs. Malgré ses péchés, elle n'a pas renoncé à la foi du Père, du Fils, et du Saint-Esprit ; elle a eu le zèle du Seigneur en elle ; et elle a fidèlement adoré Dieu, créateur de toutes choses.

Prions

Oubliez, Seigneur, nous vous en conjurons, les fautes et les erreurs de sa vie, et daignez, selon votre grande miséricorde, vous souvenir de lui (d'elle), dans l'éclat de votre gloire. Que les cieux lui soient ouverts ; que les Anges se réjouissent avec lui (elle). Recevez, Seigneur, votre serviteur (servante) dans votre royaume. Qu'il (qu'elle) soit reçu (reçue) par saint Michel, archange de Dieu, qui a mérité le commandement de la milice céleste. Que les saints Anges de Dieu viennent à sa rencontre et le (la) conduisent dans la céleste Jérusalem.

Qu'il (qu'elle) soit reçu(e) par l'apôtre saint Pierre, à qui Dieu a remis les clefs du royaume des cieux ; qu'il (qu'elle) soit assisté(e) par l'apôtre saint Paul, qui a mérité d'être un vase d'élection. Que l'apôtre saint Jean, l'élu de Dieu, à qui ont été révélés les mystères célestes, intercède pour lui (elle). Que tous les saints Apôtres, à qui le Seigneur a donné la puissance de lier et de délier, prient pour lui (elle), afin que dégagé(e) des liens de la chair, il (elle) mérite d'entrer dans la gloire du royaume céleste, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Si l'agonie se prolonge, on peut continuer à prier en récitant le chapelet ou en lisant lentement quelques invocations :

Omon Jésus ! Toute mon espérance est dans vos mérites, dans vos tourments, et dans la mort que vous avez endurée pour moi.

O mon Jésus ! J'accepte le calice que vous me présentez, et je le reçois de votre main, pour vous

témoigner mon amour et ma soumission.

O mon divin Rédempteur, placez-moi dans vos plaies sacrées.

Unissez, ô mon divin Jésus, mes souffrances aux vôtres. Plaies sacrées de Jésus, soyez autant de bouches qui demandent miséricorde pour moi.

O Jésus, soyez dans mon esprit, soyez dans mon cœur. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheur, maintenant et à l'heure de la mort.

Vierge sainte, montrez que vous êtes ma mère.

Grand saint Joseph, intercédez pour moi, afin que j'obtienne la grâce d'une sainte mort.

O glorieux archange saint Michel, et tous les saints anges, priez pour moi.

Mon bon ange, soyez auprès de moi pour me défendre autour de moi pour me consoler et pour me garder.

Mon saint patron, protégez-moi.

Saints et Saintes du paradis, priez pour moi.

Quand le mourant a rendu son dernier soupir, on peut dire cette prière de l'Église :

Saints de Dieu, venez à son aide ! Accourez, Anges du Seigneur ! Recevez son âme et allez la déposer en la présence du Très-Haut. Que le Christ qui vient de l'appeler, âme chrétienne, te fasse un accueil favorable, et que les Anges t'introduisent dans le sein d'Abraham. Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel, et que la lumière éternelle brille à ses yeux.

Puis on peut réciter le psaume 129 (*De profundis*) pour les défunts :

Du fond de l'abîme je crie vers vous, Seigneur : Seigneur, écoutez ma voix.

Que vos oreilles soient attentives aux accents de ma prière.

Seigneur, si vous tenez un compte rigoureux de nos iniquités, qui pourra subsister devant vous ?

Mais vous êtes plein de miséricorde, aussi j'espère en vous Seigneur, à cause de votre Loi.

Mon âme attend, confiante en votre parole, mon âme espère dans le Seigneur.

Que depuis le point du jour jusqu'à la nuit, Israël espère dans le Seigneur.

Car le Seigneur est miséricordieux, et nous trouvons en lui une rédemption abondante.

C'est lui qui rachètera Israël de toutes ses iniquités.

Donnez-leur Seigneur, le repos éternel, et faites briller sur eux la lumière perpétuelle.

Qu'ils reposent en paix. *Amen.*

II. Seigneur, exaucez ma prière.

III. Et que mon cri monte jusqu'à Vous.

Oraison :

O Dieu, Créateur et Rédempteur de tous les fidèles, accordez aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes la rémission de tous leurs péchés afin qu'elles obtiennent par nos pieuses supplications le pardon qu'elles ont toujours espéré ; Vous qui vivez et régnez...

TABLE

PRÉFACE

De la crainte de la mort.....	9
-------------------------------	---

DU MÉPRIS DE LA MORT	27
-----------------------------------	----

I. Trois sortes d'erreurs.....	30
II. L'esclavage du plaisir.....	31
III. Des plaisirs raisonnables.....	33
IV. Des plaisirs brutaux.....	34
V. De la mort comme châtiment des plaisirs vicieux.....	36
VI. De la mort comme frein aux plaisirs nécessaires.....	38
VII. La crainte du néant.....	39
VIII. De l'âme immortelle.....	41
IX. De la liberté humaine.....	42
X. De la spiritualité de l'âme.....	44
XI. De l'empire sur soi-même.....	45
XII. Du conflit entre l'âme et le corps.....	47
XIII. De l'âme raisonnable.....	49
XIV. De la subsistance de l'âme à la disparition du corps.....	50
XV. De l'incorruptibilité de l'âme.....	52
XVI. De la fonction propre de l'âme.....	53
XVII. La mort n'enlève point les vrais plaisirs de l'âme.....	55
XVIII. De la mort comme moyen d'épurent.....	56
XIX. De la mort comme anéantissement de la vanité.....	57
XX. De la mort comme moyen d'épurent.....	60
XXI. La crainte du jugement.....	61
XXII. De la cause de la rétribution future.....	61
XXIII. Du témoignage de sa conscience.....	63
XXIV. De l'importance de connaître sa nature et son but.....	65
XXV. De la nécessaire tempérance et de la connaissance de soi par la contemplation.....	66
De la vie de l'âme.....	66

LETTRE « DES SOINS DUS AUX MORTS » 69

I. Les morts ne perdent rien à être privés de sépulture.....	75
II. Toutefois c'est une bonne et sainte chose que d'ensevelir les morts.....	77
III. La sépulture à côté du tombeau d'un Martyr.....	79
IV. Attachement de l'homme pour son corps.....	81
V. Des apparitions des morts aux vivants.....	83
VI. Les morts interviennent-ils dans nos vies ?.....	85
Conclusion.....	87

THÉOLOGIE DE LA MORT 91

I. De notre immortalité perdue.....	93
II. De la mort comme châtiment.....	94
III. De la force d'âme nécessaire pour mourir.....	97
IV. Du bon usage de la mort.....	99
V. De la mort salvifique du Christ.....	101

DISCOURS SUR « CEUX QUI SE SONT ENDORMIS DANS LA MORT »... 105

I. A la recherche du vrai bien.....	107
II. De la connaissance de soi par la connaissance de Dieu.....	112
III. De l'utilité du corps.....	116
IV. De la cécité de l'âme.....	118
V. De la résurrection des corps.....	122

POST-FACE

Du désir de la mort.....	129
--------------------------	-----

ANNEXE

Recommandation de l'âme en agonie.....	147
--	-----

Achevé d'Imprimer,
le 1^{er} juillet de l'an MMXVIII,
en la fête du Très Précieux Sang
de Notre-Seigneur-Jésus-Christ.



11,00 €

ISBN 9-791095-748090



EDIZIONE SAGGI

La mort est le grand tabou de notre époque qui, par une loi non écrite, a jeté son interdit sur elle. Car si le monde technico-industriel sait prolonger la vie des malades, il ne sait pas les aider à mourir.

La majorité des hommes craignent la mort comme le plus grand des maux. Mais n'est-ce pas là une peur irrationnelle semblable à celle de l'enfant qui juge de la bonté des choses selon son plaisir ou son déplaisir ? N'est-ce pas parce que nous sommes habitués à vivre dans l'obscurité que nous craignons de la quitter pour une lumière inconnue ? Comment concilier la nécessité de mourir et ce désir de notre nature qui nous pousse à souhaiter vivre éternellement ? L'idéologie humaniste et matérialiste comme la culture hédoniste et scientiste sont radicalement incapables de nous dire la raison de la mort, ni ce qui arrivera après elle.

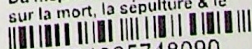
Il est donc bon d'enfreindre l'interdit en redonnant la parole à ces hommes qui, par le passé, ont parlé de la mort avec justesse : Démétrios Kydonès, savant laïc grec du XIV^e siècle ; saint Augustin, Père latin du IV^e siècle ; saint Thomas, docteur commun de l'Église du XIII^e siècle et saint Grégoire de Nysse, Père grec du IV^e siècle.

Ce petit recueil de philosophie et de théologie devrait être remboursé par la Sécurité Sociale tant les enseignements qu'il contient sont nécessaires à la santé psychique des hommes. Au fil des pages, le lecteur se libérera du tabou pathogène moderne. Il saisira peu à peu que non seulement la mort n'est pas à craindre mais qu'elle est à accepter et qu'elle devrait même être désirée. Le fleur désire son fruit...

98354

11.00 €

Du mépris de la mort - Écrits
sur la mort, la sépulture & le



9791095748090

RIOULT (Abbé Olivier)

Q 1 SAINT AGOBARD

ÉDITIONS • SAINT AGOBARD